

HISTORIA

**Août 1934, un pogrom
en Algérie française**

**La Seine, histoire
d'un fleuve roi**

Portés disparus

Explorateurs, têtes couronnées, trésors engloutis...

Saint-Exupéry,
Alain Colas,
Lapérouse,
Michael Rockfeller,
le tsar Dimitri,
l'arche d'alliance...

NUMÉRO
DOUBLE
132 PAGES

M 02630 - 931 - F: 7,90 € - RD



JUILLET-AOÛT 2024

N°931

ALL 9,40 €

BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 8,90 €

CH 13 CHF - DOM/S 8,90 €

TOM/S 10,50 XPF - MAR 85,50 DH

TUN 14,50 TND - CAN \$ 13,99

HISTOIRE TV

Les histoires qui font l'Histoire

À L'OCCASION DES JEUX OLYMPIQUES

LES INCORRECTES
ALICE MILLIAT ET LES DÉBUTS DU SPORT FÉMININ

VENDREDI 26 JUILLET À **20.50**

LE POUVOIR DU SPORT
DIMANCHES 28 JUILLET, 4 & 11 AOÛT À **20.50**
INÉDIT

BERLIN 1936
MARDI 30 JUILLET À **20.50**

Suivez-nous sur histoire.tv/fr



© FEMINA SPORT - 3DD Productions Ltd



canal 121



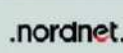
canal 118



canal 205



canal 124 canal 177



REPLAY
DISPONIBLE
JUSQU'À
60 JOURS

HISTORIA

SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr; tél.: 0187 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement: 0155 56 70 56.

Historia service abonnements: 45, avenue
du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail: serviceclients@historia.fr
Tarifs France: 1 an, 11 n°s d'Historia: 65 €;
1 an, 11 n°s d'Historia + 4 Historia Hors-série
(trimestriel): 88 €.
Belgique: Edigroup. Tél.: 070 233 304.
Suisse: Edigroup. Tél.: 022 860 84 01.
Tarifs autres pays: nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA:

Pierre Louette.

Éditrice: Claire Lénart.

Rédaction

Directeur éditorial: Franck Ferrand.

Rédacteur en chef: Éric Pincas.

Rédacteur en chef adjoint

chargé des Hors-séries: Victor Battaglion.

Assistante: Florence Jaccot.

Création graphique: Quintin Leeds.

Directeur artistique: Stéphane Ravoux.

Rédacteur graphiste: Nicolas Cox.

Premier secrétaire de rédaction: Xavier Donzelli.

Secrétaires de rédaction:

Alexis Charniquet; Nathalie-Anne Soumaire.

Rédactrices photo: Ghislaine Bras,
Anne-Laure Schneider.

Rédacteur en chef adjoint chargé du Web:

Pierre-Louis Lense.

Rédactrices Web: Véronique Dumas, Élise Neyret.

Comité éditorial:

Jean-Yves Boriaud, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni,

Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles,

Thierry Sarmant, Laurent Vissière.

Directrice marketing et des revenus clients:

Lise Benamou.

Fabrication: Catherine Massabuau, Bruno Santin,
Naïma Mensouri.

Ventes messageries: Gaëlle Trabut.

Réassort kiosque:

venteshistoria@teamediffusion.fr

Agrément postal Belgique n° P207 231.

Régie publicitaire

Mediaobs: 44, rue Notre-Dame-des-Victoires,
75002 Paris.

Directrice générale: Corinne Rougé (0144 88 93 70,
crouge@mediaobs.com).

Équipe commerciale: Romain Provost (0144 88 89 27,
rprovost@mediaobs.com);

Antoine Kodio (0144 88 97 79, akodio@mediaobs.
com). **Exécution:** Cédric Aubry (0144 88 89 05,
caubry@mediaobs.com).

Impression: Maury Eurolivres Manchecourt.

Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal: juillet 2024.

Commission paritaire: n° 1026 K 80413.

ISSN: 1270-0835.

Historia est éditée par SFPA. RCS Paris 304 951 460.

Historia est une publication du groupe

Les Échos-Le Parisien.

Ce numéro comporte un encart abonnement

sur la diffusion France Kiosque.

Photo de couverture:

Rob Griffith/AP/SIPA.

Origine du papier: Finlande - Taux de fibres recyclées:
0% - Eutrophisation: P.Tot = 0,06kg/tonne de papier.

Édito

Par Éric Pincas



Les disparus sont immortels

Avis de recherche. Les grands disparus de l'Histoire rivalisent dans nos mémoires avec ceux dont le sort est connu et scellé. L'incertitude liée à leur destinée n'a de cesse de les rappeler à notre souvenir, de nourrir notre imaginaire et de faire naître les rumeurs les plus improbables. Enlèvement, accident, assassinat, crime politique, fuite ou exil énigmatique... Quelle que soit la nature de la disparition, n'allez pas croire que celle-ci relève du fait divers ordinaire. Chaque disparu, qu'il soit explorateur, aviateur, tête couronnée ou dissident politique, témoigne d'une époque portée par ses rêves, ses défis et ses engagements, ou parasitée par ses intrigues ou ses jeux de pouvoir... Et lorsqu'il s'agit de précieuses cargaisons volatilisées ou d'œuvres d'art évanouies, celles-ci excitent les convoitises. Les chasseurs de trésors

et autres enquêteurs amateurs ont traversé les siècles sans faillir, avec l'espoir indéfectible d'être les premiers à percer le mystère ou à décrocher le jackpot!

La fascination autour des grands disparus est réelle. Héroïsés, mythifiés, ils ne meurent jamais véritablement. Le travail de deuil, impossible ou inachevé, éveille parfois des sentiments irrationnels. Comme celui de voir dans un usurpateur d'identité le visage

de l'être manquant, jusqu'à l'aveuglement. Un pansement à la douleur. C'est à ces destins en pointillé, comme suspendus, que nous consacrons notre grand dossier d'été. Un époustoufflant voyage de 50 pages à travers les époques, dans les endroits les plus reculés de la planète, sur les océans démontés, dans les ciels tourmentés, au cœur de dynasties ou de régimes politiques machiavéliques... Historiens et journalistes repartent sur les traces de ces grandes disparitions et réunissent pour chacune de ces énigmes les pièces historiques, archéologiques et scientifiques. Tous les scénarios sont explorés dans le détail pour une investigation d'envergure que nous partageons avec vous.

“Ces destins
en pointillé,
suspendus,
témoignent de
leur époque”





8



30



36

8 **Portfolio**

Bakst, le maître à danser des couleurs

Les œuvres de cet artiste d'origine biélorusse, peintre et décorateur des Ballets russes, sont à redécouvrir.

16 **Échos** de l'Histoire

L'actualité éclairée par l'Histoire, avec ce mois-ci deux focus sur le marathon des JO de 1904 et sur l'été 1944.

24 **Ils font** l'événement

C'est le retour d'un monument du cinéma : la fresque, longue de sept heures, qu'Abel Gance a consacrée à Napoléon.

30 **Récit**

En descendant la Seine

Au fil de l'eau, une découverte de la Seine au travers de ses pépites patrimoniales et de ses personnages illustres. **PAR FRANCK FERRAND**

36 **Dossier**

Portés disparus

Explorateurs, têtes couronnées, trésors engloutis...

Historiens et journalistes repartent sur les traces de ces personnages et précieux objets dont les destinées énigmatiques enflamment notre imaginaire.

38 Dans le triangle des Bermudes de l'Histoire BRUNO FULIGNI

40 L'arche d'alliance : perdue... et retrouvée ? CHARLES SZLAKMANN

44 Le *Télémaque* et les espoirs engloutis de Louis XVI LORIS CHAVANETTE

47 Main basse sur le trésor du roi Childéric BRUNO DUMÉZIL

48 Sébastien I^{er} du Portugal, mort et ressuscité ANNE-LOUISE SAUTREUIL

51 Et un, et deux, et trois et quatre tsarévitchs ! THIERRY SARMANT

54 L'aviatrice Amelia Earhart ne répond plus BENOÎT HEIMERMANN

56 Saint-Exupéry, le dernier vol d'un prince ENTRETEN AVEC LUC VANRELL

58 Alain Colas, capitaine évaporé du *Manureva* BENOÎT HEIMERMANN

60 Un tour du monde sans *Boussole* ni *Astrolabe* ALAIN BOULAIRE

64 Michael Rockfeller, dévoré par le goût de l'aventure NICOLAS MÉRA

65 Voyage au bout de l'enfer vert NICOLAS MÉRA

66 Roanoke ou le mystère de la colonie perdue BERTRAND VAN RUYMBEKE

69 La disparition inexpliquée des Anasazis FARID AMEUR

70 Les œuvres évanouies CHARLES GIOL

72 Censurés, brûlés, caviardés, mais toujours gênants JOËLLE CHEVÉ

74 Chili, à la recherche des disparus de la sale guerre MICHEL FAURE

78 Raoul Wallenberg, du péril nazi aux geôles du KGB JEAN-YVES LE NAOUR

80 La drôle de guerre de Martin Guerre LAURENT VISSIÈRE

83 Le mystère de Jean I^{er}, le prince maudit VALÉRIE TOUREILLE

84 L'éternelle chasse au trésor du galion espagnol SABINE BOURGEY



88 Récit

Charles II de Habsbourg au-delà du miroir

Incarner la monarchie malgré une santé fragile et un physique ingrat, tel est le défi de ce roi d'Espagne. **PAR PIERRE-LOUIS LENSEL**

92 Récit

Août 1934, dernier pogrom en territoire français

C'est à Constantine, alors en Algérie française, qu'éclate une émeute sanglante, sur fond de montée du nazisme en Europe. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR**

96 Reportage

La grand-messe des reconstituteurs

Légionnaires, Vikings, chevaliers, poilus et gentes dames sont de retour ! Plus de 1500 passionnés se retrouvent chaque année au château de Sully-sur-Loire (Loiret), pour un festival multi-époque. **PAR ÉRIC TEYSSIER**

102 Une œuvre, un artiste

Paris par la fenêtre, de Marc Chagall

Le peintre russe célèbre la capitale française avec une explosion de couleurs. **PAR ÉLISABETH COUTURIER**

106 Cahier culture

106 **Expos**

112 **Spécial livres d'été**

La sélection bios et essais, romans et polars, BD.

122 Tête-à-tête

Ruth Elkrief & Léon Blum

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique. **PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCK FERRAND**

126 Histoire sur ordonnance

F. J. Gall invente la phrénologie.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

128 Mots croisés

130 L'humeur

D'EMMANUEL DE WARESQUIEL

Contributeurs

Farid Ameur Historien. **Sabine Bourgey** Numismate et écrivaine. **Alain Boulaire** Historien. **Loris Chavanette** Historien. **Joëlle Chevé** Historienne. **Élisabeth Couturier** Critique d'art. **Bruno Dumézil** Historien. **Jean-Noël Fabiani-Salmon** Professeur de médecine. **Michel Faure** Journaliste. **Franck Ferrand** Directeur éditorial d'*Historia*. **Bruno Fuligni** Essayiste. **Charles Giol** Journaliste. **Benoît Heimermann** Journaliste. **André Kaspi** Historien. **Jean-Yves Le Naour** Historien. **Pierre-Louis Lensel** Rédacteur en chef adjoint d'*Historia* chargé du numérique. **Nicolas Méra** Journaliste. **Thierry Sarmant** Historien. **Anne-Louise Sautreuil** Journaliste. **Charles Szlakmann** Écrivain. **Éric Teyssier** Historien. **Valérie Toureille** Historienne. **Bertrand Van Ruymbeke** Historien. **Laurent Vissière** Historien.

CONNAISSEZ-VOUS LA SÉRIE CULTE AU MILLION DE LECTEURS ?

LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES

Histoire, science et criminologie, plongez dans les aventures de l'inspecteur Valentin Verne et vivez la naissance de la police scientifique.

NOUVEAUTÉ POCHE



LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES

1830, dans un Paris fiévreux encore sous le choc des journées révolutionnaires de juillet, le jeune inspecteur Valentin Verne est muté à la brigade de Sûreté, fondée quelques années plus tôt. Il doit élucider une série de morts étranges susceptible de déstabiliser le régime.

PRIX MAISON DE LA PRESSE 2021



LE FANTÔME DU VICAIRE

Dans un contexte peu favorable, Valentin Verne se voit confier une affaire délicate : enquêter sur les agissements d'un mystérieux mage. Tables tournantes, dialogues avec l'au-delà, apparitions inexplicables se succèdent et sont autant de défis lancés à l'esprit rationnel de l'inspecteur.



LES NUITS DE LA PEUR BLEUE

Printemps 1832. Une épidémie de choléra terrorise la population parisienne. La « peur bleue », comme on l'appelle, provoque des centaines de morts et suscite les plus folles rumeurs. Sinistre hasard : une série de meurtres atroces décime au même moment le quartier pauvre de Saint-Merri. Les victimes sont poignardées avant d'être amputées d'un organe. Qui peut tuer ainsi ?



ÉRIC FOUASSIER



© Ludovic Carême

À 60 ans, l'homme a déjà vécu de nombreuses vies, toutes plus enrichissantes les unes que les autres. Docteur en pharmacie et en droit, conservateur du musée d'histoire de la pharmacie de l'université Paris-Saclay, professeur spécialisé dans l'histoire de la santé, il est aussi un conteur hors pair. C'est en 2021 que paraît *Le Bureau des affaires occultes* (Ed. Albin Michel), consacré par les prix Maison de la presse 2021 et Griffes noires du meilleur polar historique de l'année 2021.

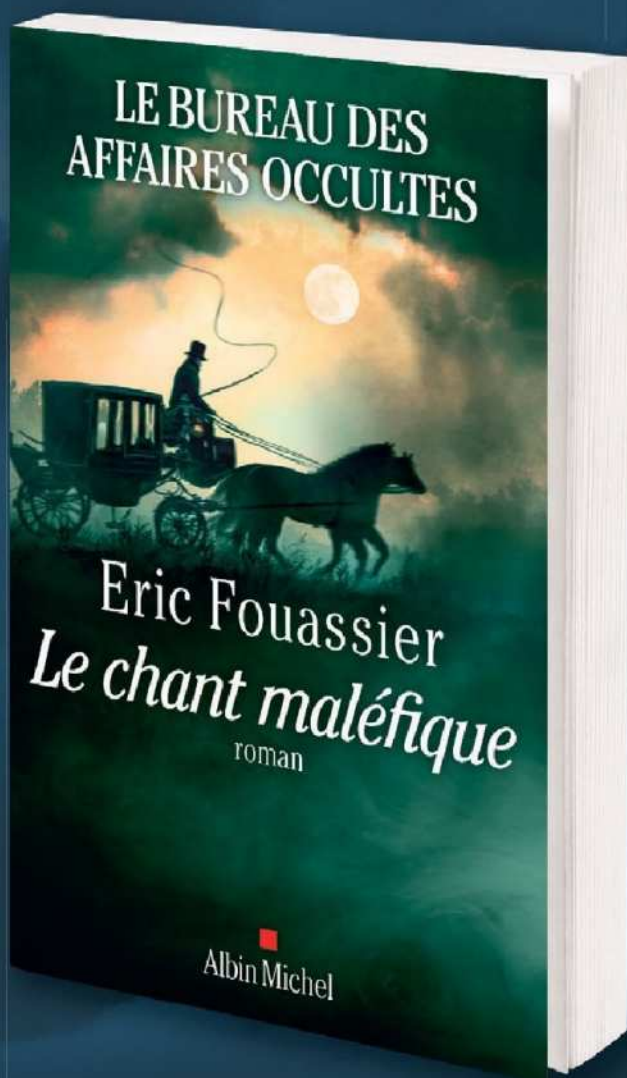
Le Bureau des affaires occultes ? Un service « à part », fondé en 1830, qui gère les affaires les plus mystérieuses, celles où le crime se teinte de surnaturel et défie la raison. Son chef ? Le génial enquêteur Valentin Verne, dandy fortuné doté d'une solide formation scientifique, le moins conformiste des policiers de son temps.

Nul doute, s'aventurer dans l'univers d'Éric Fouassier c'est remonter le temps et marcher à grands pas dans l'Histoire, sous une lune noire, la peur au ventre. C'est aussi participer aux plus folles inventions scientifiques et technologiques de l'époque et à la naissance d'un monde nouveau. Il y a chez ce grand conteur pédagogue une soif de connaissance et de partage qu'aucun roman ne saurait épuiser.

NOUVEAUTÉ GRAND FORMAT

LE CHANT MALÉFIQUE

C'est dans un climat d'extrême tension que l'inspecteur Valentin Verne quitte les bas-fonds parisiens pour une Vendée au bord de l'insurrection. Quelle créature funeste hante le bocage ? Que signifie ce chant maléfique qui retentit la nuit pour annoncer de singuliers trépas ? Les victimes étant des légitimistes, certains y voient la main des espions de Louis-Philippe. D'autres évoquent l'aloubi, ce passeur du diable, à moins qu'il ne s'agisse d'une malédiction venue d'au-delà des mers... Qui croire ?



 Albin Michel

Bakst

Le maître à danser des couleurs

Peintre et décorateur
des Ballets russes de
Diaghilev, le Biélorusse
Léon Bakst (1866-1924)
est à redécouvrir grâce
à une publication qui
célèbre ses œuvres.





LES ARTS DÉCORATIFS/JEAN THOLANCE

Mille et une telntes Sur une musique de Rimski-Korsakov est créé, au palais Garnier en 1910, le drame chorégraphique *Shéhérazade*. L'occasion pour Bakst de mettre en application ses théories sur les couleurs, mises au service de la puissance émotionnelle des sentiments.

Chaud et froid Dans *Shéhérazade*, Bakst joue avec les couleurs pour souligner le désir et la mort, rappelés par l'argument du drame : « Le sultan, persuadé de la fausseté [...] des femmes, avait juré de n'épouser que des vierges, coucher avec elles, et leur donner la mort au matin. »



RMN-SP/CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCI

Force de l'Instinct Le 13 mai 1912, les Ballets russes donnent au Théâtre du Châtelet un ballet en un acte intitulé *Le Dieu bleu*, d'après une légende hindoue. Comme toujours, la collaboration entre Bakst et Diaghilev ne va pas sans heurts : « Exception faite de quelques directives aussi vagues qu'arbitraires, je n'ai rien reçu [...]. Toute l'essence de ma façon de travailler repose sur un arrangement extrêmement calculé de taches de couleurs sur fond d'un décor. »



Incompris Malgré les critiques de Diaghilev, Bakst vient à bout de la commande, en s'inspirant de la civilisation khmère. Hélas ! Au même moment, à Paris, les spectateurs se détournent de cet exotisme jugé de pacotille et s'enflament pour des danses remettant en valeur l'art grec, notamment interprétées par Isadora Duncan.





CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCURMN-GP/SP



HARVARD THEATRE COLLECTION/SP

HARVARD THEATRE COLLECTION/SP

Coup de théâtre Léon Bakst collabore avec Vaslav Nijinski pour la création de *L'Après-midi d'un faune*, un ballet composé sur la musique de Debussy créée pour accompagner le poème de Mallarmé. La première, donnée au Théâtre du Châtelet le 29 mai 1912, provoque un scandale en raison de la sensualité de la dernière scène.

Tolle de fond Pour les décors, et tout particulièrement le fond de scène (ci-dessus), l'artiste évite les effets de perspective et réalise une œuvre onirique, privilégiant les grands aplats de couleur, conformément à la volonté de Nijinski, pour qui ce choix contribue à un effet de frise qui fait directement écho à l'art antique.

Vrais drapés Pour cette œuvre, Bakst parcourt les collections du Louvre dans une démarche archéologique rigoureuse. Les costumes sont inspirés de la statuaire antique, notamment d'un groupe en marbre découvert sur l'île de Délos en 1904, *Aphrodite, Pan et Éros* (conservé à Athènes, au Musée national archéologique).

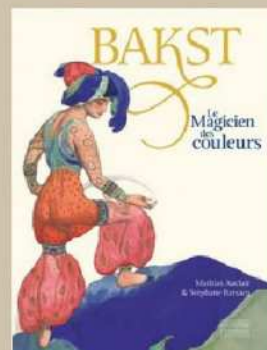


MCMAY ART MUSEUM/RMN-GRAND PALAIS

Revanche Le 12 novembre 1923 est donnée au palais Garnier *La Nuit ensorcelée*. Bakst, qui a rompu avec Diaghilev, a les coudées franches pour créer librement décors et costumes. Il prévient ainsi son ancien mentor : « Tu dois t'attendre de ma part à de grands coups artistiques [...]. Le succès fou de ma *Nuit ensorcelée* en est le garant. »



Réinvention Les *Femmes de bonne humeur*, de Goldoni, sont créées en 1917 à Rome, au théâtre Constanzi, l'une des plus fameuses scènes lyriques d'Italie. Réalisée à des fins commerciales par Diaghilev (distraindre les spectateurs d'un pays en guerre), cette œuvre pousse Bakst à imaginer des costumes inspirés du XVIII^e siècle italien, mais qui évitent l'écueil du pastiche.



Bakst, le magicien des couleurs, de Mathias Auclair et Stéphane Barsacq (Gourcuff Granedigo, 128 p., 2024).

GRAND **COGNAC**

COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION

présente



COGNAC

12 JUIN

1^{ER} DÉC

2024

FRANÇOIS 1^{ER}

un roi cognacais

LA MAISON DU NÉGOCIANT

MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE

Boulevard Denfert Rochereau

Exposition
d'intérêt
national

REPUBLIQUE FRANÇAISE



Les
Distillateurs
culturels

HISTORIA



les-distillateurs-culturels.fr



RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

Le marathon de la triche et des clichés

Course. En 1904, deux athlètes africains participent pour la première fois au marathon lors des JO de Saint-Louis (Missouri). Historique, l'événement est toutefois gâché par les conditions météo, les frasques des sportifs mais, surtout, par l'exhibition indigne d'un « zoo humain ».

Ils s'appellent Len Taunyane et Jan Mashiani. Tous deux appartiennent à la tribu sud-africaine des Tswana, ethnie persécutée par les colons boers depuis la moitié du XIX^e siècle. La première olympiade organisée en Amérique sera-t-elle l'occasion de faire valoir leurs droits? Sans doute pas. Les deux coureurs de fond se sont rendus dans le Missouri dans le cadre des « Journées anthropologiques » de l'Exposition universelle de 1904, laquelle se tient également à Saint-Louis, où l'on exhibe des autochtones venus de contrées exotiques. Pygmées africains y côtoient Patagonsiens d'Amérique du Sud, Sioux et Pawnees arrachés aux Grandes Plaines, Negritos et Moros philippins, et même de lointains Aïnous arrivés du nord du Japon. Tous sont ici dans un seul but : témoigner, malgré eux, de la supériorité physique

des athlètes caucasiens en s'exerçant à des sports dont on ne leur a même pas expliqué les règles. Les deux Tswana ne font pas exception.

Un train d'enfer

Dossards n^{os} 35 et 36 épinglés à la poitrine, Taunyane et Mashiani ont néanmoins été autorisés à participer aux épreuves officielles. Ce 30 août 1904, les deux Africains sont faciles à identifier parmi les 32 concurrents du marathon : ils ont la peau noire et les pieds nus. La course s'annonce pénible. Le mercure tutoie les 32 °C, avec un taux d'humidité de l'ordre de 90 %. Dès les premiers hectomètres, c'est « Len Tau » – les administrateurs de la course sont incapables de prononcer son nom – qui s'extirpe du peloton. Vétéran de la seconde guerre des Boers (1899-1902), il y remplissait la fonction de messager à pied...





CONTENT_DRYAURIMAGES

Point de côtés Ces Olympiades se déroulent en même temps que des « Journées anthropologiques » : l'occasion d'exposer des « théories raciales » avec des coureurs venus du monde entier, dont les Bantous Len Taunyane et Jan Mashiani (ci-contre).

Mais il se retrouve rapidement poursuivi par un chien errant. Contraint de faire un détour de plusieurs kilomètres, il se classe néanmoins 9^e de l'épreuve. Son compatriote, à bout de forces, franchira la ligne d'arrivée peu après lui, en 12^e position. L'antépénultième peut alors mesurer l'étendue des dégâts : moins de la moitié des marathonniens engagés sont parvenus à terminer la course. Assommés par la chaleur, étouffés par les rafales de poussière, certains ont perdu connaissance sur le bord de la route. Un athlète californien, William Garcia, a dû s'arrêter brusquement au 30^e kilomètre pour vomir du sang : aidé par un spectateur, il est aussitôt hos-

pitalisé pour une hémorragie gastrique causée par la poussière qui s'est accumulée dans son estomac. C'est l'Américain Fred Lorz qui pénètre en premier dans l'enceinte du stade Francis Field, où la ligne d'arrivée matérialise la fin du calvaire. Mais il n'est pas reconnu vainqueur pour autant : pris de crampes au 15^e kilomètre, il a parcouru le reste de la course dans la voiture de son manager !

L'odieux du stade

Faisant la course en tête, le Britannique Thomas Hicks savait bien qu'il n'avait pas été dépassé, et les spectateurs ne sont pas dupes. C'est ce dernier qui recevra, après moult délibérations, la médaille d'or de l'épreuve (même s'il a lui-même reçu du sulfate de strychnine et du brandy pendant la course afin de retrouver son souffle). Hicks achève la course au bout de 3 heures, 28 minutes et 53 secondes – le chrono le plus lent de l'histoire olympique. Le farceur Fred Lorz, banni à vie par le comité olympique, prendra sa revanche l'année suivante en remportant le marathon de Boston. Quant aux deux athlètes Tswana, personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Quoi qu'il en soit, leur passage éclair dans le Missouri reste gravé dans les tablettes de l'olympisme. Malgré la discrimination pseudoscientifique dont ils ont fait l'objet à Saint-Louis, leur participation historique au marathon de 1904 annonce le triomphe des athlètes noirs africains dans la discipline, où ils ont raflé pas moins de sept titres olympiques sur dix au cours de ces quarante dernières années. **NICOLAS MERA**

Farniente

C

ette année, le soleil estival s'est fait désirer. Il est maintenant temps d'en profiter et de vous allonger sur une chaise longue, de feuilleter votre magazine préféré – *Historia*, cela va sans dire – puis de vous laisser aller au farniente. Venant de l'italien, déjà utilisé au XVII^e siècle par M^{me} de Sévigné dans ses lettres, ce mot désigne une douce oisiveté, le plaisir déculpabilisé de ne rien faire, l'abandon voluptueux au néant... Les frères Goncourt en faisaient déjà l'éloge dans leur *Journal* en 1856. Colette le célébrait en 1909 dans *L'Ingénue libertine*. Mais d'où vient l'idée, dans notre société capitaliste où produire et consommer sont l'alpha et l'oméga de l'existence, que ne rien faire serait une joie ?

Pourquoi le mot « farniente », subitement glamourisé par sa sonorité italienne, devient la version positive du mot français « fainéantise » ? Faire néant, c'est le vice du paresseux – oui, le vice, dit le Centre national de ressources textuelles et lexicales. Peut-être qu'en italien le mot *farniente* renvoie inconsciemment à l'*otium* des Romains de l'Antiquité, le temps du loisir si cher à l'élite. L'*otium* se concevait alors comme l'inverse du *negotium*, le temps du travail. Mais la détente des césars n'était pas meublée de vide. Elle permettait d'étudier, de lire et d'écrire, exactement comme M^{me} de Sévigné pratiquait le farniente. Et si l'italien nous avait seulement déculpabilisés de ne rien faire en nous permettant d'accéder aux privilèges des nobles et de la haute bourgeoisie : jouir de ses vacances ? Demeurer alangui serait alors la marque d'une élévation sociale... Mais déjà le vide vous ennue, vous reprenez le magazine qui avait paresseusement glissé de vos mains. Ne rien faire, oui, mais ne rien faire en lisant, c'est tellement plus intéressant ! **VG**

Mens sana in Sequana

En 1912, depuis l'île aux Cygnes, dans le 15^e arrondissement, on plonge et on se baigne dans la Seine sans que cela passe pour un exploit...



BnF/GALICA

Le grand saut dans la Seine

Verrons-nous des athlètes dans la Seine cet été ? La situation semble plus complexe qu'en août 1912,

alors que se tient le championnat de France du Mille. Ce concours, proposé par l'Union française de natation, rassemble amateurs et professionnels. Le programme a tout pour plaire au public de l'époque, féru d'attractions. On y retrouve les classiques concours de plongeon et matchs de waterpolo, mais aussi une pantomime comique, une démonstration de plongeon sur « véloélipède » et un « saut de la mort ». L'île aux Cygnes est choisie pour permettre aux photographes

d'immortaliser les sportifs avec une vue directe sur la Dame de fer. Cette île fut construite artificiellement en 1827 afin de protéger le port fluvial de Grenelle. Depuis, elle est surtout connue pour abriter une réplique de la statue de la Liberté.

En juin 2023, une célèbre marque de boisson énergisante s'est inspirée de cette manifestation pour organiser le championnat du monde de plongeon extrême. Les athlètes, tous professionnels cette fois-ci, s'élançaient d'un plongeon haut de 25 mètres. Et preuve que l'Union française de natation avait compris les rouages de la communication, l'entreprise autrichienne a choisi quasiment le même lieu, donnant l'illusion que les sportifs tutoient la tour Eiffel. ■ FANNY VERDIER

Feu à volonté

Rituel. Contrairement à une idée reçue, la flamme olympique n'a pas été « inventée » à Berlin en 1936, mais à Amsterdam huit ans plus tôt. En hommage à la tradition antique qui célèbre le feu comme symbole de pureté et de connaissance, brûlant sur l'autel d'Hestia à Olympie, l'architecte hollandais Jan Wils inaugure en 1928 une tour au sommet de laquelle luit un fanal géant. Les athlètes français ne participeront pas à cette grande première : bloquée par le portier du stade, la délégation tricolore boycottera la cérémonie d'ouverture ! Mais c'est au cours des Olympiades de Berlin, en 1936, que Carl Diem, alors secrétaire général du comité d'organisation, introduit le relais de la flamme olympique. Encouragé par Goebbels, qui juge l'idée « géniale », il entreprend de faire transiter la flamme d'Olympie à Berlin. C'est Fritz Schilgen (*photo*), sportif allemand de seconde zone mais portrait-robot de l'Aryen modèle, qui embrasera la vasque de l'Olympiastadion. Une flamme annonçant le brasier qui allait consumer l'Europe... ■ N. M.



KEystone-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Le terrible été 1944

Sacrifice. Bombes alliées et exactions nazies martyrisent la France. Et les civils paieront un prix élevé pour leur libération.

Après quatre ans d'occupation, Paris est libérée. Nous sommes le 26 août 1944.

Le général de Gaulle descend triomphalement les Champs-Élysées. Il salue la foule qui, quelques mois plus tôt, acclamait Pétain. Mais il n'ignore évidemment pas que le pays n'est pas libéré et que la guerre est loin d'être terminée.

Il ne sait pourtant pas que quelques heures auparavant, le 25 août, à Maillé (Indre-et-Loire), 124 Français ont été massacrés : 41 femmes, 35 hommes, 48 enfants. Comme si cela ne suffisait pas, les Allemands ont rasé le village. Ce même 25 août, les Alliés bombardaient Rouen, si proche de Paris, pour empêcher l'armée allemande de traverser la Seine. La cité, comme beaucoup de villes et de villages normands, subissait depuis des semaines les bombardements alliés. La très longue bataille de Normandie se terminera avec le bombardement du Havre, les 5 et 6 septembre : 2053 civils tués. Pendant les trois mois de combats de la bataille de Normandie, l'historien Jean Quellien a compté 20 000 civils tués. Probablement 60 000 blessés. En descendant les Champs-



Fantomatique

Détruite à 90 % par un bombardement dans la nuit du 6 juin et par les combats du 9 au 24 juillet, Saint-Lô gagne le surnom de « capitale des ruines ».

Élysées, de Gaulle savait que l'été 1944 finissant était celui d'indicibles souffrances.

Un pays martyrisé

Les souffrances des bombardements répétés et des exodes, les souffrances des civils massacrés ou brûlés vifs, comme dans l'église d'Oradour, les souffrances du 77^e et dernier convoi parti de Drancy vers Auschwitz, le 31 juillet : 1309 déportés, 251 survivants. De Gaulle connaissait la politique de répression de Vichy encouragée par celle des occupants. Il savait les exactions de la Milice, fondée pour abattre d'autres Français, qui, communistes, gaullistes, juifs ou sim-

plement patriotes, résistaient. Il savait que la France pouvait basculer dans la guerre civile et que son rôle était de conserver l'unité vacillante d'un pays ruiné et toujours en guerre.

Cette guerre de l'été 1944, qui semble parfois absente de notre mémoire, fut pourtant effroyable : la Vienne, le Finistère, les Ardennes, la Meuse et tant d'autres régions furent martyrisées par les SS ou la Wehrmacht qui, depuis fin 1943, étaient chargés de lutter contre la résistance en prévision des débarquements alliés. Von Rundstedt commande le front ouest. Son adjoint, le maréchal Sperrle, décrète le *Sperrle-Erlass* le 3 février 1944 : « Dans la situation actuelle, il n'y a pas de raisons de sanctionner le chef d'une unité qui imposerait des mesures trop sévères. Au contraire, il faudra punir un chef trop souple, car il met la sécurité de ses hommes en danger. »

Le 28 novembre 1944, le Gouvernement provisoire de la République française ordonnera la conservation en l'état du village d'Oradour. Il devient l'emblème de toutes les atrocités commises contre des civils. De Gaulle dira : « Oradour-sur-Glane est le symbole du malheur de la patrie. Il convient d'en conserver le souvenir, car il ne faut jamais qu'un pareil malheur ne se reproduise. » Il faudra attendre 1961 pour qu'officiellement la Normandie soit reconstruite... 

STÉPHANE GRIMALDI

À voir : l'exposition « Soumettre par la terreur », Maison du souvenir, Maillé (37), jusqu'en décembre 2024.

Taxés ! Le projet d'un impôt sur le revenu est impulsé au XIX^e siècle. Le financement de la Grande Guerre le rend indispensable. Le ministre Rouvier vole le pauvre sous le regard moqueur du riche (à dr.). Carte postale de 1905.



Égalité ou inquisition fiscale ?

Fiscalité. Un impôt sur le revenu plafonné à 2 % ? Un rêve ? Non, un cauchemar sous la III^e République ! Car ce prélèvement, aujourd'hui accepté, n'avait rien d'évident.

Le 15 juillet 1914 était adoptée la loi de finances instituant, pour la première fois, un impôt sur le revenu en France : l'aboutissement d'un long combat, depuis que le ministre Garnier-Pagès en lança l'idée en 1848. Inspecteur des Finances et député de la Sarthe, Joseph Caillaux la reprend sous la III^e République en défendant une réforme complète de la fiscalité française, qui repose alors sur les Quatre Vieilles – surnom des impositions surannées de la Révolution française : contributions foncière et mobilière, patente [ancêtre de la taxe professionnelle] et impôt sur les portes et les fenêtres. S'inspirant de l'Angleterre et de l'Allemagne, Caillaux voudrait leur substituer des « impôts cédulaires » par catégorie de revenu, avec une certaine progressivité. Son projet n'est en rien révolutionnaire et le prélèvement serait plafonné à 2 %... Ministre des Finances de Clemenceau, Caillaux fait une première tentative en 1907, en demandant aux dépu-

tés de bien vouloir « édifier scientifiquement un nouveau régime fiscal, un régime de progrès, de justice, un régime qui exonère les petits, qui charge un peu plus les riches sans nulle exagération cependant ». Voté par la Chambre, le texte est repoussé en 1909 par le Sénat. À droite, au centre, on redoute « l'inquisition fiscale ». Avec les risques de guerre, les dépenses militaires augmentent, d'autant qu'en 1913 est votée la « loi des trois ans », qui prolonge le service militaire d'un an. Quand la gauche remporte les législatives de 1914, un compromis se dessine : elle n'abrogera pas cette loi mais la financera par la création d'un impôt sur le revenu. De nouveau ministre des Finances, Caillaux revient à la charge, suscitant une violente campagne de presse contre lui. *Le Figaro* va jusqu'à publier une lettre écrite à sa première femme et en annonce d'autres... Henriette Caillaux, épouse en secondes nocces du ministre, abattra Gaston Calmette, le directeur du *Figaro* ! Le scandale oblige Caillaux à se retirer, mais son successeur, René Renoult, aura gain de cause. Suspendu au commencement de la Grande Guerre, dans le contexte de l'Union sacrée, l'impôt sur le revenu devient indispensable avec l'expansion des dépenses militaires : il entre en vigueur à partir de 1916 et le plafonnement à 2 % sera vite oublié. **■**

BRUNO FULIGNI

Le canal de Panama menacé

À sec. Inauguré en 1914, ce canal maritime de 80 km absorbe 6 % du trafic maritime mondial. Construit afin de relier les océans Atlantique et Pacifique, il a été conçu par Ferdinand de Lesseps, à l'origine du canal de Suez. Mais depuis l'année dernière, le canal est forcé de restreindre les passages des navires, qui ont chuté de 39 à 27 par jour. Constituée de deux lacs artificiels, la voie est victime d'une sécheresse historique à cause du manque de pluie. Le phénomène a engendré d'immenses files d'attente, bloquant le trafic,



estimé, à l'année, à près de 14 000 navires. Pourtant, les autorités du canal de Panama affirment que celui-ci devrait reprendre une activité normale d'ici à février 2025, en partie grâce aux précipitations prévues dans la région. **■** MÉLANIE TUYSSUZIAN

1968, le chaos avant le KO

Le 26 août 1968, la convention du Parti démocrate réunit à Chicago les délégués du parti. Leur mission: désigner un candidat pour la présidence des États-Unis et un candidat pour la vice-présidence. La ville est en état de siège. Des milliers de manifestants tentent de pénétrer dans l'amphithéâtre international où siègent les délégués. Le maire de Chicago dispose de 11 000 policiers, appuyés par les 6 000 hommes de la Garde nationale, pour repousser les contestataires. La télévision filme les violentes manifestations dans les rues de la ville, autant que les débats particulièrement houleux au sein de la convention.

L'année 1968 a commencé dans la tragédie. Le Viêt-minh a déclenché l'offensive du Têt, qui surprend l'armée américaine. Un demi-million de soldats américains sont engagés dans ce conflit lointain – là aussi, les caméras de télévision livrent des reportages saisissants. La bataille, acharnée deux mois durant, fait des milliers de morts des deux côtés. Critiqué pour sa gestion, le président Lyndon Johnson annonce le 31 mars qu'il ne sollicitera pas un nouveau mandat. Des pourparlers de paix, engagés dès le 13 mai à Paris, mettront-ils fin au conflit? Le 4 avril, le pasteur Martin Luther King, l'apôtre



Primaires de l'enfer En août 1968, le parti démocrate doit désigner son candidat à la présidentielle quelques semaines après l'assassinat de Bob Kennedy (photo), qui briguait l'investiture. Dans un climat lourd (Vietnam, émeutes estudiantines, meurtre de Martin Luther King), Hubert Humphrey remporte les primaires et s'inclinera face à Nixon.

de la réconciliation entre Noirs et Blancs, est assassiné à Memphis (Tennessee). Plus de 150 villes, y compris la capitale fédérale, sont alors le théâtre d'émeutes raciales accompagnées d'incendies, de pillages et de violences. Les polices sont débordées.

Drames sanglants et division politique

L'armée est appelée au secours. À Columbia (700 arrestations, des centaines de blessés), à Berkeley et sur bien d'autres campus, les étudiants manifestent contre la guerre, la ségrégation raciale et la société de consommation. À Kent State le 4 mai, les soldats tirent

61 coups de feu en treize secondes. Bilan: 4 morts, 9 blessés. Les protestations gagnent toutes les universités. Un nouveau drame survient dans la nuit du 5 au 6 juin. Robert Kennedy, le frère du président assassiné cinq ans plus tôt, est à son tour abattu. Il militait pour l'arrêt des combats au Vietnam. Sa candidature à la présidence des États-Unis bénéficiait du soutien d'un grand nombre d'étudiants et de la gauche démocrate. Une fois de plus, les États-Unis prennent le deuil. La vie politique s'arrête.

Face à ces événements, les débats, houleux et confus, de la convention démocrate

paraissent dérisoires. Hubert Humphrey, qui exerçait la vice-présidence auprès de Lyndon Johnson, sera le candidat du parti à la prochaine élection présidentielle – un parti divisé entre partisans d'une guerre à outrance contre les communistes vietnamiens et tenants de l'arrêt des combats, un parti discrédité qui ne répond plus aux demandes divergentes de ses soutiens traditionnels et que les contestataires ne cessent de combattre. C'est une aubaine pour les républicains, qui, aux élections de novembre, feront élire Richard Nixon à la présidence des États-Unis. ■

ANDRÉ KASPI

THE SVEN VALINUM PHOTOGRAPH COLLECTION, JOHN F. KENNEDY PRESIDENTIAL LIBRARY AND MUSEUM, BOSTON



SYLVIE LEGON/ONLYWORLD.NET

Pierres en péril

« Jérusalem africaine ».

Ville sainte des chrétiens d'Éthiopie, Lalibela, dans la région d'Amhara, est célèbre pour ses onze églises monolithiques, taillées et creusées dans le roc. À la fin du XIII^e siècle, le roi d'Éthiopie, Gebre Meskel Lalibela, les fait construire pour y installer un lieu saint, à l'image de Jérusalem. Actuellement, ce site montagneux du nord du pays, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1978, se trouve confronté à plusieurs dangers. Suite aux intempéries et aux écarts de température, de profondes fissures ont été constatées.

La menace est double depuis que le gouvernement éthiopien a proclamé l'état d'urgence en août dernier. Un conflit armé dans la région oppose les troupes gouvernementales à la milice d'autodéfense de l'Amhara. L'Unesco déplore un « état critique » et appelle à prendre des précautions pour éviter des tentatives de « pillage » ou de « saccage » afin de préserver ce lieu sacré. **MÉLANIE TUYSSUZIAN**

Cachez cette statue que je ne saurais voir

Legs. Taiwan, démocratie exemplaire, veut en finir avec le culte de Tchang Kaï-chek.

Durant la dictature de Tchang Kaï-chek à Taiwan (1949-1975), le leader de la république de Chine vaincu par Mao en 1949, le Kuomintang [« Parti nationaliste »] a élaboré un culte de la personnalité de son chef au travers de l'édification de statues. La première fut érigée à Taïpei le 5 mai 1946, peu après le passage de Taïwan entre les mains de la république de Chine. On en compta jusqu'à plusieurs milliers.

Ces statues sont devenues gênantes dans un pays qui se veut une démocratie modèle. Le Kuomintang a beaucoup perdu de son pouvoir, mais sa présence encore solide ralentit l'enlèvement des statues. Sous la présidence de Tsai Ingwen (2016-2024), les députés de son parti ont institué une commission, dont l'un des mandats est de faire disparaître les statues de Tchang Kaï-chek. Le 22 avril, le vice-direc-

teur des droits de l'homme et de la justice transitionnelle au ministère de l'Intérieur a été auditionné, se montrant soucieux de protéger les statues restantes.

Un parc mémoriel

Mais une jeune et tonique députée du Parti démocrate progressiste, Huang Chieh, a manifesté, au contraire, sa déception devant un rythme trop lent. Dans les documents transmis pour l'audition par le ministère, il est fait mention de 934 statues répertoriées; 165 ont été retirées de l'espace public. Il en reste donc encore 769 que le ministère compte évacuer rapidement. Une solution innovante a été trouvée dès 1997 pour ne pas détruire ces œuvres – afin de ne pas accentuer la division politique – tout en les retirant de l'espace public: un parc réunissant les statues déplacées. L'étrangeté de la nature de ce lieu est renforcée par l'arrivée régulière de nouvelles pièces, phénomène qui s'est accéléré depuis les années 2000, pour finir par atteindre le chiffre de 278 en 2023. **STÉPHANE CORCUFF**

Nettoyage patrimonial
Les démocrates récusent un culte de la personnalité devenu gênant.



DELETTRE/SIPA

NÎMES

Exposition temporaire

26 avril 2024

5 janvier 2025

ACHILLE

ET LA
GUERRE
DE TROIE



MUSÉE
ROMAIN
DE NÎMES

ARCHÉOLOGIA

le Monde
HISTOIRE
OCÉANOGRAFIE

LE FIGARO

RTL

mpl
MONTPELLIER
MÉDITERRANÉE

[m]

NÎMES

Le grand retour du *Napoléon* d'Abel Gance

Première. La « grande version » restaurée de cette légende du septième art va, pour la première fois, être projetée dans son intégralité, lors d'un ciné-concert symphonique à la Seine Musicale. Les formations de Radio France y interpréteront sa nouvelle partition de... 1 500 pages !

A tout seigneur, tout honneur. En mai, Cannes déroulait le tapis rouge à la version inédite de *Napoléon vu par Abel Gance*, permettant aux festivaliers d'en visionner la première partie (3h40) restaurée par la Cinémathèque. Les 4 et 5 juillet, l'intégralité de cette fresque (7 heures) sera projetée, en deux temps, sur écran géant à la Seine Musicale. Le public y découvrira la colossale entreprise initiée par l'institution créée par Henri Langlois. Et le défi relevé par le compositeur Simon Cloquet-Laffolye pour signer sa bande originale XXL. Pour saisir l'importance de l'événement, un retour sur le film s'impose. Ce

LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE



**Ciné-concert
les 4 et 5 juillet
à la Seine Musicale
à Boulogne-
Billancourt (92).
En salle le 7 juillet
(et du 6 au 21 juillet
à la Cinémathèque
française, à Paris).
Diffusion
ultérieure sur France
Télévisions et Netflix**

chef-d'œuvre du muet, qui suit Bonaparte de l'école de Brienne en 1783 au départ de l'armée d'Italie en 1796, est présenté le 7 avril 1927 dans une version « courte » (4 heures) à l'Opéra Garnier, en présence du président de la République Gaston Doumergue et des maréchaux Foch et Joffre. En mai, une version test (9h30) est montrée au Théâtre Apollo. Et une version finale, dite « grande version » (7 heures), est commercialisée en même temps que la courte.

L'ampleur du sujet, ses innovations (caméras sur des chevaux, bataille finale en trip-tyque) valent au film un accueil

triomphal, mais le parlant, en embuscade, va plomber son succès. Oubliées pendant des années, les bobines sont dispersées, parfois perdues, détruites. Au fil du temps, l'œuvre suscite de nombreux remontages et mutilations : 22 versions ont été recensées. Et puis, en 2007, la Cinémathèque charge le réalisateur et chercheur Georges Mourier d'une expertise des boîtes qu'elle détient. Ses investigations laisseront entrevoir la possibilité de reconstruire la grande version voulue par Gance. Restait à doter ce Napoléon d'une bande originale à sa démesure... Pour la première à



CHRISTEL JEANNE-POINT DE VUE

Bobines Le chercheur et documentariste Georges Mourier s'est vu confier, en 2007, la restauration du film d'Abel Gance par la Cinémathèque. Ci-contre, Albert Dieudonné dans le rôle-titre (1927).

Garnier, le Suisse Arthur Honegger avait élaboré un assemblage de pièces du répertoire classique et une création d'une vingtaine de minutes dont ni lui ni Gance n'étaient satisfaits. Choisi pour relever le défi, Simon Cloquet-Lafolaye est donc reparti de zéro.

Sculpter la musique

Conformément aux attentes de la Cinémathèque, il a puisé dans le matériau symphonique, mais a adopté un parti pris : plutôt que recourir aux grandes références, il en a exploité de moins célèbres. « Je voulais éviter les rengaines. Pour créer une musique qui sonne moderne aux oreilles des spectateurs d'aujourd'hui, il fallait des choses dont ils n'aient pas l'habitude. » Pour lui, la méthode de travail était inédite. « D'habitude, j'écris de la musique ; là, il a fallu que je la sculpe », explique celui qui a dû réarranger les œuvres afin de les synchroniser au déroulement du récit, assurer les transitions, etc., tout en veillant à l'unité sty-

listique des 25 séquences. « Pour le siège de Toulon [1h20], je n'ai utilisé que de la musique du XIX^e s., Beethoven, Tchaïkovski, Wagner. Quand on arrive à la Terreur, elle devient plus moderne, change de couleur, avec un vocabulaire âpre et tragique. J'ai fait appel à Webern, Chostakovitch, Sibelius... »

Ce poème symphonique, dont la partition pèse 16 kilos, court de Haydn (1732-1809) à Penderecki (1933-2020). Il a nécessité vingt-cinq jours d'enregistrement à la Maison de la radio, sous la conduite de Fabien Gabel. L'Orchestre philharmonique et le Chœur de Radio France ont été mobilisés pour le prologue et la première partie ; l'Orchestre national de France pour la seconde. Plus de mille heures de montage et mixage ont suivi. Le chef allemand Franck Strobel dirigera le ciné-concert. À lui d'empoigner « un flot continu de sept heures avec quasiment pas de silence », affirme Simon Cloquet-Lafolaye. « Je lui tire d'avance mon chapeau ! » ■ **STÉPHANIE GATIGNOL**

Monte-Cristo entre deux eaux

Dumas ne les quitte plus ! Coscénaristes du diptyque des *Trois Mousquetaires*, Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière passent derrière la caméra pour adapter son *Comte de Monte-Cristo*. En 1815, alors que Napoléon s'apprête à revenir de l'île d'Elbe pour les Cent-Jours, Edmond Dantès est faussement accusé de complot. Le marin de 22 ans, qui s'apprêtait à devenir capitaine et à épouser la femme qu'il aime, est jeté dans un cachot du château d'If, dont il ne s'évadera que quatorze ans plus tard, déterminé à punir ceux qui lui ont tout pris.

Fort d'un budget qui saute aux yeux (42 millions d'euros), cette énième adaptation du « monu-roman » marque des points grâce à une distribution et des décors de haute tenue, qu'il s'agisse de la spectaculaire reconstitution du port de Marseille ou de la demeure orientalisante du héros. Pierre Niney (*photo*) incarne, avec le même brio, la fraîcheur du jeune homme auquel la vie sourit et la détermination implacable des promesses spoliées. Et l'harmonie du couple qu'il forme avec Anaïs Demoustier, filmé dans la lumière de l'été provençal, contribue à magnifier le drame romantique. Mais si la partie consacrée à la trahison est convaincante, l'intérêt se délite à mesure que la vengeance est mise à exécution. La mise en scène, comme écrasée sous les rebondissements, apparaît moins inspirée. Le navire semblait bien embarqué mais peine, sur la durée (3 heures), à nous tenir... tout à fait captifs. ■ S. G

Le Comte de Monte-Cristo, de Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière. Avec aussi Laurent Lafitte, Bastien Bouillon, Patrick Mille... En salle depuis le 28 juin.



JÉRÔME PRÉBOIS



À tous crins Portrait équestre de Léopold de Médicis enfant, par Justus Sustermans, portraitiste à la cour de Toscane de 1620 à sa mort, en 1681.

comme de l'univers », donne le ton. Couples indissociables dans la gloire et dans la défaite, Marengo et Napoléon, ou Phoebus et Napoléon III après Sedan, par Wilhelm Camphausen, visage hagard, rênes flottantes, empire effondré. À travers une dizaine de thèmes se dessine une culture équine et équestre plurimillénaire qui disparaît au début du xx^e siècle.

Faire-valoir du gentilhomme

Les Grandes et Petites Écuries sont une référence européenne, et les grands écuyers, de Pluvinel et La Guérinière à Nestier et aux frères d'Abzac, ont fondé l'École d'équitation française et mis à cheval des générations de souverains. Compagnon d'armes qui meurt en héros – plus de 130 000 pendant la campagne de Russie, en 1812! –, partenaire des fêtes superbement harnaché et paré, le cheval est le faire-valoir du gentilhomme, dont il marque le rang et l'emprise sur l'espace.

De Vinci à Le Brun, de Delacroix, Detaille et Neuville à James Ward, Landseer, Frank Craig ou le stupéfiant sculpteur sur bois Gibbons, les plus grands ont prêté leur pinceau ou leur ciseau à ces irrésistibles modèles posant en professionnels. D'autres scalpels en main, de Jean Héroard à Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires, ont sondé leurs os et leurs muscles, et d'autres encore leurs âmes, chevaux effrayés par l'orage, expirant sous le fusain virtuose de Le Brun, ou cavales emballées d'Ulpiano Checa y Sanz. Et comme une synthèse de cette union immémoriale, un portrait de Léopold de

Médicis enfant par Justus Sustermans (*ci-dessus*), monté sur un cheval blanc à la prodigieuse crinière de plusieurs mètres. Une chevauchée fantastique qui se poursuit dans le parc, où brillent à nouveau les chevaux de feu du bassin d'Apollon. **JOËLLE CHEVÉ**

Versailles monte sur ses grands chevaux

Expo. La « plus belle conquête de l'homme » est à l'honneur cet été dans la cité royale, avec les JO et 300 œuvres équines montrées au château.

Alors que les épreuves équestres des JO se déroulent dans les jardins du château de Versailles, une exposition de plus de 300 œuvres, issues des plus grands musées du monde, dresse le panorama de l'histoire de l'homme et du cheval en Europe depuis la fin du Moyen

Âge. Versailles lui a réservé ses plus beaux espaces : salles d'Afrique, salon de la Guerre et de la Paix, galerie des Glaces, appartements de M^{me} de Maintenon et de la Dauphine. De tout temps, le cheval a fasciné les artistes par sa beauté et l'élégance de ses allures, et par ce mélange unique de violence et de douceur, de rébellion et de soumission, qui en fait la métaphore idéale du pouvoir souverain sur un peuple docile.

Dès la place d'Armes, la statue de Louis XIV, inspirée comme tant d'autres de la statue équestre de l'empereur Marc-Aurèle, « maître de lui-même

« Cheval en majesté », château de Versailles (78), jusqu'au 3 nov.

Rens. : 0130 83 78 00 et www.chateau-versailles.fr

**Comme chaque année,
vous avez rendez-vous
avec l'histoire.**

HISTORIA HORS-SÉRIE

TOUR DE FRANCE 2024

Histoire
et patrimoine
en 21 étapes

7,90€
SEULEMENT

HORS-SÉRIE

En partenariat avec
france.tv

AVEC Franck Ferrand
et Jean-Paul Ollivier

La nouvelle jeunesse du musée Jacquemart-André



SOPHIE LLOYD/MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ



CULTURES/PACES IN. HERON (3)



Écrin. En 1876 est inauguré l'hôtel particulier d'Édouard André et Nélie Jacquemart, transformé en musée en 1913, selon le vœu de cette dernière. Les travaux ont porté sur l'édifice et ses œuvres, notamment l'escalier à double volée et la fresque de Tiepolo qui orne le plafond de la salle à manger.

Peau neuve. L'institution rouvre le 6 septembre après un an de travaux. Une première depuis... 1913.

Depuis cette année-là, la magnifique demeure d'Édouard André et de Nélie Jacquemart n'avait pas été l'objet de travaux majeurs. Dans le fumoir et la salle à manger, la dégradation des plafonds, parquets, huisseries et textiles était inquiétante, sans compter l'encrassage des œuvres. Les structures de ces pièces ont été rénovées, et toutes les œuvres d'art restaurées. Dans l'ancienne salle à manger – salon de thé du musée très apprécié des visiteurs, qui y retrouvent l'atmosphère raffinée des réceptions d'antan –, la célèbre fresque de Giambattista Tiepolo, qui ornait le palais Contarini à Padoue, a retrouvé sa fraîcheur. Le savoir-faire très subtil des restauratrices

a fait merveille et des analyses scientifiques ont mis en lumière les dessous du travail de Tiepolo, grand maître du trompe-l'œil. Quant aux cinq tapisseries de la tenture d'Achille du XVIII^e siècle, elles ont retrouvé leurs couleurs éclatantes, et l'escalier à double volée, chef-d'œuvre de légèreté, sa blancheur d'origine. Dans l'audioguide, la voix de Franck Ferrand accompagne les visiteurs.

Dès la cour d'entrée, revégétalisée, l'ambition de redonner son aspect originel à la demeure a été respectée. Les Jacquemart-André, après un mariage tardif en 1881, ont consacré leur vie à leur hôtel particulier, écrin de leurs collections. Édouard, héritier d'une famille de banquiers et d'industriels du textile, est riche ; Nélie, portraitiste, est une des rares femmes peintres à vivre de son art. Mariage de raison peut-être – il est alors très malade – mais de passion commune pour l'art certainement. En

quête de primitifs italiens et flamands, peintres de la Renaissance, toiles et objets d'art du XVIII^e siècle français, ils sillonnent l'Europe, l'Égypte, le Proche-Orient. Édouard y gagne quatorze années de vie et des trésors inouïs, telles les fresques de Tiepolo de la salle à manger et de l'escalier d'honneur, joyaux de leur collection parmi tant d'autres de Mantegna, Chardin, Rubens, Canaletto, Boucher, Vigée-Lebrun, etc. Veuve en 1893, Nélie noie son chagrin en faisant le tour du monde. Elle achète *Les Pèlerins d'Emmaüs*, de Rembrandt en 1898, et l'abbaye de Chaalis en 1902, où elle a été initiée à l'art par sa protectrice M^{me} Vatry. En 1912, elle lègue l'hôtel et l'abbaye à l'Institut de France et, en 1913, le musée Jacquemart-André est inauguré par le président Poincaré. Un siècle plus tard, les ombres d'Édouard et de Nélie veillent encore à la transmission de leur émerveillement. **J. C.**

**Musée
Jacquemart-
André
(Paris, 8^e). Rens. :
01 45 62 11 59
et www.musee-jacquemart-andre.com**

NOUVELLE
FORMULE

PARLER ou SE TAIRE ?

Le dilemme
des lanceurs d'alerte



LA CROIX
L'Hebdo

En vente tous les jeudis



Crédit photo : Adria Fruitós



Eaux troubles Est-ce bien sur la Seine que les yeux du monde se braqueront pour l'ouverture des JO ? Car, si l'on s'en tient aux strictes règles hydrographiques, il s'agit en réalité de l'Yonne !

En descendant la Seine

Une promenade fluviale, dans le temps autant que dans l'espace : voguer sur le fleuve roi des Jeux olympiques, depuis le grand confluent de Montereau jusqu'à l'estuaire, offre l'occasion rêvée de croiser quelques lieux mythiques, ainsi que les grandes figures qui, de siècle en siècle, les animèrent. **PAR FRANCK FERRAND**



MARINA DATSENKO/SHUTTERSTOCK

De généreux méandres, de belles îles bien loties, de hauts coteaux crayeux et des grèves paresseuses: le fleuve que nous allons descendre est appelé Seine – du nom d'une déesse celte, *Sequana* –, mais à vrai dire il n'est plus à proprement parler la Seine. À Montereau-Fault-Yonne, dans la Brie, ses eaux se sont mêlées à celles de l'Yonne; or, selon les calculs les plus indiscutables, le débit moyen de celle-ci au confluent – 93 m³ par seconde – est supérieur à celui de la Seine, qui n'est à cet endroit que de 80; c'est donc bien, selon les règles hydrographiques, la Seine qui se jette dans

l'Yonne... Ainsi le fleuve qui baigne Paris, Poissy et Rouen jusqu'à l'estuaire du Havre, la rivière maîtresse des rois de France et des ducs de Normandie n'est pas la Seine, c'est l'Yonne! La source de celle-ci est à chercher dans le Morvan, au creux de la forêt de Gravelle, sur le territoire d'une commune jadis accueillante aux bouviers et aux floteurs de bois: Glux-en-Glenne. Le fleuve y naît tout humblement dans une tourbière, sur le mont Préneley, à 738 mètres d'altitude. C'est plus que les 450 mètres du plateau de Langres, où la Seine, de son côté, prend sa source. En Côte-d'Or.

Les bateliers forgent Paris

Les deux cours d'eau chemineront en parallèle vers le nord-ouest et Montereau, de part et d'autre de la vallée d'Armançon, la Seine en traversant Troyes, l'Yonne en passant par Auxerre. Avant de gagner Paris, la réunion des deux cours d'eau baigne Melun, séjour favori des premiers Capétiens et refuge d'Abélard... Pendant près d'un millénaire, ...





Gagne-pain Au Moyen Âge, les bateliers de la capitale, en contrôlant le trafic de marchandises, font fortune et confortent leur rôle politique. Meuniers parisiens alimentant les moulins établis sur le fleuve, miniature tirée de la *Vie de saint Denis* (1317).

... le port de la Reine-Blanche fut une étape essentielle pour les matières premières qui descendaient par voie fluviale vers la capitale. Ce commerce fut longtemps florissant; il explique la puissance des bateliers qui, dès l'Antiquité, forgèrent Paris.

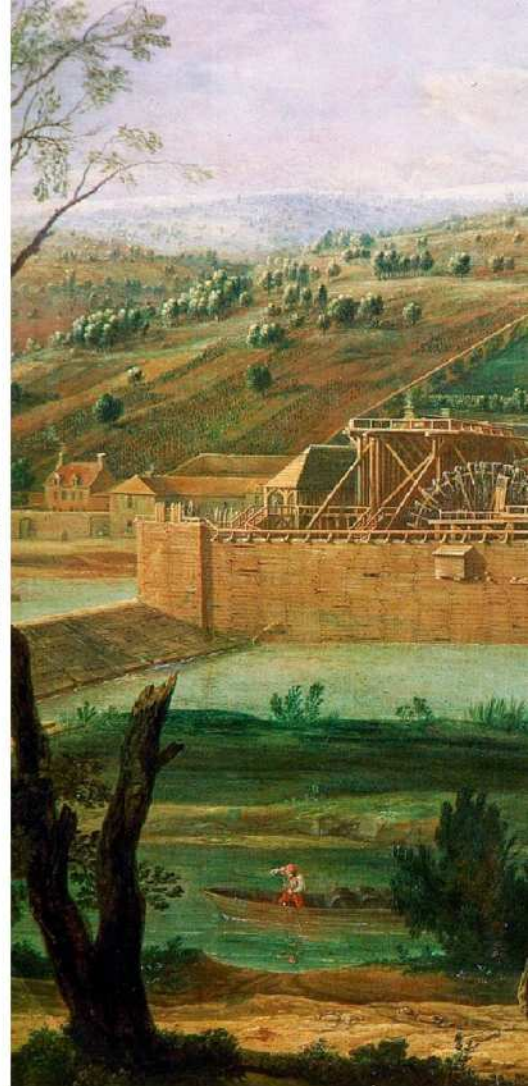
Le musée de Cluny, en plein Quartier latin, abrite une colonne gallo-romaine de section carrée; haute de cinq mètres, constituée de blocs en pierre de l'Oise, elle doit son nom de «pilier des Nautes» à la confrérie de marins qui maîtrisait le transport fluvial de matériaux et de denrées, leur négoce et leur commerce. Prospères, les bateliers de Paris conservèrent longtemps la haute main sur les affaires de la ville. La capitale de la France leur doit son emblème – la nef – et sa devise: *Fluctuat nec mergitur* («Elle tangue mais ne sombre point»).

Regardés d'un peu haut par des riverains souvent blasés, des Bateaux-Mouches, de nos jours, promènent les visiteurs au pied d'illustres monu-

ments: la tour Eiffel, le musée d'Orsay, le Louvre, Notre-Dame, si spectaculairement meurtrie en 2019... Ils donnent à voir, sous un angle idéal, la Conciergerie, l'hôtel de la Monnaie ou ce collègue des Quatre-Nations dont la coupole ovale coiffe les cinq académies... Quant aux ponts de Paris, vantés, rimés, chantés à l'infini, ils constituent peut-être ce que cette métropole aura produit de plus conforme à son génie: une élégance efficace.

De siècle en siècle, d'île en île

Le fleuve quitte la capitale par Issy-les-Moulineaux, terre des Conti où la reine Margot vint fuir la peste de 1605, et où se battirent, le 3 juillet 1815, les tout derniers fidèles d'un Empereur qui, le même jour, avait déjà gagné l'Atlantique à Rochefort! Décidément, les résurgences de l'Histoire sont multiples sur les bords du fleuve; elles se bousculent, saturent les berges d'un empilement de faits mémorables...



C'est à Issy, notons-le, qu'est née l'aviation du Vieux Continent, sur un terrain où devaient s'illustrer les noms des frères Farman, des frères Voisin... J'entends encore Benjamin Renard me raconter comment, tout enfant, on le faisait s'allonger dans l'herbe avec ses camarades de classe – un tous les vingt mètres – pour observer si, oui ou non, la drôle de machine qui tentait de s'élever dans les airs avait quitté le sol en passant à la hauteur de chacun. C'était à la fin du dernier siècle; M. Renard était centenaire; mais le souvenir qu'il

“Les méandres conviennent à des circonvolutions, distordent l'espace et se jouent des distances”



Ingénierie La machine installée par Louis XIV en 1682 pompait l'eau de la Seine pour alimenter en eau les parcs de Marly et de Versailles. *Vue de la machine de Marly*, de Pierre-Denis Martin (1663-1742).

L'un des moindres attraits de la Seine – pour l'appeler ainsi – n'est pas la présence, en son lit, d'îlots publics et privés, plus ou moins pittoresques. Les «Trois Parisiennes» – l'île Saint-Louis, l'île de la Cité, l'île aux Cygnes avec sa statue de la Liberté – font volontiers oublier les autres, pourtant célèbres, comme l'île de la Jatte, immortalisée par ses peintres dont Seurat, ou celle de Chatou, qui deux fois l'an accueille une «foire au jambon» dont le nom cache une immense brocante. De ces îles, on dénombre près d'une centaine entre Paris et Le Havre, certaines hérissées de jolies villas, d'autres si petites qu'y tiennent à peine une demeure et son jardin. Je me rappelle avoir passé de bien douces soirées sur une langue de verdure, en contrebas du fastueux château adossé au coteau de La Roche-Guyon par les La Rochefoucauld.

Rol des fleuves, fleuve des rols

Les méandres du fleuve conviennent à des circonvolutions et, comme au long d'un ruban tortueux, distordent l'espace et se jouent des distances. On se rapproche de la capitale au moment où l'on s'en serait cru affranchi. Et Louveciennes, Marly, Maisons, entre autres, nous ramènent aux consonances encore parisiennes de leurs domaines royaux et princiers. La machine installée par Louis XIV en 1682 puisait l'eau de la Seine et l'envoyait vers le parc de Versailles, trop éloigné du fleuve, au gré de ses innombrables fontaines. Nos souverains sont chez eux sur la Seine. À Poissy, par exemple, se disputent les souvenirs superposés de Saint Louis, qu'on y baptisa, et de Catherine de Médicis, qui tenta en vain d'y trouver la concorde religieuse...

À ce stade, peuplons la voie d'eau et faisons figurer les péniches à sa surface: près d'un millier de ces dépôts flottants sillonnent encore le fleuve, et contribuent à l'atmosphère à la fois placide et industrielle de la Seine. Les mari-...



Chemlnées et plnceaux À partir du XIX^e siècle, usines et manufactures scandent les berges, parfois mises en lumière par les artistes. *Fabriques à Argenteuil*, de Gustave Caillebotte (1888).

conservait de ces moments était intact. Meudon aussi, avec son hangar Y, et Boulogne-Billancourt ont inscrit leur nom dans l'histoire aéronautique. À Sèvres et plus encore à Saint-Cloud, à Suresnes aussi, ce sont des images de la guerre de 1870 qui me reviennent... D'un empire l'autre: le pont-aqueduc de Colombes, permettant d'évacuer les eaux sales des égouts de Paris vers la station d'Achères, me semble résumer

l'esprit pratique, et déjà si moderne, du Second Empire. Quant aux splendeurs cachées du Premier, où mieux les déceler que dans tout ce qu'il reste des beautés de Malmaison?

“Avant Rouen, voici Giverny avec ses deux petits paradis, le jardin de fleurs et le jardin d'eau de Monet”

... niers honorent Conflans-Sainte-Honorine – dont le nom rappelle la confluence avec l'Oise – comme « capitale de la batellerie »... Les Mureaux, Porcheville et Mantes-la-Jolie portent les premiers stigmates d'une industrie qui, jusqu'à Rouen et, finalement, jusqu'au Havre, parsème le fleuve et le dote d'entrepôts, d'usines et de tuyauteries. Médan en vue ! Comment, ici – puisque nous évoquons la révolution industrielle –, ne pas signaler l'étonnante résidence d'été d'Émile Zola ? Elle est demeurée presque intacte avec ses vitraux et ses mosaïques, son grand bureau panoramique à mezzanine, équipé d'une cheminée monumentale de style néo-Renaissance, ornée de la devise de l'écrivain : *Nulla dies sine linea* (« Pas un jour sans une ligne »)...

Un paradis impressionniste

Impossible du reste de les citer tous, ces auteurs riverains de la Seine, d'Alexandre Dumas, à Port-Marly – son « château de Monte-Cristo » a été restauré sur les instances d'Alain Decaux –, à la maison de Croisset, fichée de son célèbre pavillon, et où Flaubert écrit ses romans. Croisset se trouve juste en aval de Rouen, sur le territoire de la commune de Canteleu. Non loin de Petit-Couronne, où, deux siècles plus tôt, avaient si bien œuvré, déjà, les frères Pierre et Thomas Corneille.

Les écrivains ne sont pas les seuls à faire honneur au beau fleuve. Les peintres du XIX^e siècle, et tout spécialement les impressionnistes, avaient élu la Seine pour berceau de leur école et de leurs courants de plein air, travaillant sur le motif. Les ciels déchirés du Vexin, les reliefs flatteurs de rives bien crayeuses, la beauté des lumières et de leurs reflets sur une onde irisée par des frondaisons touffues ont ravi Claude Monet, bien sûr, résident de Vétheuil puis de Giverny, mais aussi Camille Pissarro, Auguste Renoir et

tout là-bas, sur les plages moutonnées de nuages, Eugène Boudin. Le musée de Beaux-Arts de Rouen présente une grande fresque où s'égrènent leurs noms fameux, au rythme des villages riverains. Avant de traverser Rouen, un mot de Giverny avec ses deux petits paradis – le jardin de fleurs et le jardin d'eau de Claude Monet – ou de Vernon, dont le Vieux-Moulin, en porte-à-faux sur le fleuve, chevauche deux piles d'un pont médiéval aujourd'hui ruiné...

Certaines cités riveraines sont très anciennes ; à Gaillon fut érigé, par les archevêques de Rouen, le premier château de la Renaissance en France. Aux Andelys, il suffit de lever les yeux pour en apercevoir un autre : l'ombre tuté-

laire de la forteresse de Château-Gailard, bâtie pour Richard Cœur de Lion afin de contrer son grand voisin et suzerain, son ancien ami le roi de France. Des souvenirs personnels se superposent aux belles images des boucles du fleuve, serpentant au creux du plateau calcaire. Je me souviens d'une belle maison du Petit-Andelys, dont le haut jardin, comme suspendu, donnait le sentiment d'accéder presque à l'île... Je me souviens des clapiers et des poulaillers de mon enfance, dans les petites maisons successives de ma grand-tante, à Heudebouville puis à Pont-de-l'Arche...

Quillebeuf-sur-Seine est la commune dépositrice d'une des plus captivantes énigmes de l'histoire de France : le trésor du *Télémaque*, chargé sur un brick qui s'est échoué là en 1790 et supposé contenir un trésor que Louis XVI aurait voulu mettre à l'abri (*lire p. 44-46*). Par les banlieues de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, de Saint-Étienne-du-Rouvray, de Sotteville-lès-Rouen, autant marquées par leurs manufactures – de

Fête Impériale Les Parisiens se ruent vers l'île de Croissy, à quelques kilomètres à l'ouest de la capitale, attirés par les joies du canotage et les plaisirs de la table offerts par le restaurant La Grenouillère. *Bain à la Grenouillère, par Monet (1869).*

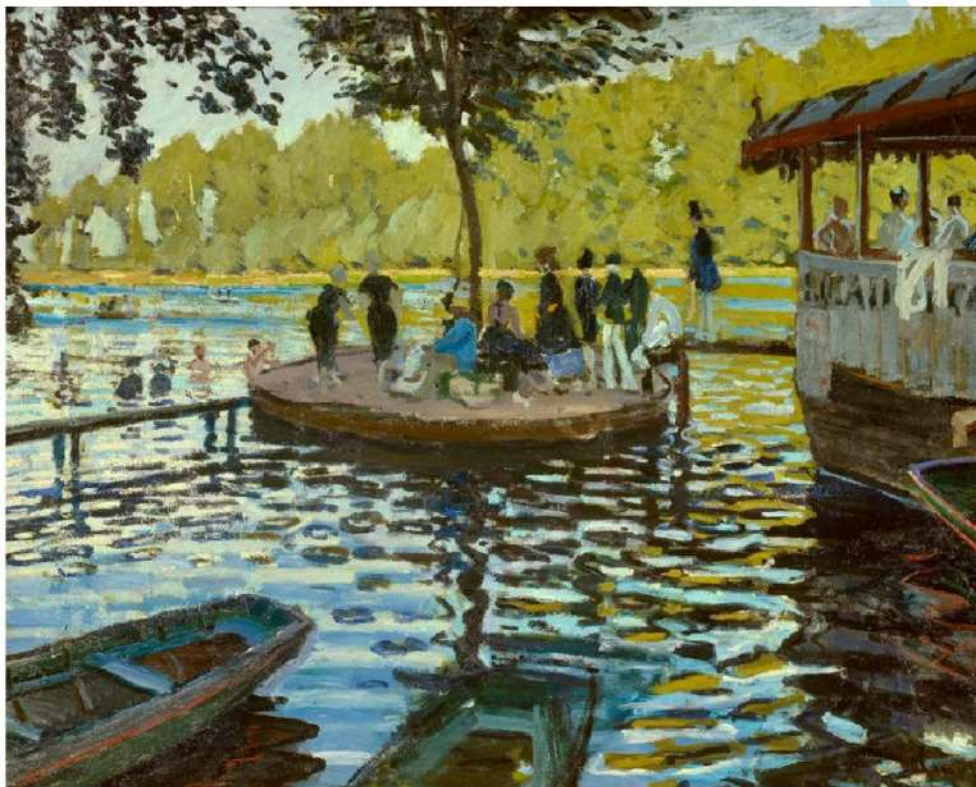


PHOTO JOSSE/ELA COLLECTION



Les lys dans la vallée Aux Andelys (Eure), la beauté des lieux le dispute à la richesse de l'histoire. C'est ici que Richard Cœur de Lion fait édifier, en 1197, son Château-Gaillard afin de verrouiller l'accès à la Normandie. Peine perdue, il sera pris par les Capétiens en 1204.

CORMON FRANCIS/HEMIS.FR



EXCURIO-GEDÉON EXPERIENCES-MUSÉE D'ORSAY

Impressionnant ! Grâce à la réalité virtuelle, vous pourrez côtoyer Monet et Renoir, venus planter, en 1869, leurs chevalets sur les bords de la Seine. Une exploration immersive – et impressionniste ! – à découvrir au musée d'Orsay jusqu'au 11 août.

draps notamment – disparues que par leurs belles maisons à flanc de coteau, l'on aborde enfin « la ville aux cent clochers » : Rouen. Ce surnom, la ville des frères Corneille le partage au demeurant avec Arras, Caen, Dijon, Poitiers, Reims et Troyes – toutes cités fort chrétiennes et fort brillantes. Mais il y a quelque chose de plus à Rouen ; un je-ne-sais-quoi d'efficace et de puissant, hérité probablement du temps où la métropole portuaire n'était rien de moins – en taille et en importance – que la deuxième ville du royaume. La mort de la Pucelle, le 30 mai 1431 sur la place du Vieux-Marché, a marqué les consciences à jamais. Un curieux monument de béton en

immortalise aujourd'hui le souvenir ; s'y lit le grand exorde de Malraux : « Ô Jeanne, sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants ! »

Continuons de descendre vers l'estuaire, non sans redouter cette petite lame brisante qui remonte de la mer au changement de marée et qu'on appelle le mascaret. Dans la boucle symétrique à celle de Rouen se love le long d'une très haute falaise le charmant bourg de La Bouille, coïncé entre ce mur calcaire et un fleuve sans cesse plus large. Les moines bénédictins, jadis, des abbayes Saint-Georges, à Saint-Martin-de-Boscherville, et Saint-Pierre, à

Jumièges, ont façonné les rives de la Seine comme on dessine des jardins : en essayant d'allier la volonté de l'homme aux caprices du sol... Les somptueux vestiges antiques de Lillebonne – son Apollon de bronze doré a forcément été capté par le Louvre – contrastent un peu plus loin avec la structure moderniste, visible de loin, du pont suspendu de Tancarville, bâti en 1959 – 608 mètres, contre les 856 du pont à haubans de Normandie, enjambant l'estuaire depuis 1995.

Fenêtre sur le Nouveau Monde

On a célébré, en 2017, le demi-millénaire du Havre, fondé par François I^{er}, sur les conseils de son vieil ami Bonnavet, sous le nom de Havre de Grâce. Arsenal et port de pêche, forteresse protectrice en même temps que « charnier natal » de bien des gerfauts, la « porte de l'Amérique » a couru toutes les fortunes... Jusqu'aux bombardements alliés de septembre 1944, qui devaient la détruire à 85 %. J'ai eu la chance de pouvoir contempler, depuis la salle à manger panoramique de l'hôtel de ville, au sommet d'une tour de 17 étages, chef-d'œuvre d'Auguste Perret, cette ville renée de ses cendres, dans l'après-guerre, pour donner vie au plus ambitieux des projets urbains. Au-delà du bel ordonnancement des rues soignées, l'estuaire est bordé par Honfleur, Pennedepie, Trouville, Deauville, Blonville, Villers-sur-Mer, Houlgate, Dives, Cabourg, qui s'estompe au loin... Le traverserons-nous, cet estuaire immense ? Voici déjà le vénérable port d'Honfleur. D'ici sont partis bien des convois historiques – à commencer par celui de Jacques Cartier...

Quittant Honfleur en direction de la Côte fleurie, il m'est arrivé, sur la commune de Vasouy, de flâner à la nuit tombante en compagnie de France Gall, propriétaire de tout un pan de cette côte. La chanteuse aimait voir s'allumer, de l'autre rive de l'estuaire, les cheminées d'usines et les raffineries havraises. « Cela me rappelle New York », disait-elle avec un drôle de sourire... C'est que le fleuve achève ici sa course ; la mer va pouvoir prendre le relais, puis l'océan, grand ouvert sur le Nouveau Monde. 



Dossier

Portés disparus

Têtes couronnées,
explorateurs,
trésors engloutis...

« Cela pèse lourd, une absence. Bien plus lourd qu'une disparition. Parce que, avec les morts, on sait qu'ils ne reviendront pas. Tandis que les lointains nous font espérer » (Philippe Besson). C'est à ces absences conservant leur part de mystère que nous consacrons ce dossier estival. Car au-delà des fantasmes, des rumeurs et des deuils impossibles, ce sont des pans d'Histoire qui se rappellent à nous.

Dans le triangle des Bermudes de l'Histoire

Trésors célèbres ou moins connus, rois ou citoyens adversaires d'un pouvoir autoritaire, tous peuvent se volatiliser subitement sans laisser de traces, ne laissant que souvenirs et interrogations. Et c'est là que débute le travail des chercheurs : échauffer des hypothèses sérieuses afin d'expliquer l'inexplicable. **PAR BRUNO FULIGNI**

Quel est le point commun entre le roi Sébastien I^{er} de Portugal, le navigateur Lapérouse, le millionnaire Michael Rockefeller ou l'aviatrice Amelia Earhart? Ces personnalités en vue se sont un jour volatilisées. On ignore où elles reposent et comment elles sont mortes. Disparitions volontaires ou forcées? Crimes crapuleux, complots politiques, accidents? Certaines affaires continuent de défrayer la chronique, comme les disparitions du conseiller Louis Quémeuneur – l'associé de Seznec – ou de Xavier Dupont de Ligonnières. En France, on recense 70 000 disparitions par an, dont 50 000 environ de mineurs; dans la plupart des cas, les jeunes fugueurs sont vite retrouvés et près de 5 000 disparitions élucidées d'adultes se révèlent volontaires, pour échapper à un contexte familial hostile, des dettes, des menaces ou des poursuites pénales.

Alerte rouge pour notice jaune

Il reste toutefois un millier de disparitions inexplicables par an: à peu près l'ordre de grandeur des «décès sous X», autrement dit des cadavres inhumés sans avoir pu être identifiés. Les associations, comme le réseau Assistance et recherche de personnes disparues, se battent pour que ces corps fassent l'objet d'une analyse ADN, ce qui n'est toujours pas le cas. Enquêtes démarrées tardivement, cloisonnement entre police et gendarmerie, fausses pistes:



Les oubliés À Minsk, en Biélorussie, des opposants au gouvernement brandissent en décembre 2002 les portraits de dissidents qui n'ont plus donné signe de vie.

les familles de disparus restent dans l'incertitude, la culpabilité souvent, ne pouvant faire leur deuil d'un proche volatilisé. Naufrage, assassinat, suicide? Ou nouvelle vie sous un nouveau nom quelque part dans le monde?

«Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues! / Vous roulez à travers les sombres étendues, / Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus / Oh! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve, / Sont morts en attendant

tous les jours sur la grève / Ceux qui ne sont pas revenus!» gémit Victor Hugo dans *Océano nox*.

On célébrera le 30 août prochain la Journée internationale des personnes disparues. Née en 1983 à l'initiative d'une ONG sud-américaine, dans le contexte des dictatures militaires qui enlevaient leurs opposants et en éliminaient toute trace, elle est devenue officielle en 2011, sous le nom de Journée internationale des victimes de dispa-



rition forcée, après le vote par l'Assemblée générale des Nations unies de la résolution du 21 décembre 2010. Car l'ONU s'inquiète de l'augmentation des cas, au point qu'un groupe de travail sur le sujet s'est constitué au sein de sa commission des droits de l'homme: «Les victimes de disparition forcée, dont on ignore où elles se trouvent et quel est leur sort, ne devraient pas être rappelées à notre souvenir seulement une fois par an. Chaque jour devrait être une Journée des personnes disparues», a déclaré le groupe de travail.

Si les fameuses «notices rouges» d'Interpol visent les criminels mondialement recherchés, l'organisation policière internationale publie également des «notices jaunes» portant sur les personnes disparues. Son propre président, élu en 2016, Meng Hongwei, s'est lui-même évaporé le 25 septembre 2018! Une lettre de démission arrive de Chine le 7 octobre, tandis que l'épouse



Un fléau mondial La recherche des victimes des régimes militaires mis en place en Amérique du Sud durant la guerre froide a donné naissance, en 2011, à la célébration de la Journée internationale des victimes de disparition forcée. En France, l'ARPD (ci-contre) assiste les personnes dans la recherche d'un membre de leur famille disparu.

du disparu reçoit comme dernier message un emoji représentant un couteau... Ancien vice-ministre de la Sécurité publique tombé en disgrâce, Meng Hongwei réapparaît un an plus tard dans son pays: accusé de corruption, il avoue et est condamné en 2020 à treize ans de travaux forcés.

Le péril de la « mort blanche »

Mais la plupart des disparus, comme l'opposant marocain Ben Barka, ne reviendront jamais. Mafias, groupes paramilitaires, polices secrètes et autres organisations violentes ont recours à ce que les professionnels du renseignement appellent la « mort blanche », autrement dit l'élimination sans sépulture. «Les disparitions forcées font souvent partie d'une stratégie pour faire régner la terreur, souligne l'ONU. Le sentiment d'insécurité

résultant de cette pratique touche non seulement les proches de la personne disparue mais aussi leur communauté et l'ensemble de la société.» En effet, le phénomène frappe parfois des collectivités entières: équipages, villages, peuples ou civilisations soudain rayés de la carte, laissant libre cours aux hypothèses les plus folles.

Sur le plan juridique, les disparitions forcées sont considérées depuis 2006 comme des crimes contre l'humanité, ce qui les rend imprescriptibles. Sur le plan historique, les escamotages de personnalités publiques ou de groupes humains constituent de grandes énigmes qui mobilisent l'esprit d'investigation des chercheurs. Parce que le mot «histoire» vient du mot grec qui signifie «enquête», c'est sur les traces des disparus célèbres que se lance *Historia*: bienvenue dans le triangle des Bermudes de l'Histoire ! **■**



Arch-efficace Pour s'emparer de Jéricho malgré ses murailles, les prêtres hébreux tournent autour de la cité avec l'arche. Et, au son des trompettes, les fortifications s'effondrent. C'est en tout cas ce que rapporte l'auteur du livre de Josué. Enluminure de Jean Fouquet (xv^e s.).

L'arche d'alliance : perdue... et retrouvée?

Ce coffre renfermant les tables de la loi, conservé dans le Temple de Jérusalem jusqu'à son pillage par les Babyloniens au VI^e siècle avant notre ère, reposerait-il aujourd'hui dans les sous-sols de la Ville sainte ? **PAR CHARLES SZLAKMANN**



L'arche d'alliance a toujours été un mythe qui a fait rêver des générations d'aventuriers en herbe. Où a-t-elle disparu? A-t-elle des pouvoirs surnaturels? Serait-ce une sorte de centrale électrique à même de foudroyer toute personne s'approchant de trop près? La merveilleuse épopée des *Aventuriers de l'arche perdue*, réalisée par Steven Spielberg en 1981, a popularisé ce thème s'il en était besoin. Mais il ne s'agit que de cinéma. Aussi faut-il faire le tri entre les spéculations et les témoignages que nous rapportent les sources antiques et contemporaines.

Qu'est-ce que l'arche, selon le récit biblique? Il faut remonter trois millénaires dans le temps pour répondre à cette question. Après la sortie d'Égypte, les Hébreux, conduits par Moïse, se rendent au mont Sinaï, dans le désert du même nom. Là, dans un décor grandiose de feu et de nuées, «la montagne entière trembl[e] violemment»

(Exode 19, 18) et, au son du tonnerre et des éclairs, Dieu remet à Moïse les deux tables de la loi sur lesquelles sont gravés les dix commandements – un ensemble de lois culturelles, morales et sociales. Hélas, en l'absence de Moïse, les Hébreux créent un veau d'or et se prosternent devant lui, transgressant ainsi l'idéal monothéiste.

Objet précieux et mystérieux

Devant ce spectacle, Moïse est pris d'une terrible colère et brise les tables de pierre. Après quoi, le prophète remonte sur la montagne, Dieu grave à nouveau les dix commandements sur les secondes tables et les remet à Moïse en signe de pardon pour le peuple pécheur. Mais, pour abriter ces objets, il faut un écrin. Ce sera donc une sorte de coffret plutôt sobre et de dimensions modestes, appelé «arche d'alliance» ou «arche du témoignage», dont la Bible nous donne mesures et matériaux avec une précision quasi millimétrique.

Le coffret sera surmonté de deux chérubins ailés, au sujet desquels courent de nombreuses légendes. Enfin, munie de longues barres, l'arche sera portée par les Hébreux tout au long de leurs pérégrinations dans le désert, puis déposée dans le «saint des saints» du Temple de Jérusalem, construit par le roi Salomon, peut-être aux alentours du ^x^e siècle avant notre ère. Que contenait cette arche? Pour certains rabbins, il n'y avait que les secondes tables; pour d'autres, il y avait aussi les rouleaux calligraphiés par Moïse; pour d'autres, enfin, s'y trouvaient également les tables brisées. Ainsi, l'arche est devenue l'objet du culte le plus précieux du peuple juif, puisqu'elle symbolise l'essence même de la loi hébraïque, source et inspiration d'un corpus de commentaires qui se poursuivent jusqu'à aujourd'hui.

Mais alors quel fut donc le destin de l'arche d'alliance? À partir des années 590 av. J.-C., le petit royaume de...



Composition À partir des descriptions bibliques («en bois d'acacia», «longue de deux coudées et demie», «large d'une coudée et demie», «haute d'une coudée et demie»), on s'essaie depuis des siècles (et, ici, en 3D) à reproduire le coffre sacré.

TURBOGLOID.COM

... Juda est attaqué par Babylone, puis-
sance impérialiste montante au Moyen-
Orient. Le roi Nabuchodonosor et ses
armées mettent le siège devant Jérusa-
lem et, en - 586, incendient et pillent le
Temple, avant de déporter les Juifs en
Babylonie. C'est précisément au cours
de ces événements que nous perdons la
trace de l'arche d'alliance. Dans la liste
des trésors dérobés par Nabuchodonosor,
liste établie par la Bible, ne figure
aucune trace de l'arche ! De même, un
demi-siècle plus tard, en - 538, lorsque
le roi perse Cyrus le Grand permet aux
Juifs exilés de retourner à Jérusalem et
de reconstruire le Temple, il leur restitue
les objets de culte. Mais, sur la liste
minutieuse établie par la Bible, nulle
mention de l'arche !

Nombreuses sont les hypothèses,
antiques et contemporaines, à ouvrir
des pistes. Le livre des Chroniques
affirme que l'arche aurait été dissimul-
lée, avant même la destruction du
Temple, par le pieux roi Josias de Judée,
car Josias voyait bien que son petit
royaume se trouvait à l'épicentre de
bouleversements internationaux : Assy-
rie contre Babylone, Égypte expansion-
niste... Au Moyen Âge, comme le for-
mule le philosophe Maïmonide, Josias
aurait donc mis l'arche à l'abri dans « des
souterrains profonds et sinueux » creu-

“Mais pourquoi ne la retrouve-t-on pas dans la liste des trésors dérobés par les Babyloniens ?”

sés auparavant par le roi Salomon. Une
autre source rabbinique affirme qu'elle
se trouverait très exactement sous la
« chambre des bois », salle du Temple où
les prêtres examinaient la qualité du
bois pour les sacrifices des animaux.
Ainsi, elle serait toujours sous le mont
du Temple (ou esplanade des Mosquées
pour les musulmans), attendant son
libérateur... L'hypothèse de la dissimu-
lation souterraine de l'arche semble
logique. D'ailleurs, depuis la conquête
de Jérusalem par Israël en 1967, les
archéologues ont découvert en ces
lieux un incroyable réseau de souter-
rains et couloirs (*lire ci-contre*), que l'on
peut arpenter pendant des heures et
qui constituent un lieu touristique très
populaire. Ils sont loin d'avoir été explo-
rés en totalité.

Une autre hypothèse nous conduit
cette fois-ci en Afrique, plus précisé-

ment en Éthiopie. Le journa-
liste globe-trotter britannique
Graham Hancock affirme,
dans son ouvrage *The Sign and
the Seal* (1992), que l'arche se
trouve dans une chapelle de
l'église Sainte-Marie-de-Sion, à
Aksoum, grand centre religieux
de la chrétienté éthiopienne.
Elle serait jalousement gardée

en génération. Eux seuls auraient le
droit de s'en approcher. Soigneusement
recouverte, elle serait sortie cérémo-
nieusement en procession et offerte
aux regards lors des fêtes. À cette dif-
férence près qu'elle n'est pas transpor-
tée à l'aide de barres sur les épaules des
prêtres, comme le veut la Bible, mais
sur la tête même des processionnaires.

La voilà partout en Éthiopie !

Des répliques de l'arche se trouvent
dans toutes les églises d'Éthiopie. Cette
hypothèse s'appuie sur un mystérieux
manuscrit appelé le *Kebra Nagast*
 (« Gloire des rois »), rédigé en guèze, la
langue sémitique liturgique de cette
civilisation. Ce récit conte la fastueuse
rencontre entre le roi Salomon et la
reine de Saba. De leurs amours serait
né un fils, Ménélik, fondateur de la
dynastie des souverains éthiopiens.
Devenu jeune homme, ce dernier ren-
dit visite à son père, Salomon. Mais, de
retour au pays, il eut un geste indélicat
et emporta l'arche d'alliance pour l'ins-
taller à Aksoum, au grand désespoir de
Salomon, lequel fit confectionner une
réplique. Le *Kebra Nagast* rapporte
également que l'arche, placée à la tête
des armées de Ménélik, lui assurait la
victoire sur ses ennemis. C'est ainsi que
le précieux objet serait demeuré depuis
lors à Aksoum...

Quelle crédibilité accorder à ce
récit ? Stuart Munro-Hay, l'un des plus
grands spécialistes mondiaux de la
civilisation éthiopienne, rattaché au
British Museum, affirme en 2007, au
terme d'une longue enquête (*The Quest
for the Ark of the Covenant*), que le *Kebra
Nagast*, s'il présente un grand intérêt
comme témoignage littéraire et poli-
tique, n'a pas vraiment de valeur histo-
rique. Il s'agit en fait d'un texte rédigé
à partir du XIII^e siècle pour légitimer la



Butin En 70, les armées romaines pillent Jérusalem et rapportent à Rome une
menora et d'autres objets précieux raptés dans le temple de Jérusalem... mais point
d'arche ! Moulage (XVII^e s.) d'un bas-relief ornant l'arc de Titus, élevé sur le Forum, à Rome.

HERITAGE ART/HERITAGE IMAGES

Les localisations possibles de l'arche



EDDIE GERALD/LAMY STOCK PHOTO

1 Selon l'hypothèse qui semble la plus logique, l'arche a été dissimulée dans l'un des innombrables recoins obscurs des souterrains, sous les murs de soutènement du Temple de Jérusalem. Cependant, les fouilles sont menées avec une extrême prudence par Israël. En effet, le mont du Temple – ou esplanade des Mosquées pour les musulmans – est géré par le Wakf (une fondation jordaniennne pieuse, gardienne de ces lieux), ainsi que l'a décidé le gouvernement israélien après la conquête de Jérusalem en 1967, et ce, afin d'éviter que le conflit israélo-palestinien ne se transforme en une guerre des religions et qu'il demeure limité à un conflit territorial. Mais la situation reste explosive...



JACQUES TORREGANO/DIVERGENCE

2 En Éthiopie se déroule pendant trois jours, du 18 au 20 janvier, la célébration de *Timket*, qui commémore l'Épiphanie et le baptême du Christ. À l'occasion de cette fête, la plus importante pour les chrétiens du pays, on sort de la chapelle de la Tablette, à Aksoum, ce que les fidèles tiennent pour l'arche originale, appelée *Tabot*. On la distingue, portée sur la tête par un prêtre (photo). La procession se dirige ensuite vers un bassin, en souvenir du baptême de Jésus dans le Jourdain. L'arche est ensuite déposée sous une tente, appelée Tabernacle. Les cérémonies du *Timket* sont inscrites sur la Liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité depuis 2019, mais rien n'est dit sur l'authenticité de l'arche...

dynastie des empereurs éthiopiens, et la légende de l'arche y fut insérée pour renforcer le prestige de ces souverains. En effet, les empereurs d'Éthiopie (qui ont régné jusqu'en 1974) se sont toujours revendiqués d'une ascendance salomonienne – bien que les Juifs de ce pays n'aient pas toujours eu la vie facile. L'arche qui se trouve à Sainte-Marie-de-Sion, à Aksoum, serait ainsi un simple modèle et, de fait, nul chercheur n'a pu la contempler, il n'y a donc aucune preuve de son existence. Mais, pour autant, le culte qui lui est rendu est éminemment sincère. Dès lors, les théories de Graham Hancock n'ont aucune valeur scientifique, si ce n'est que l'auteur entretient avec talent le rêve et le mystère.

Une autre piste a fait couler beaucoup d'encre : l'hypothèse dite des « caves du Vatican ». Il faut remonter à l'an 70 de notre ère lorsque, à la tête des légions romaines, Titus détruit le

second Temple et emporta les objets de culte à Rome, qui furent exhibés au cours du triomphe qui s'ensuivit. On pourrait donc imaginer que ces objets se trouvent quelque part au Vatican, puisque la papauté a pris la suite de l'Empire romain.

Les caves du Vatican

Or, sous les voûtes de l'arc de Titus, un remarquable bas-relief nous montre le défilé du triomphe dans tous ses détails, tel un document photographique : on y distingue le grand chandelier à sept branches, les trompettes sacrées, la table des pains ou l'autel des encens mais, de l'arche, pas la moindre trace ! Ce qui confirme le récit biblique de sa disparition dès avant la destruction du premier Temple. Selon les sources rabbiniques, rabbi Eliezer, sage du I^{er} siècle en mission à Rome, affirme : « J'ai vu le rideau [derrière lequel l'arche se trouvait au Temple] et il y avait des gouttes

de sang » – sans doute des traces de sacrifices d'animaux. Le rideau protecteur donc, mais non l'arche. Ainsi, il n'est pas impossible que d'autres objets de culte se trouvent au Vatican...

L'hypothèse la plus logique est donc celle de l'arche dissimulée dans les souterrains creusés depuis des millénaires sous le mont du Temple, à Jérusalem. Ces souterrains recèlent encore bien des surprises. Faut-il donc y rechercher l'arche ? Certes, ce serait une découverte exceptionnelle. Mais le contexte politique actuel ne s'y prête pas. Et, surtout, la tradition juive n'accorde pas une importance cruciale aux objets – sauf aux rouleaux de la Torah [les cinq premiers livres de la Bible qui contiennent la Loi mosaïque], qui se trouvent dans toutes les synagogues. Elle met l'accent depuis des générations, d'abord et avant tout, sur l'étude et la réflexion qui découlent des dix commandements gravés sur les tables éternelles. ▢

Le *Télémaque* et les espoirs engloutis de Louis XVI

À l'automne 1789, pour échapper aux révolutionnaires, le souverain et le haut clergé envisagent de quitter le pays. Une fuite qui serait financée par un imposant pactole chargé en urgence sur le brick *Télémaque*. Depuis lors, les recherches et les rumeurs n'ont pas cessé d'agiter la paisible rade de Quillebeuf.

PAR LORIS CHAVANETTE

La nouvelle de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789, avait fait frissonner la France entière. De ce jour, la Révolution triomphait aux yeux de tous au point que personne, dans le royaume, ne pouvait plus douter de l'immensité du cataclysme politique et historique en train de s'accomplir. La venue de Louis XVI à Paris, le 17 juillet, semblait cependant nouer un pacte entre la royauté et la nation. Mais, à compter de ce jour, la

famille royale tremblait secrètement. Abandonné par son frère, le comte d'Artois, et par le clan Polignac, le roi est bien seul au château de Versailles avec son épouse, Marie-Antoinette. Déjà, un plan de fuite pour se réfugier dans une place forte près de la frontière est tracé. Mais Louis XVI décide de rester et finit par être conduit de force à Paris, début octobre 1789, assigné à résidence au palais des Tuileries. Regrettait-il alors de n'avoir pas fui quand il en était encore temps? Le peut-il encore?

La réponse à cette question brûlante se trouve peut-être au fond de la Seine, dans la cargaison d'un navire ayant coulé, emportant dans le silence du fleuve le secret d'un couple royal aux prises avec l'impossible.

Un État en banqueroute

Et si les cales du *Télémaque*, ayant sombré le 3 janvier 1790 au large de Quillebeuf, en Normandie, avaient contenu le trésor de Louis XVI, attestant ainsi le désir du roi d'envoyer en Angleterre les



EXCELSIOR - L'ÉQUIPE ROGER-VIOLET



EXCELSIOR - L'ÉQUIPE ROGER-VIOLET

À vau-l'eau En 1940, après un siècle de vaines tentatives, une exploration de l'épave est réalisée sous les yeux du reporter du *Journal de Rouen*, qui conclut : « Et il fallut se rendre à cette évidence : l'épave ramenée au rivage ne contenait aucun trésor. »

plus belles pierres du trésor des Bourbons? Fantôme ou histoire, telle est la question. Les recherches sous-marines ainsi que des historiens à la plume alerte, de G. Lenotre à Alain Decaux, se sont penchés sur ce mystère.

Tout commence le 2 novembre 1789. Afin de combler le déficit abyssal et inaugurer l'œuvre de sécularisation de la Révolution, l'Assemblée adopte le décret de nationalisation des biens de l'Église. Talleyrand, pourtant évêque d'Autun, et Mirabeau ont plaidé ce transfert de propriété – qui est une spoliation à grande échelle. Un vent de panique s'empare de la caste ecclésiastique. L'Église est dépouillée de son patrimoine immobilier, mais que faire de ses trésors mobiliers? L'épiscopat aussi vacille sur son trône et tremble pour ses richesses qu'il faut mettre à l'abri de la nationalisation, sinon du pillage.

La tradition orale locale veut que, en décembre de la même année, les abbayes normandes de Saint-Georges et de Jumièges aient fait transporter orfèvrerie et diamants sur un brick en partance pour l'Angleterre : le *Télémaque* – son nom est alors le *Quintanadoine*, mais l'Histoire a retenu celui du fils d'Ulysse. Son capitaine s'appelle Jacques Adrien Quemmin. Chargé de barils de suif et de clous et, peut-être, d'une cargaison plus prestigieuse tenue secrète, il largue les amarres de Rouen, navigue vers la Manche, fait étape à Quillebeuf, où il coule le 3 janvier 1790. L'équipage parvient à gagner la rive, sauf un marin qui meurt noyé.

À l'époque, personne n'évoque ce naufrage d'apparence anecdotique. Rien ne laisse supposer la moindre parcelle d'extraordinaire, encore moins l'hypothèse que le roi et quelques...

Chronologie

Mars 1791

Une loi ordonne que les objets du culte jugés inutiles soient fondus ; en août 1792, le trésor de Notre-Dame de Paris est anéanti. Il ne sera reconstitué qu'à partir de 1802, selon le vœu de Napoléon.

10 août 1792

Pillage des Tuileries à l'issue de l'insurrection ayant forcé Louis XVI à se réfugier à la Convention nationale.

11-17 septembre 1792

Vol des bijoux de la couronne de France déposés à l'hôtel de la Marine, alors Garde-meuble national, situé sur l'actuelle place de la Concorde. Près de 10 000 pierres précieuses et autres joyaux, dont le plus gros diamant du monde, le « Régent » (426 carats), disparaissent dans la nature. Ce casse du millénaire est estimé à 23 millions de livres. De nombreuses pierres seront retrouvées et certains voleurs finiront guillotinisés.

Août-octobre 1793

Sous prétexte de récupérer et de fondre les plombs des cercueils des rois de France pour participer à l'effort de guerre, la Convention nationale décide, le 1^{er} août, que les tombeaux de la nécropole royale de Saint-Denis seront détruits. S'ensuivent une profanation et un important pillage : sur les près de 500 pièces du trésor de la basilique, seule une centaine ont été sauvées. Disparaissent notamment les couronnes de Saint Louis et d'Henri IV, ainsi que nombre de sceptres royaux, toutes pièces d'une inestimable valeur.

11 janvier 1794

L'abbé Grégoire, député à la Convention nationale, y prononce son discours dénonçant le vandalisme révolutionnaire.

... prélats auraient cherché à mettre à l'abri leur fortune. Le *Télémaque* a sombré dans l'indifférence. Les années passent. La France voit monter successivement le roi puis la reine sur l'échafaud, puis c'est au tour de Napoléon de se forger un empire. En 1815, les Bourbons sont de retour sur le trône. L'époque se déroule tel un fleuve plus tranquille, sans grandeur ni terreur. C'est alors que le *Télémaque* refait surface, sinon à fleur d'eau, du moins dans les conversations normandes, où la légende va bon train. L'inconnu fait toujours rêver et les Français ont des trésors d'imagination.

Des chercheurs d'or aux pieds mouillés

En 1818, une première tentative de renflouement du navire échoue. La disparition du brick arrive aux oreilles de deux aventuriers en quête de fortune, Magny et David. Ils obtiennent l'accord du ministre de la Marine: en cas de succès, ils garderont les quatre cinquièmes du butin. À l'aide de chaînes fixées à deux chalands, ils tentent de soulever l'épave, sans succès. L'eau, le sable – et peut-être l'or – ont raison de l'entreprise. La déception est à la mesure de l'espoir. Hasard de l'histoire, un ingénieur anglais, Taylor, a été consulté pour l'opération. Il a mené son enquête et croit dur comme fer que là, sous l'eau, se cache le plus merveilleux des trésors et que ce n'est qu'une question de temps, d'argent et de progrès technologique pour l'extraire des flots. C'est lui qui va faire passer le *Télémaque* à la postérité.

On est alors en 1841. Sous la bourgeoise monarchie de Juillet, «la France est un pays où l'on s'ennuie», selon le mot de Lamartine. Guizot complète par son «Enrichissez-vous». Taylor a besoin d'argent et promet monts et merveilles aux investisseurs. La presse s'en mêle, le brick est présenté comme une poule aux œufs d'or sur le point de livrer le plus incroyable trésor jamais vu. On parle d'au moins 30 millions de francs, parfois du double. Taylor raconte qu'il tient du confesseur de Louis XVI que le roi aurait fait transvaser les bijoux de la Couronne sur le navire. Pas de chance, cette source de toute première

Les protagonistes

Jacques Adrien Quemin

Capitaine du *Quintanadoine*, navire plus connu sous le nom de *Télémaque*.

David

Ce fabricant de chaînes au Havre livre celles qui servirent de 1838 à 1841 à extraire l'épave en s'aidant de la marée montante; toutes se rompirent. On en retrouvera certaines, portant le poinçon du fabricant, un siècle plus tard lors de nouvelles fouilles.

M. Taylor

Cet ingénieur anglais installé au Havre publie en 1842 la brochure qui donne naissance à la légende; ses recherches infructueuses furent surtout ruineuses.

G. Lenotre

Pseudonyme de Louis Léon Théodore Gosselin (1855-1935), premier historien ayant traité la disparition avec sérieux. Il obtient du ministère de la Marine que des recherches soient effectuées aux archives de l'amirauté de Rouen; ces dernières ont permis de prouver l'existence du navire.



Les frères Cabioch

Scaphandriers (ci-dessus) qui, lors des opérations de 1938, remontent de l'épave des pièces d'or et d'argent ainsi que des chandeliers.

main... est enterrée depuis un an! La rumeur enfle et les financiers se précipitent, quand un drame survient: le 17 novembre, à 6 heures du soir, le vent se lève et emporte la passerelle métallique qui devait permettre la fouille

de l'épave. Taylor prend alors la fuite, en trahissant les investisseurs et sans même payer les ouvriers. C'est un peu comme si le *Télémaque* sombrait une deuxième fois. Dans les environs, on se moque sans vergogne aucune de ce nouveau Waterloo!

Il faut attendre 1938 pour qu'une nouvelle tentative de renflouement soit lancée. Un scaphandrier, René Cabioch, plonge et replonge encore. Il remonte – enfin! – quelques objets qui accrédiateraient la thèse du trésor: des chandeliers, des boucles de chaussures, plusieurs poids utilisés par les orfèvres, une chaîne en or massif – qu'un expert authentifie comme servant autrefois aux évêques –, quatorze pièces d'argent et sept écus en or sont extraits de la vase et montrent à nouveau leur brillant. Sur les écus apparaît le visage de Louis XVI. Le doute n'est plus permis pour ces chercheurs d'or aux pieds mouillés. Mais la guerre éclate. La victoire allemande de 1940 met un terme à l'aventure. Seul l'avant du bateau a été remonté et l'on acquiert alors la certitude que c'est à l'arrière du navire, près de la cabine du capitaine, que l'or attend d'être découvert.

Malédiction séculaire

Cependant, aucune enquête n'est relancée. Le rêve reste englouti et Alain Decaux a pu livrer son savant verdict en parlant de la présence «très possible» du trésor des rois de France et de l'Église coulé ce beau jour du 3 janvier 1790. Un terrain de football a depuis été créé au-dessus du mystère naval le mieux gardé de la Révolution. Néanmoins, ces pièces à l'effigie de Louis XVI remontées de l'épave ne sont pas sans rappeler ce louis d'or de la fuite à Varennes, en juin 1791, grâce auquel le roi fut reconnu et arrêté. Avant de partir, Marie-Antoinette avait mis en lieu sûr ses rivières de diamants à Bruxelles, avec le succès que l'on sait. En définitive, l'or de la monarchie, tous ces trésors insoupçonnés nimbés de légendes poursuivent le trône de France comme une malédiction séculaire. Le *Télémaque* incarne cette époque trouble où les rumeurs les plus fantasques et les thèses conspirationnistes révèlent les peurs de la génération de 1789. ▀

Main basse sur le trésor du roi Childéric

C'est entouré de richesses que le père de Clovis fut enterré. Découvertes en 1653, elles sont volées en 1831, mettant une vicomtesse aux prises avec Vidocq. L'essentiel du magot reposerait dans la Seine... **PAR BRUNO DUMÉZIL**

Au matin du 6 novembre 1831, un agent de police aperçoit une corde qui pend à une fenêtre de la Bibliothèque royale, rue Richelieu à Paris. Le conservateur découvre qu'un voleur s'est introduit dans le cabinet des Médailles. Celui-ci abritait d'extraordinaires richesses, dont le contenu de la tombe du roi Childéric (v. 436-v. 481), père de Clovis. Ce fastueux trousseau funéraire comprenait bagues, bijoux, épées couvertes de grenats cloisonnés, sans compter de nombreuses pièces d'or romaines.

Se méfier du bourgeois !

Découvert à Tournai en 1653, l'ensemble était passé par Vienne avant que les Habsbourg n'en fassent cadeau à Louis XIV, pour prix de son soutien contre les Turcs. Par la suite, le trésor de Childéric a traversé sans encombre les heurts de la Révolution française. Et voilà qu'il disparaît sous la monarchie de Juillet ! Comme la presse en fait des gorges chaudes, le préfet de police Gisquet charge de l'enquête deux anciens bagnards, Vidocq et Coco Latour.

Ces hommes ont des informateurs dans le milieu et, surtout, ne s'embarassent d'aucun scrupule. Rapidement, il apparaît qu'un certain Étienne Fossard – bagnard évadé lui aussi – est le

responsable du vol. Il s'est déguisé en bourgeois passionné d'histoire et a mené ses repérages au grand jour. Le 5 novembre, il s'est laissé enfermer dans la Bibliothèque royale au moment de la fermeture. Mais celui qui se proclame « prince des voleurs » a bénéficié de diverses complicités, dont celle de la vicomtesse de Nays-Candau (1797-1860). On retrouve chez elle une correspondance accablante et un morceau d'or suspect ; elle participe visiblement au recel.

Fossard, vite arrêté, se déclare innocent. En revanche, son frère craque. Ce vieil horloger, paisible en apparence, a aidé à fondre les objets en or pour en faire des lingots. Mais les parures

L'indice

Assurément, le cambriolage du cabinet des Médailles ne visait pas à enrichir les collections d'un passionné d'histoire : les voleurs ont négligé tous les éléments en fer, dont la lance et la hache du roi des Francs. Fossard a également laissé sur place une molaire, seul vestige du corps de Childéric !



Précieux inventaire Les planches dressées par Jean-Jacques Chifflet en 1655 dans son *Anastasis Childerici I Francorum regis* nous permettent de connaître la composition du trésor avant le vol : la plupart des objets précieux ont été fondus par les frères Fossard.

décorées de grenats lui ont posé des problèmes. Dessertir les pierres aurait pris des jours... En attendant mieux, les bijoux ont été immergés dans des sacs de cuir dans la Seine, près du pont Marie. À l'issue d'un procès médiatique, les frères Fossard se déclarent innocents, mais les travaux forcés ; ils en mourront. Le jury ferme en revanche les yeux sur le rôle de la vicomtesse. N'a-t-elle pas déclaré qu'elle travaillait à la réinsertion des repris de justice ? C'est surtout une proche de la famille royale, qu'il faut ménager.

Reste à récupérer le butin. Entre fin juillet et début août 1832, des équipes de plongeurs sont dépêchées pour localiser les sacs. Certains objets sont miraculeusement retrouvés, telle la patère d'or de Rennes. Mais l'essentiel du trésor de Childéric a définitivement disparu. ▣

Sébastien I^{er} du Portugal, mort et ressuscité

En 1578, le jeune roi se lance dans la conquête du Maroc et disparaît au cours d'une campagne qui vire au drame mais qui donne naissance à une légende.

Depuis, le peuple lusitanien attend son retour. **PAR ANNE-LOUISE SAUTREUIL**

Fugace Âme chevaleresque mais turbulente, l'héritier du trône entre dans l'Histoire d'une manière inattendue.



Dans toutes les villes du monde, les touristes sont accusés de bien des maux et, sans doute, est-ce parfois un réflexe commode de la part de leurs habitants... Mais il arrive, comme en ce soir de mai 2016, que ces reproches soient justifiés. Cette nuit-là, dans le centre de Lisbonne, un voyageur friand de selfies se cramponne à la façade de la gare du Rossio, puis à la statue d'un roi du xvi^e siècle juchée entre les deux portes de l'édifice. L'œuvre n'y résiste pas : elle s'écroule sur le parvis. Au vacarme succède un certain effroi bientôt relayé par les journaux, d'autant plus vif qu'il touche à la figure d'un roi, Sébastien, dont le souvenir coloré de légendes demeure l'un des plus marquants de l'histoire nationale. Mais qui était donc ce souverain, dont l'effigie aux traits poupon s'est soudain trouvée brisée en morceaux ?

La naissance de ce prince, en 1554, dans le palais de Ribeira, sur les bords du Tage, est accueillie par des effusions de joie tant elle met fin à une période d'angoisse, quasi existentielle, pour le peuple portugais. Dix-huit jours plus tôt, le 2 janvier, le père du bébé, fils du vieux roi Jean III, un adolescent mal en point, avait rendu l'âme, laissant le royaume sans héritier vivant – et donc

CONTENT_DFYA/IMAGES

à la merci du puissant voisin castillan. Ne restait alors qu'une lueur d'espoir, blottie dans les courbes arrondies de la jeune veuve, la princesse Jeanne, qui a fini par exaucer les vœux du peuple en donnant naissance à un garçon. Le nouveau-né, Sébastien, bientôt surnommé *O Desejado* («le Désiré»), devient le cœur battant des attentes d'un peuple convaincu de tenir, en ce petit être, l'empreinte d'une grâce divine. Après la mort de son royal grand-père et une période de régence, celui dont le royaume attend des prodiges prend, à 14 ans, possession de son trône.

« Instable et Inconstant »

Le nouveau souverain, adolescent fougueux au regard bleu, dévoile une personnalité complexe. Il est « de caractère instable et inconstant, cachant peut-être un trouble profond de tout son être, esprit peu réaliste d'homme d'un autre siècle, obsédé par les mythes de la chevalerie et de la croisade », résumant Albert-Alain Bourdon et Yves Léonard dans leur *Histoire du Portugal*. Très tôt, Sébastien forme le rêve de devenir une sorte de chevalier de Dieu. Une première incursion ratée sur les terres africaines ne le décourage pas. D'autant moins que, quelque temps plus tard, le sultan du Maroc, détrôné par un parent, l'appelle au secours. C'est l'occasion rêvée ! Au mois de juin 1578, les Lisboètes assistent à l'appareillage d'une superbe armada, avec des centaines de proues tendues vers l'horizon, des canons prêts à gronder et, à bord, près de 20 000 hommes.

Après quelques semaines, la flotte débarque à Arzila, non loin de Tanger. Le souverain, tout feu tout flamme, se rue imprudemment vers l'ennemi, malgré la fatigue de ses troupes. Près d'Alcácer-Quibir, face à des adversaires plus nombreux, les Portugais sont vite dépassés. Les combats s'achèvent dans un effroyable carnage ; des cadavres par milliers s'étalent à perte de vue, sous le soleil écrasant de l'été marocain. Même les souverains, qui donneront son nom à cette « bataille des Trois Rois », ne réchappent pas du cataclysme : les deux

Les protagonistes

Les sultans marocains

Au sein de la dynastie saadienne, le pouvoir revient à l'aîné des frères du sultan décédé. En 1574, à la mort de son père, Muhammad al-Mutawakkil lui succède sur le trône mais se fait déposer par son oncle, Abd al-Mâlik. Pour retrouver sa place, il en appelle aux Portugais. S'en suit la « bataille des Trois Rois », au cours de laquelle disparaissent les trois souverains, Muhammad, Abd al-Mâlik et Sébastien.



Philippe II d'Espagne

Le roi d'Espagne, oncle de Sébastien, tente, en vain, de le dissuader de mener une expédition en Afrique. Après la disparition de son neveu et la mort du cardinal Henri, qui lui a succédé, il envoie des troupes s'emparer de la couronne, que lui dispute, entre autres, un bâtard de la famille royale portugaise, Antoine, prieur de Crato. En 1581, Philippe II devient officiellement roi de Portugal, sous le nom de Philippe I^{er}.



Le cardinal Henri, roi de Portugal

Fils du roi Manuel I^{er}, il exerce les fonctions de régent durant une partie de la minorité de son petit-neveu Sébastien. Il est, à nouveau, appelé au pouvoir après sa défaite militaire. Alors âgé de 66 ans, il fait, sans succès, une demande auprès du pape pour être libéré de ses vœux ecclésiastiques, dans l'espoir de donner une descendance au royaume.

Le faux Sébastien de Venise

En 1598, à Venise, un homme propage une histoire qui, en dépit de grandes incohérences, fascine : il serait le roi Sébastien ! Il séduit et redonne de l'espoir à de nombreux Portugais en exil. L'imposture prend une ampleur étonnante. Jeté en prison, soumis à des dizaines d'interrogatoires, il aurait fini, après plusieurs années, par passer aux aveux, sous la torture. Calabrais d'origine et nommé Catizone, il est supplicié et pendu...

sultans rivaux meurent – l'un de maladie, l'autre noyé en fuyant –, tandis que Sébastien, certainement fauché dans sa lutte, ne réapparaît pas.

Un mythe messianique

À Lisbonne, la confirmation de la débâcle fait l'effet d'un séisme. Le grand-oncle de Sébastien, un cardinal

âgé, prend les rênes du pays. « Personne n'arrivait à croire au malheur qui frappait la nation, précise Yves-Marie Bercé dans *Le Roi caché*. Elle aurait perdu en un seul jour son armée, sa noblesse et jusqu'à son dernier roi, c'est-à-dire sa souveraineté et sa liberté. Il était inconcevable que le destin d'un pays fût aussi cruel et qu'une seule nouvelle incertaine scellât le destin d'un empire. »

Une réalité insupportable au point que, malgré les cérémonies en mémoire de Sébastien, il se murmure qu'il serait encore vivant... quelque part. De troublants récits surgissent, qui donnent corps aux doutes et entretiennent un espoir d'autant plus pressant que, quelques années après la disparition de Sébastien, à la mort du cardinal, c'est le roi d'Espagne Philippe II qui ceint la couronne...

“En un jour,
la nation perd
son souverain,
son armée et son
indépendance”



NPL - DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Le point de bascule

Alcácer-Quibir (1578)

C'est lors de la bataille d'Alcácer-Quibir, en 1578, que l'on perd la trace de Sébastien. Des témoins affirment l'avoir vu combattre avec un courage impressionnant. Mais la suite est plus trouble. En dépit de témoignages après la bataille, sujets à caution, le roi semble s'être volatilisé. Mais, comme le souligne Jean-François Labourdette dans son *Histoire du Portugal*, citant un historien de l'époque, « personne n'affirma l'avoir vu, parce que c'était une infamie pour un *caballero* de rester vivant, alors que son roi était mort ».

... portugaise. Dans ce naufrage collectif, le mythe du roi Sébastien, prêt à restaurer l'indépendance du royaume du Portugal, se dessine, sur fond de résistance politique.

Ceux qui réfutent la mort du souverain s'appuient sur des zones d'ombre. D'abord, qui a vu mourir Sébastien ? Il y a bien ce cadavre retrouvé après les combats, identifié par des proches portugais, et qui sera, plus tard, rapatrié à Lisbonne. Mais était-ce vraiment le sien ? N'était-il pas trop abîmé, avancent certains, pour être reconnu ? On interprète d'anciennes prophéties, comme celles du cordonnier Bandarra, prédisant l'avènement d'un nouveau sauveur. On veut tendre l'oreille à toutes sortes de rumeurs orientées vers une fuite ou une capture du roi. On prétend par exemple que, au soir de la défaite, un groupe de cavaliers, parmi lesquels un homme masqué, se serait présenté aux portes de la citadelle maritime

d'Arzila, peut-être pour regagner les côtes portugaises... Un médecin lisboète soutient qu'il aurait secouru, au nord du pays, un blessé masqué. Une piste, parmi d'autres, s'esquisse : le roi, blessé ou honteux, se serait imposé une période d'isolement. Dans les années qui suivent, un pâtissier ou encore un ermite tentent d'incarner, avec plus ou moins de brio, le roi caché.

Aperçu à Limoges au XVIII^e ?

Le cas le plus illustre surgit, loin du Portugal, à Venise – vingt ans après la débâcle ! Au mois de juin 1598, un homme y prétend être le roi Sébastien, revenu après de longs voyages à travers le monde... Pour certains, l'envie d'y croire est forte. Le prétendant, même s'il a perdu sa maîtrise du portugais en route, joue son rôle de façon épatante, il partagerait même certaines imperfections physiques avec le roi disparu. Après avoir tenu, plusieurs

années durant, son public en haleine, l'homme, d'origine calabraise, finit par être démasqué et exécuté.

Ces tromperies n'éteignent pas l'espoir. À l'hiver 1640, un coup d'État rend son indépendance au Portugal. Un nouveau roi, Jean IV, est intronisé, sous réserve, dit-on, qu'il rende le trône à Sébastien en cas de retour. À cette date, le disparu d'Alcácer-Quibir aurait eu 86 ans. Au fil des siècles, l'épopée de Sébastien, roi devenu mythe, inspire les artistes, fait polémique chez les historiens, voyage jusqu'au Brésil et resurgit même à... Limoges : au XVIII^e siècle, un abbé assure qu'on y a trouvé, lors de fouilles dans l'église du monastère des Augustins, des ossements et une médaille frappée *Sebastianus primus Portugaliae rex*, signe, selon certains, que le roi y aurait fini ses jours. La théorie a gardé quelques défenseurs.

Dans le Portugal contemporain, la légende du souverain revenant un jour à travers la brume se raconte avec légèreté, comme une part de la mémoire collective. Malgré tout, un sentiment mêlé semble demeurer. En 2021, cinq ans après la destruction de la statue du Rossio, il est encore bien des Lisboètes pour se réjouir du retour d'un Sébastien de pierre sur la façade de leur gare – réplique de la précédente statue, comme un clin d'œil discret à une histoire tumultueuse. Preuve aussi, peut-être, qu'on ne se remet jamais complètement d'une disparition... 

L'indice

Un tombeau au monastère des Hiéronymites

Après la débâcle, la dépouille, identifiée par des compatriotes comme étant le corps de Sébastien, est ensevelie à Alcácer-Quibir, puis à Ceuta, avant d'être rapatriée au monastère des Hiéronymites, à Lisbonne, sur ordre de Philippe I^{er}, soucieux d'en finir avec les rumeurs. Après l'indépendance, la dynastie des Bragance lui offre un nouveau mausolée. Son épitaphe conserve l'empreinte d'un certain mystère : *Conditur hoc tumulo, si vera est fama, Sebastus* (« Se trouve dans ce tombeau, si l'on dit vrai, Sébastien »).

Et un, et deux, et trois et quatre tsarévitchs!

Qu'est devenu Dimitri, le fils d'Ivan le Terrible, écarté du trône par Boris Goudounov ? Car, entre 1603 et 1612, pas moins de quatre personnages revendiquent l'identité de l'héritier disparu.

PAR THIERRY SARMANT

Dépassant Henri VIII d'Angleterre et ses six épouses, Ivan le Terrible s'est marié sept fois. Mais l'Église orthodoxe ne reconnaît comme légitimes que trois mariages successifs; les enfants nés des quatre dernières unions du tsar sont considérés comme bâtards. C'est le cas de Dimitri, fils de la dernière épouse d'Ivan, Maria Nagaïa. À la mort d'Ivan, en 1584, le fils aîné du tsar, Fedor, monte sur le trône, le gouvernement effectif revenant à un groupe de boïars dominé par le beau-frère du nouveau tsar, Boris Godounov. Le tsarévitch Dimitri, qui n'a que 4 ans, est exilé avec sa mère et leur famille dans la ville d'Ouglitch, située au bord de la Volga, à 200 kilomètres au nord-est de Moscou.

Le jeune prince à la gorge tranchée

Ils y sont installés avec leur cour dans l'ancien palais des princes d'Ouglitch. Leur position est ambiguë. Ouglitch peut être considéré comme un apanage concédé à un cadet... ou comme une prison. La gestion réelle du domaine revient d'ailleurs à des fonctionnaires moscovites, non à la famille du tsa- ...



Auréolé Une partie de l'opinion russe croit à la survie de Dimitri (1580-1591). Il est pourtant canonisé en 1606, et son corps – supposé – enterré au Kremlin, dans la cathédrale de l'Archange-Saint-Michel. Couvercle de la tombe de Dimitri, réalisée en 1630.

CARY SOL VOLINSKY/VED IMAGE COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

... révitich. Et le statut de Dimitri lui-même est incertain. Fedor n'ayant pas de fils, il est le seul héritier possible de la couronne, quand bien même sa naissance est entachée d'illégitimité. Le jeune tsarévitch passe en outre pour avoir hérité des penchants sanguinaires de son père. Il aurait annoncé que, le jour où il succéderait à son aîné, il ferait voler la tête des boïars. La rumeur court que Boris Godounov cherche à tout prix à l'écarter de la succession.

Mais voici que, le 15 mai 1591, le corps sans vie du jeune prince est découvert gisant dans la cour du palais d'Ouglitch, la gorge tranchée. Dans la confusion qui suit, on sonne le tocsin, la population accourt et des membres de l'entourage du prince, accusés de meurtre, sont mis en pièces par la foule. Une commission d'enquête envoyée de Moscou, dirigée par le boïar Vassili Chouïski, conclut cependant que Dimitri se serait blessé mortellement avec un couteau pendant une crise d'épilepsie...

Un sosle sacrifié ?

La tsarine Maria Nagaïa est enfermée dans un couvent et sa famille est exilée pour avoir fait courir le bruit que le prince a été victime d'un assassin dépeché depuis la capitale. Les émeutiers sont châtiés, et la cloche qui a servi à sonner le tocsin est «exilée» à Tobolsk, en Sibérie! Cette procédure n'empêche

pas la diffusion de rumeurs. La plus répandue veut que Boris Godounov ait été l'instigateur de l'assassinat. Elle prend d'autant plus de crédit qu'à la mort du tsar Fedor, en 1598, faute d'héritier dynastique, Boris se fait élire tsar par l'assemblée du pays. Un autre bruit circule parallèlement: Dimitri ne

serait pas mort mais aurait disparu. Sauvé par miracle, il se cacherait des séides de Boris.

Dans un contexte de crise économique et de famine, l'impopularité de Godounov croît et, avec elle, l'espérance dans la venue d'un «bon tsar».

Le coup de théâtre intervient en 1603, quand Dimitri

L'indice

La croix pectorale

Une croix pectorale se porte, comme son nom l'indique, sur la poitrine, suspendue par une chaînette passée autour du cou. Dans la Russie des XVI^e et XVII^e siècles, cet insigne est réservé aux évêques et au tsar. Un prétendu tsarévitch produit une croix pectorale que lui aurait donnée sa mère, Maria Nagaïa.



réapparaît, non pas en Russie, mais sur le territoire de la République polono-lituanienne. Pour appuyer ses dires, le prétendu tsarévitch produit une croix pectorale que lui aurait donnée sa mère, Maria Nagaïa. Il explique qu'un médecin, prévenu du danger qui menaçait le prince, lui aurait substitué un jeune garçon. Ce sosie a été assassiné à sa place et lui-même est demeuré caché depuis lors dans différents monastères sous l'habit de moine.

ALPHABET

Les protagonistes

Boris Godounov

Ce boïar exerce la réalité du pouvoir durant le règne (de 1594 à 1598) de son beau-frère le tsar Fédor, fils et successeur d'Ivan le Terrible. Godounov devenu tsar (1598-1605), sa légitimité fragile et son impopularité facilitent l'ascension vers le pouvoir du faux Dimitri. Il meurt en 1605.



FINE ART IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

Le faux Dimitri

Se présentant comme le tsarévitch Dimitri, sauvé des assassins envoyés par Boris Godounov, ce prétendant se manifeste pour la première fois en 1603 et parvient à monter brièvement sur le trône de Moscou en 1605-1606. La majorité des historiens l'identifient comme le moine défroqué Grigori Otrepiev.



FINE ART IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

“Les doutes subsistent sur le retour du prétendu tsar Dimitri, qui, converti au catholicisme, déplaît au clergé et à la population orthodoxes”

Converti au catholicisme, Dimitri reçoit l'appui du roi de Pologne et entre en Moscovie à la tête d'une petite armée. Le sort se met de son côté: le 13 avril 1605, Boris Godounov meurt subitement; son fils, qui lui succède sous le nom de Fedor II, est assassiné le 10 juin et, dix jours plus tard, Dimitri entre solennellement au Kremlin. Le 18 juillet, la tsarine Maria Nagaïa, ramenée d'exil, reconnaît publiquement le tsarévitch comme son fils. Le 30 juillet, Dimitri est sacré et couronné tsar de toutes les Russies.

Mais le doute subsiste: d'aucuns assurent que le nouveau tsar est un imposteur, un moine défroqué du nom de Grigori Otrepiev. En outre, Dimitri, monté sur le trône grâce à l'appui de la

Pologne catholique, déplaît au clergé orthodoxe et à la population de Moscou attachée à ses traditions. Moins d'un an plus tard, le 17 mai 1606, le Kremlin est envahi et le jeune tsar est massacré à son tour. Son corps est dépecé, brûlé et les cendres dispersées par un coup de canon pointé en direction de la Pologne.

L'entrée en scène des Romanov

L'initiateur de la révolte n'est autre que Vassili Chouïski, le boïar qui avait dirigé l'enquête de 1591. Il monte alors sur le trône et impose une nouvelle version des événements d'Ouglitch: le tsarévitch Dimitri est bien mort à ce moment, assassiné par les sbires de Boris Godounov. Ce sera la version officielle des événements jusqu'à la chute de l'Em-

pire russe. Dès le renversement du tsar Dimitri, la tsarine Maria Nagaïa l'a renié et proclamé que son véritable fils était effectivement mort à Ouglitch en 1591.

Depuis, l'opinion dominante parmi les historiens est que le tsar Dimitri était bien un faux Dimitri, à savoir le moine Grigori Otrepiev. Dans les années qui suivent sa mort, alors que la Russie sombre dans le « temps des troubles », trois autres faux Dimitri revendiquent successivement la couronne. Le dernier, surnommé « le Voleur d'Astrakhan », disparaît sans laisser de traces en 1612. L'année suivante, l'Assemblée de la terre russe élit comme tsar le jeune Michel Romanov: c'est le commencement d'une dynastie qui va régner sur la Russie pendant plus de trois siècles. 

Maria Nagaïa

Dernière épouse d'Ivan le Terrible et mère du tsarévitch Dimitri, elle est envoyée avec lui à Ouglitch en 1584. Après la mort mystérieuse de son fils, la tsarine est enfermée dans un couvent. En 1605, elle reconnaît le faux Dimitri comme son fils, mais change de version l'année suivante, au moment de sa chute. Elle meurt en 1608 et est enterrée au Kremlin.



Vassili Chouïski

Boïar issu d'une grande lignée princière, Vassili est chargé par Boris Godounov de diriger la commission qui enquête sur les événements d'Ouglitch en 1591. Quinze ans plus tard, il prend la tête de la conspiration qui renverse le faux Dimitri et se fait proclamer tsar. Renversé à son tour en 1610, il meurt en Pologne en 1612.



FINE ART IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

Navigation à l'estime

Tout sourire, Amelia et son navigateur Fred Noonan étudient une carte du Pacifique, pour préparer un vol, qui s'avérera être leur dernier.



BETTMANN/GETTY IMAGES

L'aviatrice Amelia Earhart ne répond plus

Première femme à traverser l'Atlantique en 1928, cette pilote américaine a disparu neuf ans plus tard, en tentant de réaliser le tour du monde à bord de son bimoteur. On la cherche encore... PAR BENOÎT HEIMERMANN

Il y a quelque mois encore, le 27 janvier 2024 très précisément, un engin sous-marin affrété par la Deep Sea Vision Society a repéré en plein Pacifique, par 5 000 m de fond, à proximité de l'île Howland, une masse supposée métallique. Mieux, selon les commanditaires de l'opération, les contours de cet agrégat pourraient être ceux du Lockheed Electra 10-E à bord duquel Amelia Earhart et son copilote Fred Noonan tentèrent un tour du monde complet au cours de l'été 1937.

Un indice lacunaire, certes, mais une piste néanmoins. Une de plus qui, quatre-vingt-sept ans après les faits, induit la même et sempiternelle ques-

tion: mais que s'est-il passé à l'entame de ce fameux mois de juillet à la quasi-intersection de l'équateur et de la ligne de changement de date?

3 000 hommes lancés à sa recherche

« Nous manquons de carburant [...]. Nous volons à une altitude de 1000 pieds. » Passé cet ultime message émis par le bimoteur soudainement volatilisé, plus d'une vingtaine de missions de recherche ont été diligentées. Lesquelles, jusqu'à aujourd'hui, auraient mobilisé pas moins de 3 000 hommes, 66 avions et 9 navires! Sans compter les sonars, sous-marins et autres bathyscaphes sollicités par dizaines.



Le point de bascule

Pour relier la Papouasie à la Californie, Earhart a prévu de poser son Lockheed sur l'île Howland. C'est à l'approche que tout se gâte. L'avion se perd-il dans l'instant ? Rejoint-il l'atoll Gardner ? Disparaît-il ensuite ?

Les indices

Ils sont innombrables. Les premiers collectés par un officier anglais sur l'atoll Gardner, situé non loin de Howland : une chaussure de femme, treize ossements et une boîte de sextant. Plus tard, en 2007 : un talon de chaussure de femme et un morceau de plexiglas (*photo*), une autre chaussure (d'homme), un doigt (en 2010), une trace de campement, etc.

La personnalité d'Amelia Earhart, née en 1897, explique pour partie cette obstination. Prédestinée et précoce, cette jeune fille bien née s'est très tôt fait un nom. Et un surnom, Lady Lindy, en référence à Charles Lindbergh, auteur, dix ans plus tôt, de la première traversée solitaire de l'Atlantique nord. Une aventure initiale qu'une poignée de pionnières s'enquirent de vouloir, sans tarder, conjuguer au féminin. Quelques mois après le sacrifice quasi simultané de la princesse Anne Lowenstein-Wertheim et de la nièce du président Wilson, Frances Grayson, voilà Amelia à bord du bien nommé *Friendship* au titre de passagère. Considérée, sans doute, comme la première aviatrice transatlantique, mais sans plus de mérite, elle-même réévalue son rôle : « C'est Stultz qui a piloté. Moi, je n'étais qu'un bagage, comme un sac de pommes de terre. »

Ce statut accessoire ne convient pas à la téméraire. Pas plus qu'il ne sied à ses parents, membres considérés de la bourgeoisie d'Atchinson (Kansas), et à son époux (depuis 1931), George Palmer Putnam, accessoirement éditeur des Mémoires de... Charles Lindbergh ! L'argent n'étant pas un frein aux projets des jeunes mariés, rendez-vous est pris en 1932 dans un contexte de folle excitation. Amelia n'est pas la seule sur la ligne de départ. Pour l'heure, Ruth Nichols vole plus vite qu'elle et Louise Thaden plus haut. Mais, à une époque où porter un pantalon était encore une audace, Amelia impose son look andro-



gyne à la Katharine Hepburn et son activisme militant à la Lauren Bacall. Son survol entre Terre-Neuve et l'Irlande n'est pas irréprochable, mais ses raids suivants (de la côte ouest à la côte est des États-Unis; de Hawaï à Los Angeles; de Los Angeles à Mexico) finissent par confondre ses éventuels détracteurs.

Une prise de risque qui nourrit toutes les hypothèses

Comme un fait acquis, le tour du monde s'ouvre à elle. Il démarre le 21 mai 1937. Brésil, Afrique, Indes, Australie : les escales s'accumulent sur son carnet de bord et ne sont que formalités. Sauf la dernière, cela va de soi. Pour peser sur la légende et alléger (éventuellement) son transport, Amelia se débarrasse des deux parachutes du bord. Les éventuels problèmes de jauge et de radio sont aussi passés à la trappe. Tout le

reste n'est qu'hypothèses. Rationnelles d'abord : un déficit de carburant ou un problème mécanique – ou les deux à la fois – qui, après le départ de Lae, en Nouvelle-Guinée, aurait contraint Earhart et Noonan à se poser sur le plateau de corail de Gardner [aujourd'hui atoll de Nikumaroro]. Quelques pièces à conviction récoltées à grand-peine plaident pour ce scénario. Mais quid de l'épave engloutie ? Des positions contradictoires ? Autant de questions sans réponses qui encouragent un second faisceau d'interprétations, beaucoup plus baroques celles-là. Et si Amelia, à l'occasion de cette traversée supposée pacifique, avait été mobilisée pour d'autres motifs ? Une mission d'espionnage, par exemple ? A-t-elle été victime d'un tir de DCA japonais ? Ou capturée ? Au-delà des hypothèses les plus fantaisistes, le mystère reste entier. ■

Saint-Exupéry, le dernier vol d'un prince

Le 31 juillet 1944, l'écrivain disparaissait aux commandes de son avion sans laisser de traces. Le plongeur et archéologue marseillais qui a enquêté sur cette disparition revient sur la manière dont il est parvenu à résoudre l'énigme. **ENTRETIEN AVEC LUC VANRELL**

HISTORIA – Rappelez-nous dans quelles circonstances a disparu Saint-Exupéry (1900-1944)?

Luc Vanrell – À l'été 1944, il combat au sein d'une escadrille française intégrée aux forces alliées, qui est alors basée en Corse, libérée quelques mois plus tôt. À 44 ans, Saint-Exupéry a tenu à réintégrer cette unité dans laquelle il s'était battu lors de l'invasion allemande du printemps 1940. Avec ses camarades, il effectue des missions de reconnaissance aérienne dans le sud-est de la France occupée en prévision du débarquement allié en Provence, qui aura lieu à la mi-août. Le 31 juillet au matin, aux commandes d'un avion américain, un Lockheed P-38 Lightning, il décolle de l'aérodrome de Borgo, près de Bastia, pour aller photographier divers objectifs au-dessus de Grenoble et Chambéry. Il n'est jamais revenu.

Et pendant plus d'un demi-siècle, on n'a pas su ce qui lui était arrivé... Comme on ne retrouvait pas la carcasse de son avion, l'idée qu'il s'est abîmé dans la Méditerranée en revenant de sa mission a fini par s'imposer. Avait-il été abattu par un avion allemand? victime d'une panne? Certains ont parlé

de suicide, car ses dernières lettres témoignent d'un certain désespoir face à un monde dont il déplorait qu'il ait perdu toute dimension spirituelle. À partir des années 1980, les campagnes de recherches sous-marines se sont multipliées pour tenter de retrouver son avion. Elles se concentraient alors au large de Nice, car c'est par là qu'il aurait normalement dû passer pour rejoindre la Corse. Et puis, en septembre 1998, un chalutier marseil-



NIGEL DICKINSON/ALAMY STOCK PHOTO



Coup de tonnerre Le 31 juillet 1944, à 8 h 35, Saint-Ex décolle de Corse pour sa dixième mission. À 14 h 30, son avion Lightning (« Foudre ») est porté disparu. Le pêcheur Jean-Claude Bianco découvrira en 1998 sa gourmette et Luc Vanrell, l'appareil, deux ans plus tard.

lais qui pêchait en face des calanques, entre Marseille et Cassis, a relevé dans ses filets une gourmette sur laquelle était gravé le nom de Saint-Exupéry. L'affaire a fait la une des journaux, et des entreprises spécialisées dans les recherches sous-marines se sont mises à fouiller le secteur, avec des sonars et des petits submersibles, pour tenter de retrouver l'appareil.

Mais c'est vous, en plongeant, qui y êtes finalement parvenu. Comment avez-vous fait ?

Je connais parfaitement cette zone, où je plonge depuis que je suis enfant, dans le sillage de mon père, qui était scaphandrier. Dans les années 1980, j'y avais repéré des débris d'avion gisant entre 45 et 90 mètres de fond au large de la calanque de Sormiou. À l'époque, je ne m'y étais pas vraiment intéressé. Mais quand la gourmette a été repêchée dans ce secteur, je me suis dit que c'était peut-être l'avion de Saint-Exupéry, et j'y suis retourné. J'ai retrouvé les débris, notamment un morceau de train d'atterrissage. Restait à déterminer si c'étaient des pièces de P-38 Lightning, le modèle que pilotait Saint-Ex, ce qui était loin d'être évident vu leur état très dégradé. Via Internet, je suis entré en contact avec un ancien pilote américain de la Seconde Guerre mondiale, Jack Curtis, devenu un spécialiste de l'identification d'épaves d'avions accidentés. Je lui ai envoyé les photos des débris que j'avais prises sous l'eau, nous avons beaucoup échangé, fait énormément de recherches. Finalement, au début de l'année 2000, nous avons acquis la certitude qu'il s'agissait bien des restes d'un P-38 et, compte tenu de nos recoupements dans les archives militaires, qu'il ne pouvait s'agir que de celui de Saint-Exupéry. J'ai alors déclaré la découverte de l'épave aux autorités maritimes, après quoi j'ai fait face à une déferlante médiatique. Trois ans plus tard, les débris ont été repêchés et la découverte d'un numéro de série sur l'une des pièces a permis d'identifier formellement l'avion, confirmant que Jack et moi ne nous étions pas trompés.

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous lancer dans de telles recherches, et comment avez-vous précisé les circonstances de sa disparition ?

À 13-14 ans, comme tant d'autres adolescents, j'ai lu *Courrier sud* et *Terre des hommes*, dans lesquels Saint-Exupéry met en scène ses expériences de pilote pour l'Aéropostale. C'a été mon passeport pour l'aventure, même si, pour ma part, j'ai passé ma vie à parcourir les fonds marins, et non le ciel.

“ Saint-Ex ne s'est pas suicidé, n'a pas été victime d'une panne : il est tombé au combat, pour la France ”

Après la découverte de sa gourmette, je voulais savoir ce qui était arrivé au héros de ma jeunesse. C'est pourquoi, une fois son avion identifié, j'ai voulu connaître les circonstances exactes de sa mort. Pour cela, j'ai pu compter sur l'aide décisive d'un ami allemand, Lino von Gartzen, également passionné par l'affaire. En sillonnant l'Allemagne pour retrouver d'anciens pilotes de la Luftwaffe ayant combattu en Provence en 1944, Lino a fini par identifier un certain Horst Rippert, qui, le 31 juillet 1944, à bord de son Messerschmitt, avait abattu un P-38 Lightning au large de Marseille. Après avoir appris que Saint-Exupéry avait disparu ce jour-là, Rippert a redouté toute sa vie d'avoir tué celui dont les romans, lus durant sa jeunesse, l'avaient décidé à devenir aviateur.

Quand Lino l'a contacté, en 2006, il a compris que c'était bien le cas. Il lui a raconté ce combat aérien, son tir, le P-38 touché à l'aile qui tombe dans la mer sans que son pilote ait pu s'éjecter. Saint-Exupéry ne s'est pas suicidé, il n'a pas été victime d'une panne : il est mort au combat, pour la France. **PROPOS**

RECUEILLIS PAR CHARLES GIOL



Saint-Exupéry, l'ultime secret,
de Luc Vanrell et
Jacques Pradel,
(Litos, 260 p.,
7,90 €)

Alain Colas, capitaine évaporé du *Manureva*

« Je suis au cœur du typhon, il n'y a plus de ciel, il n'y a plus de mer... » Depuis le 16 novembre 1978 et ce message, le navigateur et son trimaran ont quitté l'Océan pour entrer dans la légende. **PAR BENOÎT HEIMERMANN**



Des mois durant, on l'a imaginé sirotant des ti-punchs au fond d'une baie de Curaçao ou trafiquant de l'or au-delà des sources du Mato Grosso. En fuite ou en rupture. Avec changement d'identité avéré et chirurgie esthétique éprouvée. « Mais où es-tu passé, Manu, Manureva ? » Au sommet des hit-parades en 1979, Alain Chamfort s'interrogeait. À propos d'un bateau perdu et de son capitaine guère mieux loti, l'ébouriffant Alain Colas, évaporé au matin du douzième jour de la Route du Rhum, inédite course transatlantique organisée en ce mois de novembre 1978 entre Saint-Malo et Pointe-à-Pitre.

Un ultime point aux Açores

L'événement – soudain et inexplicable – affola l'opinion. D'autant que le naufragé, ou supposé tel, rassemblait et divisait depuis de nombreuses années déjà. Ce défi de plus, il l'avait envisagé de mauvaise grâce. À la barre d'un engin passé de mode – l'ancien *Pen Duick IV* d'Éric Tabarly –, dans des dispositions psychiques précaires et une condition physique encore plus aléatoire. Depuis quelques mois, le fisc le harcelait. À force d'erreurs et de contre-performances, son étoile déclinait. Aux yeux de certains, c'est acculé qu'il avait choisi de relever le défi – avec un pied invalide de surcroît, objet, au bas mot, d'une vingtaine d'interventions chirurgicales!

En ces temps reculés, ce sont les concurrents eux-mêmes qui établissaient les classements quotidiens en restituant leurs polaires à heure fixe grâce à leur radio de bord. Pas de balises Argos indiscutables, ni de repères GPS incontestables, mais des approximations, voire des dissimulations souvent

trompeuses. Ce 16 novembre, veille de la définitive perte de contact, Colas martèle son avantage: il est en tête, cela va de soi! Un avion de reconnaissance relativise cette position et rapporte des mouvements désordonnés, pour ne pas dire davantage. 16 heures: la vacation [la tranche horaire pendant laquelle un utilisateur peut émettre, ndlr] est inaudible. 17 heures: Colas parvient, via Saint-Lys Radio, à joindre Teura, son épouse. Ses mots sont définitifs: «Je suis au cœur du typhon. Il n'y a plus de ciel, il n'y a plus de mer...»

Les proches battent le rappel, des concurrents se déroutent. Gaston Defferre, maire de Marseille et ami de Colas, réclame des recherches plus intenses. François Mitterrand, député de la Nièvre, port d'attache du disparu, insiste à la tribune de l'Assemblée nationale. Désintégration, collision, perte de contrôle, noyade: toutes les hypothèses sont envisagées. Les radiesthésistes agitent leurs pendules et les devins consultent leurs boules de cristal. 36° 5' de longitude O, 35° 51' de latitude S: le dernier relevé place *Manureva* proche des Açores. L'opinion garde espoir.

Au mitan des années 1970, le «marin turbo» tient une place à part au panthéon des figures exemplaires. Parce qu'il rompt avec les habitudes et incarne le progrès. Depuis dix ans déjà, il n'a cessé de passer outre. Un esprit de contestation que l'époque appelle et que la jeunesse réclame. Colas est né dans une famille de faïenciers, à

Clamecy (Nièvre), loin, très loin, du littoral. La mer, il ne l'a découverte qu'à 22 ans, au gré d'une cascade de hasards inattendus: un voyage en Australie, un boulot de dilettante, quelques sorties en mer et une décisive rencontre avec Éric Tabarly. Impossible de comprendre le destin d'Alain Colas, si on néglige ce choc frontal déterminant. Dans un premier temps, l'impétrant observe et obtempère. Du côté de Hobart, Tahiti ou Nouméa, il est au mieux matelot, au pire cuistot. Mais, en même temps qu'il file doux, l'ex-étudiant en Sorbonne séduit. Son modèle est lui-même à la croisée des chemins. Couvert de lau-

riers mais aussi amoureux d'une jolie Néo-Calédonienne. La course n'est plus sa priorité. Son bateau – *Pen Duick IV* – lui donne du fil à retordre. Démotivé, Tabarly consent à s'en séparer avant même d'en avoir tiré avantage.

La rivalité avec Tabarly

Colas n'en espérait pas tant. Le voilà qui achète le prototype inespéré, accélère sa prise en main et boucle une magnifique navigation solitaire pour rejoindre la France juste avant de prendre le départ de la Transat anglaise (en 1972), elle-même remportée haut la main! Les aficionados jubilent. Opposition de styles, croisement de trajectoires: comment imaginer scénario plus enlevé? D'autant que Colas en rajoute. Tire les médias par la manche, bombe le torse, chamaille son aîné. Le public, versatile par essence, a choisi: va pour l'iconoclaste et le mégalo! Ses plans sur la comète et sa nouvelle folie: un paquebot de 72 mètres de longueur et de 243 tonnes de déplacement! «Une caricature de bateau», selon le prince Éric, qui – on n'ignore rien de la légende – mâttera ce fameux *Club-Méditerranée* dès la transat suivante. Sans doute son ex-élève a-t-il dépassé les bornes. Voilà que certains l'accusent même de tricherie! La dégringolade est douloureuse. Faute de mieux, son paquebot déchu est proposé aux touristes et *Manureva* contraint de reprendre du service. Jusqu'à disparaître pour toujours. «Mais où es-tu, Manu, Manureva?»

Les indices

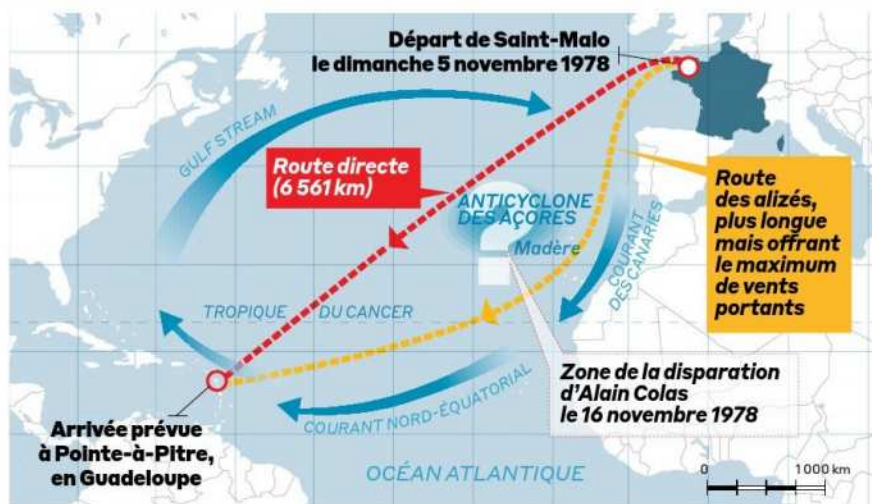
Le 3 décembre 1978, dix-huit jours après le dernier point établi, deux radioamateurs enregistrent le message d'un marin en perdition demandant «assistance», sans certitude quant à son identité. Confiées à plusieurs Breguet Atlantic, les recherches s'interrompent le 27 décembre au terme de 400 heures de vol additionnées, au cours desquelles près de deux millions de km² auront été explorés.



MIKE FREDER COLLECTION/CCO WIKIMEDIA COMMONS

Le point de bascule

L'anticyclone des Açores est un piège contradictoire qui, dans la majorité des cas, propose des conditions météorologiques atones (le fameux pot au noir), mais qui, en périphérie, promet souvent des dérèglements imprévisibles. A fortiori en hiver. Dès le départ de cette première Route du Rhum (fixé le 5 novembre 1978), les conditions de navigation s'avèrent musclées. Au final, c'est le Canadien Mike Birch qui remporta la course, mais de nombreux candidats durent renoncer (Pajot, Fauconnier, Fehlmann, etc.).



Un tour du monde sans *Boussole* ni *Astrolabe*

« A-t-on des nouvelles de M^r de Lapérouse ? » aurait demandé Louis XVI, en 1793, sur l'échafaud. Car, depuis cinq ans, l'Europe reste sans nouvelles du marin chargé de tenter une circumnavigation. **PAR ALAIN BOULAIRE**

Chateaubriand, présent à Brest de janvier à juin 1783, écrira dans ses *Mémoires d'outre-tombe*:

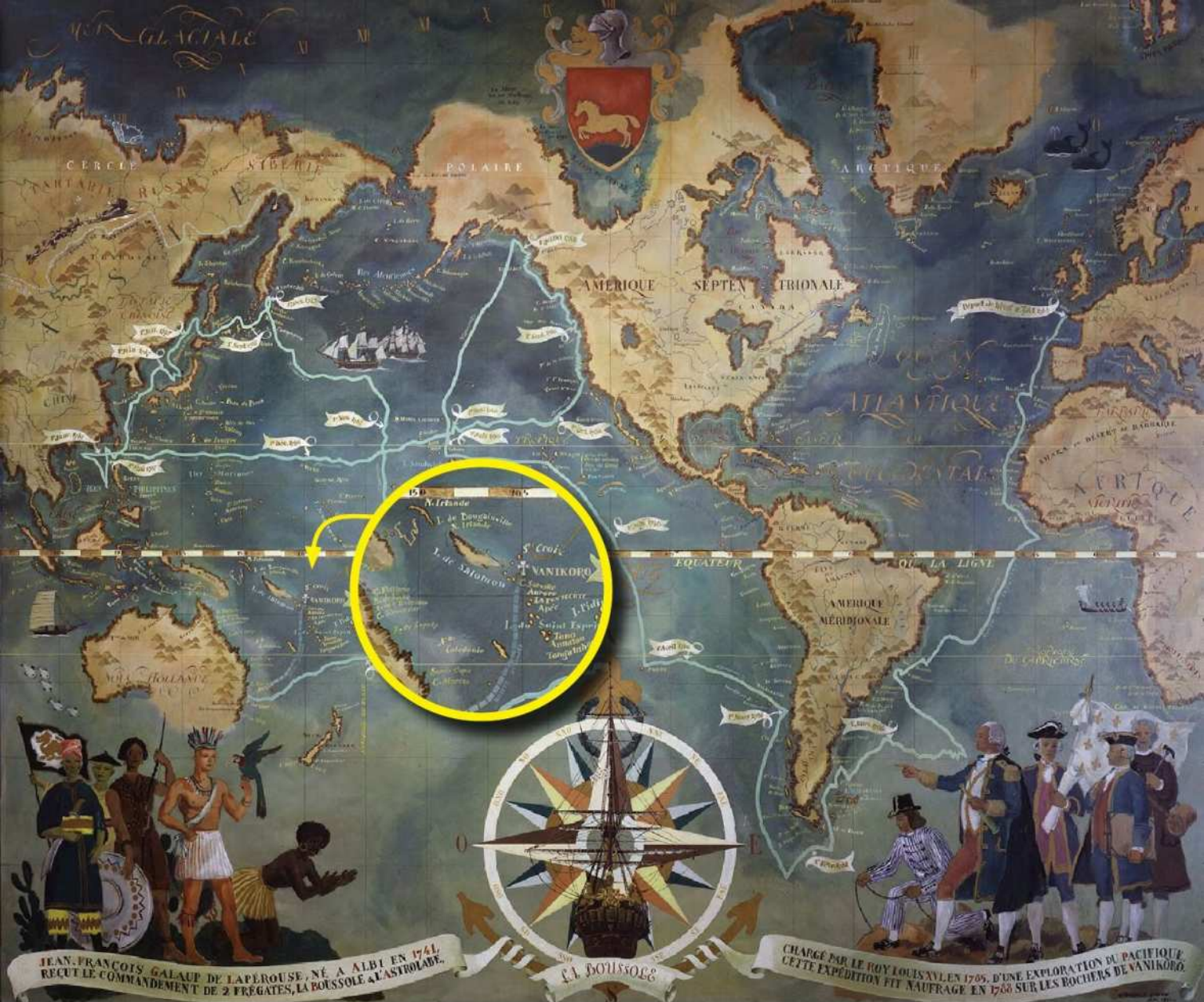
« Mon oncle me montra Lapérouse dans la foule, nouveau Cook dont la mort est le secret des tempêtes. » Cette formule, ajoutée aux notes prises par le jeune écrivain bien plus tôt, donne déjà une dimension poétique à la disparition du marin et de son expédition. Le 1^{er} août 1785, après avoir attendu un mois des vents favorables, *La Boussole* et *L'Astrolabe* ont quitté la rade de Brest pour l'expédition scientifique voulue et préparée par Louis XVI en personne, qui a signé, le 26 juin, un « Mémoire du Roi pour servir d'instruction particulière au sieur de Lapérouse, capitaine de ses vaisseaux, commandant les frégates *La Boussole* et *L'Astrolabe* ».

Un océan Pacifique qui porte bien mal son nom

C'est le second de l'expédition, Paul-Antoine Fleuriot de Langle, ami du commandant, qui a soigneusement préparé le voyage du point de vue matériel, tant pour les bâtiments que pour leur avitaillement. Les états-majors, les scientifiques et artistes embarqués ont été choisis par les commandants et la Cour. Quant aux gens de mer, le ministre écrit: « Les Bretons [...] par leur constitution et leur insouciance [...] sont ceux les plus propres à faire des campagnes de ce genre. Leur force, leur caractère et le peu de calcul qu'ils font sur l'avenir doivent leur faire donner la préférence.



Plein vent L'Albigeois Jean-François de Galaup, comte de Lapérouse (1741-1788), se lance dans une expédition qui sera à l'origine d'un des plus grands mystères maritimes.



Aller simple L'*Astrolabe* et *La Boussole* s'élancent de Brest, passent le cap Horn, abordent Hawaii, l'Alaska, la Russie, la Corée... Piquant vers le sud, elles atteignent l'Australie, doivent doubler les Salomon avant un retour, forcément triomphal.

Aussi ces deux bâtiments en auront-ils leurs équipages entièrement composés. Des soldats des Compagnies franches de la Marine et des domestiques complètent les effectifs.

Le voyage se déroule sans encombre le long des côtes américaines jusqu'au drame du 13 juillet 1786, où trois chaloupes font naufrage à Port-aux-Français, en Alaska, provoquant la mort de trois officiers et sept soldats de *La Boussole* et de trois officiers, quatre soldats et trois gabiers de *L'Astrolabe*. La traversée du Pacifique vers les Philippines et la Chine s'effectue sans incident. De Macao, le naturaliste Dufresne

est chargé de rapporter en France, à bord de la flûte *Marquis de Castries*, tous les documents, dessins et cartes déjà produits par l'expédition. Les équipages sont complétés, y compris par des matelots chinois. Remontant le long des côtes de Corée, du Japon et de la Tartarie, les navires finissent par faire relâche à Petropavlovsk, au Kamchatka, d'où Barthélemy de Lesseps part, par la voie terrestre, à travers la Sibérie et l'Europe orientale, porteur d'une nouvelle moisson de documents pour Versailles. Le retour vers le Pacifique sud est marqué par une nouvelle tragédie lorsque, le 11 décembre 1787, Fleuriot

de Langle, le physicien et naturaliste Lamanon, proche de Lapérouse, quatre matelots, un soldat et un domestique de *L'Astrolabe* et trois soldats de *La Boussole* sont massacrés par les indigènes des îles Samoa.

Dures conséquences de la Révolution française

Le 26 janvier 1788, les deux bâtiments mouillent à Botany Bay, en Australie, ultime escale d'où Lapérouse écrit des lettres à Versailles et à son épouse, à laquelle il dit avoir beaucoup vieilli et n'avoir plus ni cheveux ni dents, signe indéniable du scorbut. Le 10 mars 1788, c'est le départ depuis Botany Bay. L'Europe des Lumières suit le voyage de Lapérouse, comme elle l'a fait pour celui de Cook, et l'absence de nou-...

AURIMAGES



Drossé En juin 1788, *L'Astrolabe*, prise dans un cyclone, se brise sur les récifs de l'île de Vanikoro. Lithographie de Louis Le Breton (1818-1866) illustrant l'ouvrage *Voyage autour du monde* de Jean-François de Galaup, comte de Lapérouse. Museo civico navale, Gênes (Italie).

... velles de l'expédition est connue alors que éclate la Révolution française, bouleversant le paysage politique du continent pour plus de vingt-cinq ans. C'est dans ce double contexte qu'interviennent plusieurs événements.

En 1791, l'Assemblée et Louis XVI décident d'envoyer une expédition à la recherche de Lapérouse; les noms des deux bateaux, *La Recherche* et *L'Espérance*, montrent clairement la mission confiée à Bruni d'Entrecasteaux et Huon de Kermadec, qui quittent Brest le 28 septembre 1791. Ils s'approchent de Vanikoro, l'île du naufrage [située entre les îles Salomon et Vanuatu] – alors même qu'elle abritait très probablement des survivants –, mais poursuivent leur chemin, semé de plus en plus d'embûches, avant d'être capturés par des Hollandais hostiles à la Révolution, ce qui met fin à l'aventure.

En 1792, après la chute du trône, Aristide Aubert du Petit-Thouars part sur *Le Diligent*, qu'il a armé lui-même par souscription, mais il est arrêté au Brésil par les Portugais. En 1793, un capitaine anglais, George Bowen, témoigne

devant l'amirauté de Morlaix qu'il a « lui-même aperçu, dans son retour du port de Jackson à Bombay, sur la côte de la Nouvelle-Guinée, en mer orientale, les débris du vaisseau de M. de La Pérouse, flottant sur l'eau ». Plus troublant, dans

un texte anonyme daté de 1794, l'auteur s'étonne que l'on n'ait pas porté plus attention à un ouvrage publié à Paris, *Découvertes dans la mer du Sud. Nouvelles de M. de la Peyrouse jusqu'en 1794; traces de son passage trouvées en diverses îles et terres de l'Océan pacifique; grande île peuplée d'émigrés français*, dans lequel on trouve, en date du 14 mai 1791: « Nous vîmes distinctement un homme qui se promenait sur la cime d'un rocher, et qui faisait des gestes pour nous appeler. »

Dumont d'Urville à deux doigts de résoudre le mystère

Une chaloupe l'ayant récupéré, « il fut amené et présenté à M. de Grivalda. Il déclara qu'il s'appelait Lepaute d'Orgelet [en fait Lepaute d'Agelet], qu'il était astronome et qu'il avait suivi M. de Lapérouse ». L'homme, très affaibli, explique alors que, un incendie s'étant déclaré à bord le 16 mars, tout le monde était descendu, la plupart des membres d'équipage furent massacrés, dont Lapérouse, et que lui et huit autres compagnons purent fuir sur une chaloupe pour arriver sur cette île inhabitée, sans vivres et sans armes, et qu'il était le seul survivant. Le Français, malgré les soins, meurt le 24 mai.

Les événements politiques qui secouent la France et l'Europe font oublier Lapérouse. Mais Charles X,

La disparition de Lapérouse: une malédiction?

Comme pour Toutânkhamon, on peut parler d'une malédiction Lapérouse ! Elle frappe d'abord l'expédition d'Entrecasteaux et d'Huon de Kermadec, partis à la recherche de Lapérouse et de Fleuriot de Langle – comme eux, un Méridional et un Breton ayant déjà navigué ensemble. Les deux Bretons disparaissent avant leurs commandants respectifs : Fleuriot de Langle, tué par les Samoans le 11 décembre 1787, et Huon de Kermadec, terrassé par la tuberculose le 6 mai 1793. D'Entrecasteaux succombe au scorbut le 21 juillet 1793, au large de la Nouvelle-Guinée – il n'est pas exclu que Lapérouse ait souffert du même mal. Abel Dupetit-Thouars, qui avait vainement tenté de partir à la recherche des naufragés, est tué au cours de la bataille d'Aboukir, le 25 juillet 1799. Dumont d'Urville est quant à lui victime, le 8 mai 1842, du premier accident grave de chemin de fer à Meudon. Alain Conan, fondateur de l'association Salomon, à l'origine des dernières expéditions, a disparu en mer le 6 mars 2017. Seuls les étrangers, l'Irlandais Peter Dillon et le Néo-Zélandais Reece Discombe, le premier à avoir établi le naufrage des deux bateaux sur le même récif de Vanikoro, n'ont pas connu une fin tragique...

sacré le 29 mai 1825 à Reims, veut réhabiliter la mémoire de Louis XVI. En 1826, Jules Dumont d'Urville est chargé d'un voyage à double mission : explorer l'Océanie jusque dans le grand Sud et retrouver le lieu du naufrage de Lapérouse, en suivant les étapes annoncées dans le dernier message. Son navire, lui aussi dénommé *L'Astrolabe*, quitte Toulon le 22 avril. Peu après, en mai 1826, un Irlandais, Peter Dillon, fait escale à Tikopia, où un indigène lui remet une «poignée d'épée» (*ci-contre*), lui apprenant qu'elle provient de Vanikoro, où *L'Astrolabe* de Dumont d'Urville mouillera du 21 février au 17 mars 1827. S'il érige un monument à la mémoire de l'expédition, Dumont d'Urville n'en est pas moins extrêmement frustré lorsque, de retour en France, il apprend que Dillon a déjà présenté à Charles X le fruit de ses achats.

Le drame enfin reconstitué

En 1828, Le Goarant de Tromelin recueille de nouveaux témoignages, sans rien apporter de nouveau. Pendant plus d'un siècle, Lapérouse n'intéressera plus que les chercheurs, et il faut attendre 1958 pour qu'aient lieu de nouvelles expéditions, facilitées par les progrès de la plongée sous-marine. En 1962, le Néo-Zélandais Reece Discombe établit que les deux vaisseaux de Lapérouse ont fait naufrage à Vanikoro. En 1981, à Nouméa, Alain Conan crée l'association Salomon, qui va multiplier les campagnes, permettant de percer les mystères de la disparition de Lapérouse et de ses hommes. Des milliers d'objets sont remontés, un camp à terre est clairement identifié à Vanikoro et, en 2003, un squelette presque complet est remonté de l'épave de *La Boussole*. En 2008 a eu lieu la dernière expédition ayant pour base le *Dumont d'Urville*, un navire de la Marine nationale.

La mort d'Alain Conan, le coût et la nécessité de faire sauter le corail ayant enveloppé les épaves, à une époque où on essaie de sauver ce précieux indicateur écologique, ont conduit à l'abandon de ces expéditions. Espérons que des techniques non invasives permettront de faire encore de nouvelles découvertes pour percer le mystère de la disparition de Lapérouse. 

Les indices

La poignée d'épée en argent

Le premier élément tangible, vendu en 1826 à Dillon par Lascar Joe, qui rapporte avoir vu deux survivants à Vanikoro en 1820.

L'inconnu de Vanikoro

Le squelette d'un homme a été découvert en 2003 dans l'épave de *La Boussole* : de type caucasien, il était âgé de 30 à 35 ans au moment de sa mort.

Il reposait dans le château arrière, réservé à l'état-major, aux savants et aux domestiques – ce qui permet de réduire les hypothèses. Même si des individus plus jeunes, comme le dessinateur Duché de Vancy ou le chirurgien Joseph Le Corre, ne sont pas à exclure, il pourrait s'agir de :

L'astronome Lepaute-Dagelet ?

Né en 1751. On a retrouvé près du squelette une lunette astronomique et un quart de cercle.

L'abbé Mongez ?

Aumônier et physicien, né en 1750. Les objets du culte présents non loin pourraient lui avoir appartenu.

Quelle que soit son identité, l'inconnu de Vanikoro a été inhumé le 29 juin 2011 dans la cour du musée national de la Marine, au château de Brest. Il est devenu le symbole des marins des équipages de Lapérouse, et plus largement de ceux disparus lors des grands voyages d'exploration.



MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE/DAYTEC



MARC LE CHELARD/AFIP



Redoutés Passionné par les peuples premiers, Rockefeller étudie les Asmat, qui, jamais colonisés en raison de leur réputation de « chasseurs de têtes », règnent sur les forêts marécageuses de Papouasie occidentale.

Michael Rockefeller, dévoré par le goût de l'aventure

En 1961, l'héritier de la puissante famille, anthropologue à Harvard, disparaît en Nouvelle-Guinée. Et soudain court une rumeur terrible : les membres d'une tribu cannibale l'auraient mangé... PAR NICOLAS MÉRA

Il a une tête de premier de la classe. Des lunettes aux verres épais, quelques mèches blondes barrant un front déjà dégarni.

Mais le regard du lecteur s'attarde sur ce sourire, encore juvénile, qui éclaire la une du *New York Times* en date du 20 novembre 1961. Une gueule d'ange, les yeux pleins de lendemains qui chantent. Sur cette photo, Michael Rockefeller rayonne : il a la vingtaine prometteuse, un diplôme de Harvard en poche et un avenir brillant devant lui. Son arrière-grand-père baron du pétrole était autrefois l'homme le plus riche de la planète ; son père, actuel gouverneur de New York, brigue même la présidence. Se détournant des attentes familiales, Michael a pour sa part choisi les sentiers de l'aventure. Mal lui en a

pris : la une du *NYT* annonce sa disparition mystérieuse en lettres capitales. Quelques jours plus tôt, le 17 novembre, Michael était encore en vie, et le *NYT* titrait sur le déploiement de Casques bleus au Congo. À 15 000 kilomètres du Rockefeller Center, le jeune héritier cingle le long des côtes de Nouvelle-Guinée néerlandaise en compagnie de l'anthropologue René Wassing et de deux autochtones.

L'exploration en canot vire à la catastrophe

Son rêve : apprivoiser les membres de la communauté des Asmat, l'une des plus isolées au monde, et rapatrier certaines de leurs créations – armes, sculptures – au musée des Arts primitifs fondé par son père. La tâche ne sera pas simple :

cerné par les marais, le territoire de Papouasie occidentale est une jungle à demi submergée, un monde hors du temps où les traditions ancestrales perdurent depuis dix millénaires. Repérés en 1623 par des explorateurs des Indes orientales, les Asmat ont été laissés en paix : les soupçons de cannibalisme ont suffi à détourner la machette coloniale...

Michael Rockefeller n'a pas froid aux yeux. Appareil photo en bandoulière, il scrute les canopées tropicales où somnolent quelques iguanes indifférents. Il veut se rendre à Otsjanep, cœur sauvage de la culture tribale. Mais lors de la traversée du fleuve Betsj, les vagues frappent son embarcation : une fois le canot chaviré, l'équipe ne peut que constater les dégâts. Excellents nageurs, les deux autochtones sont chargés d'alerter les secours tandis que les Occidentaux dérivent, sans radio, à bord de leur épave. Finalement, après vingt-quatre heures d'attente, Michael Rockefeller se décide à rallier la côte à la nage. Il y a 20 kilomètres à parcourir. « Je pense que je peux le faire » sont ses derniers mots connus.

Harnaché à deux bidons d'essence vides en guise de flotteurs, l'aventurier se jette dans les eaux saumâtres et disparaît au loin, dans la rumeur verte des mangroves, le 19 novembre 1961. Le lendemain, Wassing est secouru par un avion militaire, et la disparition du jeune millionnaire relayée en urgence jusqu'à New York. Où est-il passé ? La puissante famille Rockefeller intervient, mettant la pression sur les autorités locales et parachutant, à coups de pétrodollars, une armée d'enquêteurs dans la jungle. En vain. Faute de preuves du contraire, le fils prodigue est déclaré mort en 1964, l'enquête concluant à une noyade. Cependant, une rumeur persiste : et si, parvenu sur les rives du village d'Otsjanep, Michael avait été tué par les chasseurs de têtes ?

Un rite destiné à remettre de l'ordre dans le chaos du monde

C'est la thèse soutenue par plusieurs chercheurs, à commencer par le journaliste américain Carl Hoffman. Au cours de ses investigations, ce dernier a exhumé des centaines de mémos et de câbles diplomatiques néerlandais qui, à l'époque, n'avaient jamais filtré. D'après les informations récoltées, un missionnaire catholique de l'époque, Cornelius Van Kessel, avait déjà accrédité cette version des faits le 21 décembre, après une visite chez les guerriers d'Otsjanep... où il aurait découvert les restes blanchis du jeune homme, répartis entre ses meurtriers.

Pourquoi une telle fin ? Quelques années plus tôt, en 1958, la police coloniale néerlandaise avait mené une expédition punitive afin de châtier les chefs de tribus responsables d'une flambée de violence dans la région. Dans ce contexte, l'assassinat de Michael Rockefeller a pu être interprété comme des représailles sur « l'homme blanc », tout particulièrement dans une communauté qui pratique encore l'anthropophagie rituelle, censée remettre de l'ordre dans le chaos... Faute de mieux, les enquêteurs en sont restés là. Si réponse définitive il y a eu, elle s'est diluée dans les mystères de la forêt tropicale où résonne encore, de nos jours, le martèlement tribal des tambours de cérémonie. ■

Voyage au bout de l'enfer vert

S'aventurant en solitaire au cœur de la forêt amazonienne, Raymond Maufrais disparaît en janvier 1950. Retrouvé dans son ultime bivouac, son journal permet de retracer ses derniers instants... PAR NICOLAS MÉRA



MAUFRAS / BRIDGEMAN IMAGES

En herbe Après un premier périple au Mato Grosso en 1946-47, le jeune homme se lance en 1949, depuis Cayenne, dans la jungle guyanaise.

En septembre 1949, un explorateur de 23 ans s'enfonce dans la forêt guyanaise. Il a méticuleusement préparé son itinéraire, empaqueté vivres et munitions. Sa destination : les monts Tumuc-Humac, à la frontière guyano-brésilienne, eldorado inexploré qui exhale à la fois les rumeurs indigènes et les mirages de l'or. Lesté par un sac à dos de 40 kilos, son chien Bobby bondissant à ses côtés, Raymond Maufrais franchit la lisière de l'enfer vert sans regarder en arrière.

Né à Toulon en 1926, bercé au scoutisme, Maufrais a toujours été mordu d'aventure. Alors qu'il n'a pas 10 ans, il enjambe le mur de son pensionnat pour aller se perdre dans les collines du haut Var. Épuisé de vie civilisée et de mondanités imbéciles, souhaitant se réconcilier avec les « vieux instincts oubliés », il s'embarque pour l'Amérique du Sud en 1946, pour une expédition au Mato Grosso brésilien. Trois ans plus tard, il décide de percer plus profondément au cœur de la forêt guyanaise, en solitaire,

à travers 1000 kilomètres de pampa impitoyable. Personne, à Cayenne, ne lui donne la moindre chance : « J'ai l'impression de vous conduire à l'échafaud », lui glisse un douanier en lisière de la forêt, le 14 novembre 1949.

L'exploration, sinon rien

Sur place, les difficultés s'accumulent. Accablé par la faim et la dysenterie, assommé par les fièvres, Maufrais abat son chien, le 3 janvier, d'un coup de chevrotine pour le manger. Dix jours plus tard, délirant et à bout de forces, il s'engage dans les rapides de Canopi en direction du village de Bienvenue, à 70 kilomètres de là, où il espère être secouru. On ne le reverra jamais. Un autochtone découvrira ses notes de voyage dans un campement désert, aujourd'hui rebaptisé « Point Maufrais ». L'intéressé y avait couché sa propre épitaphe : « Il est vrai que l'aventure, sans souffrance morale de temps à autre, ne serait plus la belle aventure, mais une aventure quelconque, sans aucune peine et, par conséquent, n'amenant aucune satisfaction. » ■

Roanoke ou le mystère

La première implantation anglaise en Amérique, en 1587, semblait née sous les meilleurs auspices. Mais, trois ans plus tard, des marins ne retrouvent qu'un village vide. Tous ses habitants se sont volatilisés. **PAR BERTRAND VAN RUYMBEKE**

Un jour d'août 1590, deux navires anglais accostent l'île de Roanoke, dans les Outer Banks de Caroline du Nord, un cordon d'îlots sablonneux séparés par des passages difficiles ouvrant sur de larges baies. La mission de cette expédition : retrouver des colons qui y vivent depuis trois ans sans aucune ressource acheminée d'Angleterre. Lorsque l'équipage débarque, il ne trouve personne. Qu'est-il arrivé ? Encore aujourd'hui nul ne sait avec certitude. Les colons sont-ils morts de faim ou de maladie ? Ont-ils été tués – ou adoptés – par des Amérindiens ? Se sont-ils perdus à l'intérieur des terres ? La colonisation anglaise du territoire des futurs États-Unis s'ouvre ainsi sur un mystère, passé dans l'Histoire sous le nom de la « colonie perdue ».

À partir du milieu du xvr^e siècle, l'Angleterre se lance dans l'aventure atlantique, au moment où elle s'implante durablement en Irlande. Les pêcheries de Terre-Neuve et de Nouvelle-Écosse, dans l'extrême est du Canada actuel, constituent la première étape de cette expansion. Sous Élisabeth I^{re} (1558-1603), les principaux acteurs, connus sous le nom de « chiens de mer » (*sea dogs*), sont à la fois capitaines, corsaires, courtisans, explorateurs et trafiquants d'esclaves. Tous originaires du West



Les indices

La *Virginea Pars* (1), du cartographe John White (1585), contient une des clés du mystère de la colonie perdue. En 2012, des chercheurs ont révélé qu'un morceau de parchemin y était apposé, au cas où les Espagnols prendraient possession de la carte. Il cachait en fait l'emplacement d'un fort construit par les colons de Roanoke à l'intérieur des terres, où ils se seraient réfugiés un temps. La carte (2) de John White, *Anglorum in Virginiam adventus* (« L'arrivée des Anglais en Virginie »), publiée dans les *Grands Voyages* de Théodore de Bry (1590), représente des navires anglais approchant du littoral des Outer Banks, en Caroline du Nord. Sur la grande île, au-delà du cordon sablonneux, apparaît le nom de Roanoke. Les navires qui sombrent révèlent la dangerosité de la région pour la navigation, un élément clé de l'histoire de la « colonie perdue ».

de la colonie perdue



Country (sud-ouest de l'Angleterre), ils se nomment Walter Raleigh, John Hawkins, Francis Drake et Humphrey Gilbert. Leurs desseins aux Amériques sont appuyés par un chantre de la grandeur anglaise et de sa nécessaire expansion au-delà des mers, Richard Hakluyt, qui compile inlassablement des récits de voyage portugais, espagnols, français et anglais.

115 colons, dont 18 femmes seulement, livrés à eux-mêmes

En 1584, Raleigh envoie une première expédition en Caroline du Nord. Les Anglais prennent possession du territoire, auquel ils donnent le nom de Virginia, en l'honneur d'Élisabeth I^{re}. Ils nouent des relations avec la nation amérindienne des Roanoke et repartent avec deux d'entre eux. Ceux-ci sont destinés à apprendre l'anglais pour devenir des intermédiaires afin de faciliter la communication entre colons et autochtones lors de futures expéditions, une pratique courante à l'époque. L'année suivante, une nouvelle expédition, cette fois-ci de sept navires et de 600 hommes, atteint les Outer Banks. Les Anglais bâtissent un fort sur l'île Hatarask et explorent les environs, notamment l'immense baie de la Chesapeake. La centaine de colons restée sur place, en manque de ressources et à la recherche de maïs pour se nourrir, entretient de mauvaises relations avec les Roanoke. En juin 1586, ils dévastent les villages amérindiens et tuent leur chef. Une semaine plus tard, Drake, revenant d'une expédition menée contre des établissements espagnols aux Antilles et en Floride, passe par les Outer Banks pour approvisionner les colons, qui, au final, décident de rentrer en Angleterre.

L'année suivante, Raleigh organise une nouvelle expédition de trois navires, avec 115 colons, dont 18 femmes. L'objectif est de fonder une colonie et une ville, la City of Raleigh. Baptisé par les Anglais, Manteo, ...



Sur la piste John White représente le village amérindien de Secoton (3), d'où est originaire l'autochtone Manteo, qui a appris l'anglais et sert de traducteur aux colons. Depuis 2020, les fouilles (4) ont repris à Fort Raleigh (Caroline du Nord), un site fortifié anglais établi sur l'île de Roanoke, pour tenter de percer l'énigme.

... l'un des deux Amérindiens venus en Angleterre en 1584, fait partie du voyage et reçoit même le titre de lord de Roanoke. Les Anglais arrivent en Caroline du Nord en mai 1587 et, deux mois plus tard, John White, le commandant de l'expédition, repart en métropole afin de revenir avec des provisions et des renforts.

Mais l'Angleterre est alors menacée par l'Invincible Armada – une flotte de 130 vaisseaux – de la puissante Espagne, avec laquelle elle est en guerre depuis 1585. Toutes les ressources maritimes, militaires et financières sont donc réquisitionnées pour faire face à ce péril. Outre le désastre militaire, si la catholique Espagne met la main sur l'Angleterre, ce sera la fin du règne d'Élisabeth et du protestantisme. Il est donc hors de question qu'un seul navire anglais traverse l'Atlantique. L'Angleterre résiste à l'Invincible Armada, avec l'aide de ce que les chroniqueurs anglais appellent «un vent protestant» qui a soufflé de la terre à la mer,

“Les Anglais ne trouvent dans le village vide que deux arbres gravés de mystérieuses lettres”

empêchant les navires ennemis de manœuvrer. Ainsi, ce n'est qu'en 1590 qu'un armateur anglais, John Watts, obtient l'autorisation de naviguer vers les Antilles, mais à condition de s'arrêter en Caroline du Nord pour secourir les colons de Roanoke.

En août 1590, trois ans après le départ de Grenville, soit une éternité pour des colons dépendants de renforts pour leur survie, deux navires de l'expédition de Watts arrivent à l'île de Roanoke. Les Anglais trouvent le fortin vide. Sur deux arbres le mot «Croatan» et trois lettres, «CRO», ont été gravés.

Que signifient ces inscriptions? Il avait été convenu avec les colons restés sur place en 1587 que, s'ils quittaient l'île, ils devaient inscrire sur un arbre leur destination et dessiner une croix de Malte s'ils étaient en danger. Pas de croix, ils sont donc saufs et se sont probablement retirés sur l'île voisine de Croatan (de nos jours, Hatteras

Island), lieu de naissance de Manteo. Malheureusement, une tempête empêche les navires de rejoindre Croatan. Il est décidé que l'un ira hiverner aux Antilles et que l'autre retournera en Angleterre. Personne ne reverra jamais plus les 115 colons de Roanoke.

Le secret du parchemin

Au début du XVII^e siècle, lorsque les Anglais s'installeront en Virginie, les capitaines d'expédition auront le devoir de rechercher les traces de ces colons, mais en vain. Il reste aux historiens et aux archéologues de déterminer ce qui leur est advenu. Il est important de garder à l'esprit qu'ils ont très probablement connu des fins différentes. Les hypothèses sur le destin des habitants de Roanoke sont nombreuses. Ils ont pu mourir de faim ou être victimes de mauvaises conditions climatiques; être attaqués par des Amérindiens ou tués par des Espagnols. Des survivants ont peut-être marché vers l'intérieur des terres. En 2012, les archivistes ont découvert qu'un morceau de parchemin collé sur une carte (apposé au cas où les Espagnols prendraient possession du document), réalisée en 1585, indique l'existence d'un fortin établi sur la terre ferme. Les colons, ou certains d'entre eux, se sont-ils réfugiés dans ce fort?

Depuis 2020, les fouilles des archéologues et les recherches des historiens ont révélé qu'un groupe de colons, probablement le plus important, se serait bien rendu sur l'île de Croatan, comme le montre le signe sur les deux arbres à l'époque, et qu'un autre aurait gagné la terre ferme et marché vers le nord, en direction de la Chesapeake. Ces hypothèses sont convaincantes mais aucune ne résout le mystère de la disparition de ces colons. Nul ne sait s'ils ont tous péri avant l'arrivée des renforts en 1590... ▮

Les protagonistes



Sir Walter Raleigh (1552-1618)

Anobli par Élisabeth I^{re} en 1585, c'est un courtisan, soldat, explorateur, corsaire, poète et membre du Parlement. Il est à l'origine des tentatives de colonisation à Roanoke. Tombé en disgrâce et accusé de comploter contre le roi Jacques I^{er}, il ne peut échapper à l'échafaud.



Thomas Harriot (1560-1621)

Mathématicien, astronome et cartographe diplômé de l'université d'Oxford, il fait partie de l'expédition à Roanoke de 1585-86. Il explore l'intérieur des terres jusqu'à la baie de la Chesapeake, apprend l'algonquin et publie, en 1588, *A Briefe and True Report of the New Found Land of Virginia*.

John White (?-1593)

Artiste et cartographe, il se rend deux fois à Roanoke, en 1585 et en 1587. Il est connu pour ses cartes et pour ses portraits d'autochtones, décrivant leur quotidien et leurs villages, qui illustrent l'ouvrage de Thomas Harriot.



Sir Francis Drake (1545-1596)

Anobli en 1580, navigateur, corsaire et explorateur. Premier Anglais à accomplir une circumnavigation (1577-1580), il s'est aussi rendu célèbre pour ses incessants raids contre les colonies espagnoles aux Antilles et en Amérique centrale, et pour sa défense de l'Angleterre contre l'Invincible Armada. Il passe en 1586 à Roanoke secourir les colons.

La dispersion inexpliquée des Anasazis



MANUEL COHEN/ALAMY

Mauvaise folie ? Redécouverte en 1888, la cité de Cliff Palace (XIII^e s.), qui abritait plus d'une centaine d'individus, a été désertée subitement en 1300. Elle abritait 23 lieux de culte (*kivas*), ainsi que de mystérieux hiéroglyphes totémiques.

Établi aux confins du Nouveau-Mexique, ce peuple cultive égalitarisme et économie raisonnée. Mais un beau jour, il abandonne villages et terres... comme si le ciel allait lui tomber sur la tête ! **PAR FARID AMEUR**

Aujourd'hui encore, les spécialistes n'ont pas d'explication. Ils peinent tous à comprendre les raisons pour lesquelles s'est éteinte, presque du jour au lendemain, une civilisation millénaire, connue pour son dynamisme et la prégnance de son modèle écologique.

Vers la fin du XIII^e siècle de notre ère, date à laquelle on perd leur trace, les Anasazis connaissent pourtant leur apogée. Ils comptent environ 30 000 âmes et vivent dans la région des Four Corners, une zone aride située à l'intersection entre les États actuels de l'Arizona, du Nouveau-Mexique, du Colorado et de l'Utah. Au fil du temps, ce peuple de chasseurs et de cueilleurs, qui pratique l'agriculture et maîtrise les techniques d'irrigation, a démontré son habileté

à se fondre dans un environnement contraignant, vivant dans des villages reliés les uns aux autres, comme à Chaco Canyon, ou dans de somptueuses cités troglodytiques, comme à Mesa Verde.

Un savoir... astronomique

Pourtant, vers 1285, ils abandonnent en masse leurs habitations pour se diriger vers le sud, en direction de la vallée du Rio Grande et du centre de l'Arizona. Là, ils se scindent en plusieurs groupes et finissent par perdre leur identité culturelle en se mêlant à d'autres peuples. Tout porte à croire que leur départ s'est fait dans la précipitation. Dans des maisons intactes, on a retrouvé des restes de repas dans des assiettes, des stocks de grains et des vêtements suspendus à des crochets. De quoi les Indiens ont-ils eu si peur ? Probablement pas, comme



AURIMAGES

on l'a longtemps cru, des effets de la sécheresse et d'une diminution de leurs ressources, même s'il est probable qu'ils aient eu à souffrir de la déforestation et d'une réduction des terres cultivables. Lors des décennies précédentes, ils ont vécu d'autres épisodes de dérèglement climatique sans pour autant rompre leurs habitudes, et les eaux n'ont jamais cessé de couler dans la région.

Cette fuite précipitée serait-elle due à une guerre ? Malgré des signes de cannibalisme, on n'a pas retrouvé la trace de violences de quelque ampleur. L'hypothèse de discordes civiles est plus sérieuse, à plus forte raison compte tenu de l'essor démographique de la tribu, mais sa société égalitariste et fraternelle, encadrée par de puissants chamanes, interdit théoriquement tout recours aux armes pour régler des différends... Auraient-ils alors cédé à la panique à la suite d'une malédiction collective ou d'un événement naturel (comme la chute d'un météorite) sous l'influence de leurs sorciers, dont les connaissances en matière d'astronomie sont étonnamment développées ?

Cette hypothèse connaît aujourd'hui un regain d'intérêt, car les vestiges laissent penser que les Anasazis s'attendaient à rentrer chez eux. Mais encore convient-il de rester prudents. Malgré d'innombrables campagnes de fouilles et les acquis de la recherche, le mystère reste entier... 



Le Concert, de Vermeer

Au musée Isabella-Stewart-Gardner de Boston, depuis trente-quatre ans, les visiteurs ne peuvent plus admirer qu'un cadre vide à l'endroit où était exposé ce tableau du peintre de Delft. Aux premières heures du 18 mars 1990, deux hommes déguisés en policiers se font ouvrir les portes du musée par les deux gardes de nuit, qui sont aussitôt ligotés. Le duo ressortira emportant, outre le Vermeer, trois Rembrandt, un Manet et cinq croquis de Degas. Les soupçons du FBI se portent aussitôt sur la mafia de Boston, dont plusieurs gangs seront suspectés sans qu'aucun coupable ne puisse être identifié. Depuis 2017, le musée offre une récompense de dix millions de dollars pour toute information qui pourrait conduire à la récupération des chefs-d'œuvre. Leur valeur cumulée dépasserait 600 millions de dollars, dont au moins 250 pour le seul *Concert* de Vermeer.

Les œuvres évanouies

Peintures ou bijoux, ce sont des chefs-d'œuvre. Hélas, emportées par les guerres et les révolutions, ou bien dérobées par d'habiles fripouilles, ces créations célébrant le génie humain resteront définitivement hors de notre vue. **PAR CHARLES GIOL**

Les « œufs impériaux » de Fabergé

Lors des fêtes de Pâques en 1885, Alexandre III offre à son épouse un œuf en émail et or fabriqué par Carl Fabergé, joaillier de Saint-Petersbourg. Une tradition s'instaure : 54 pièces ont été réalisées lorsque la révolution de 1917 éclate. La collection est dispersée à mesure que le pouvoir soviétique cède ces trésors pour se procurer des devises. Sur la quarantaine d'œuf vendus, six sont considérés comme disparus. En 2012, un Américain qui peinait à écouler un objet ovoïde en or acquis pour 14 000 dollars aux puces a découvert qu'il s'agissait de l'œuf de l'année 1887. Sa vente lui a rapporté 25 millions de dollars.



Les Juges intègres, des frères Van Eyck

C'est le nom donné à l'un des 24 panneaux du retable de *L'Agneau mystique*, réalisé entre 1430 et 1432 par les frères Hubert et Jan Van Eyck. Depuis, il constitue le joyau de la cathédrale Saint-Bavon de Gand mais, au matin du 11 avril 1934, on constate la disparition de deux des panneaux. L'évêque de Gand reçoit une lettre anonyme exigeant la remise d'un million de francs contre leur restitution. En gage de bonne volonté, le voleur accepte de rendre l'un des deux panneaux. Après quoi, il cesse de répondre. C'est alors qu'un avocat contacte les policiers : sur son lit de mort, l'un de ses clients, l'agent de change Arsène Goedertier, vient de lui avouer qu'il a dérobé les panneaux. Mais il est décédé sans révéler où se trouve le second panneau. Pourquoi cet homme prospère a-t-il commis ce larcin ? Où se trouvent *Les Juges intègres* ?



WIKIMEDIA COMMONS

Portrait de jeune homme, de Raphaël

Peint vers 1513, ce portrait, qui pourrait représenter l'artiste, est porté disparu depuis 1945. En 1939, le tableau, chef-d'œuvre des collections du musée Czartoryski de Cracovie, est volé par les nazis. Durant la guerre, il orne la résidence de Hans Frank, gouverneur général de Pologne. Mais, à l'été 1944, face à l'avancée de l'Armée rouge, Frank l'expédie en Allemagne. En janvier 1945, on le retrouve au château de Muhrau, en Silésie, avant de perdre sa trace. Après la guerre, la toile sera, parmi les œuvres d'art spoliées, l'une des plus recherchées. Sans succès...



DB

Censurés, brûlés, caviardés, mais toujours gênants

Reines, épouses, écrivains couchent sur le papier leurs grands et petits secrets, souvent au détriment de leur réputation. Alors on tente d'alléger leurs textes de leurs pages les plus sulfureuses... **PAR JOËLLE CHEVÉ**



Les Lettres de M^{me} de Sévigné

Pauline de Grignan, marquise de Simiane, a hérité de la double correspondance de sa grand-mère et de sa mère. La marquise de Sévigné (1626-1696) adorait sa petite-fille, une «petite friponne» dans laquelle elle se reconnaissait, vive, rieuse et d'un esprit que n'avaient pas gâté les années de couvent. Mais, durement frappée par la vie, Pauline s'est réfugiée en Provence dans une dévotion austère. Pas question de publier les histoires galantes racontées par sa grand-mère ni ses moqueries envers les Provençaux, et moins encore – ceci est rarement évoqué – les réflexions philosophiques de sa mère, adepte d'un cartésianisme sentant encore le soufre. Les lettres de M^{me} de Grignan seront donc les premières victimes de ses «scrupules de dévotion». Elles ont totalement disparu!

Quant à celles de M^{me} de Sévigné, Pauline charge un ami, Denis Marius

Perrin, d'établir une édition respectable. Un tiers des textes est censuré, des passages sont réécrits par Perrin et les autographes sont détruits. Une première version paraît en 1734, suivie d'une autre en 1754. Cependant, Pauline avait confié, un temps, les lettres de sa grand-mère au fils du célèbre cousin et correspondant de celle-ci, Bussy-Rabutin. Le petit-cousin a recopié les lettres et, miracle, en 1877, ces copies sont retrouvées chez un antiquaire de Dijon par un professeur de droit, Charles Capmas, dont l'édition fait référence depuis. À friponne, fripon et demi! M^{me} de Sévigné aurait bien ri de cette ultime «rabutinate»!

Les amours de Marie-Antoinette et d'Axel de Fersen passés au scanner

Pendant plus de deux siècles, le mystère des amours de Marie-Antoinette et du comte suédois Axel de Fersen a résisté à toutes les violations. Fersen a conservé les lettres de la reine et des copies des siennes. En 1877, son petit-neveu, le baron de Klinckowström,





H. LEVANDOWSKI/IRMA-GRAND PALAIS

CCO WIKIMEDIA COMMONS

Les lettres de Sainte-Beuve et de M^{me} Hugo

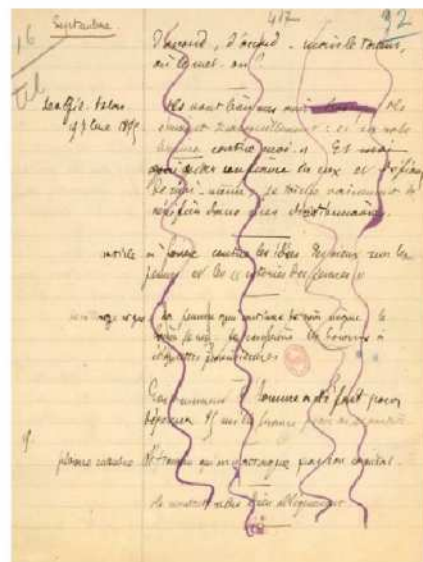
En 1869, Paul Chéron, conservateur à la Bibliothèque nationale, reçoit en dépôt 700 lettres écrites par Adèle Hugo (1803-1868), l'épouse de Victor (1802-1885), à Charles Auguste Sainte-Beuve (1804-1869), qui souhaitait – vengeance mesquine d'amant évincé ? – les léguer à la postérité. Le 29 novembre 1885, à la demande des descendants d'Adèle, 334 de ces lettres, écrites entre 1831 et 1842, sont brûlées. Les lettres manquantes ont été subtilisées par le fils de Chéron pour les vendre. Sa mère les récupère et les jette au feu. L'honneur d'Adèle est sauf ! En 1830, M^{me} Hugo, épuisée par la sexualité débordante de son mari – il lui est encore fidèle à cette époque ! – et par quatre grossesses rapprochées, n'est pas en quête de plaisirs charnels. Quant à Sainte-Beuve, affligé, selon la rumeur, d'une malformation peu propice aux ébats amoureux, il serait plutôt en quête d'une muse idéale. Quoi qu'il en soit, idylle il y eut, dont Victor eut la preuve en 1876, en découvrant à Hauteville House des lettres sans ambiguïté. L'incroyable correspondance du mari et de l'amant dit tout de l'orgueil de l'un, incapable d'imaginer qu'Adèle puisse le tromper avec cet homme laid et timide, et de l'humiliation de l'autre, qui a tout avoué avant même d'être coupable et qui, banni, proteste encore de sa loyauté. Et tous deux de se jurer encore et toujours une éternelle amitié jusqu'à la haine finale. La voix d'Adèle manque furieusement dans ce duel à la plume, où la gloire et la jalousie le disputent à la poésie et la testostérone.

en publie une partie seulement, car la plupart sont chiffrées ou écrites à l'encre sympathique et de nombreux passages ont été caviardés. Comble de malchance, Fersen a quitté Paris après l'arrestation de la famille royale à Varennes, et il a confié son journal au baron de Frantz. Craignant d'être compromis, ce dernier le brûle, au grand regret du comte, qui avait noté, au jour le jour, les prémices de la Révolution. En 1982, les Archives nationales achètent à ses descendants 27 lettres de Fersen et 21 de Marie-Antoinette, écrites entre le 28 juin 1791 et le 10 août 1792. La complexe méthode de chiffrement qu'ils utilisaient est percée et révèle leur union très étroite sur le plan politique. Mais que dissimulent les caviardages à l'épaisse encre noire de la main de Fersen, ou de celle de son petit-neveu ? La réponse tombe quarante ans plus tard grâce à des techniques d'imagerie par rayons X. « L'univers n'est rien sans vous » ; « Adieu, je vous aime à la folie »... Les mots sont là, intemporels et terriblement suggestifs, mais de quel type d'amour sont-ils le nom ? Le scanner reste coi !

Le Journal de Jules Renard

Jules Renard (1864-1910) commence à rédiger son *Journal* en 1887, l'année même où celui des Goncourt indigné le Tout-Paris par ses indiscretions. Vingt ans plus tard, Jules cherche un titre pour le sien, mais sa mort, en 1910, ne lui en laisse pas le temps. A-t-il laissé des consignes à son épouse, Marinette, pour qu'elle expurge de son texte les moqueries dont il gratifie ses contemporains ? Peut-être, car il était lucide et parfois honteux de la férocité avec laquelle, par le truchement de ce journal intime, il réglait ses comptes avec sa famille et exhalait ses frustrations.

Cependant, Marinette décide de le publier, mais en l'amputant des passages les plus virulents concernant leurs amis, notamment Rostand, que Renard aime, admire, envie et dont il hait le génie ! Elle découvre aussi dans ces pages que son mari la trompe, mais la considère comme la « meilleure femme dont il pouvait rêver ». Alors elle coupe – plus



BNF

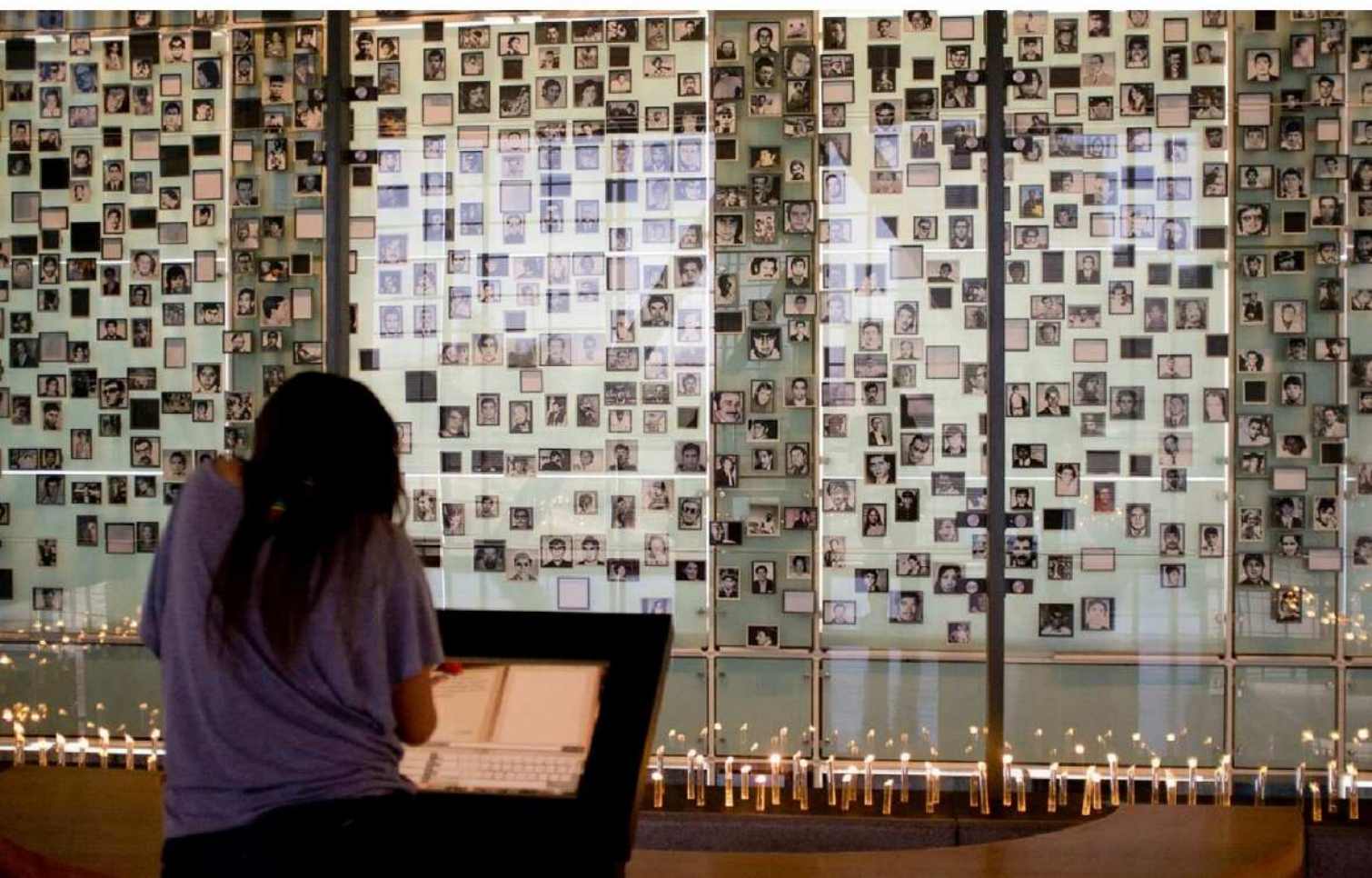
d'un tiers du manuscrit – puis charge un écrivain ami, Henri Bachelin, d'établir l'édition définitive, qui paraît de 1925 à 1927. Et, pour finir, elle brûle les manuscrits. Reste un chef-d'œuvre d'humour et de causticité, bourré de paradoxes, de doutes et d'interrogations de son auteur sur la littérature, sa mère, les femmes et la poursuite désenchantée de la gloire. 

Chili, à la recherche des disparus de la sale guerre

Le putsch de Pinochet, en 1973, lance une traque aux opposants, dans un contexte de panique liée à la progression des idées communistes. Pour les contrer, tous les moyens sont bons... **PAR MICHEL FAURE**

Le 11 septembre 1973, un coup d'État militaire au Chili met fin à la présidence du socialiste Salvador Allende, élu démocratiquement trois ans plus tôt. Dans son bureau de La Moneda, le palais présidentiel, cerné par des soldats et bombardé par l'aviation, Allende se suicide. Aussitôt, une junte est créée que va présider le général Augusto Pinochet, commandant en chef de l'armée de terre.

Dès ses premières heures, le nouveau régime s'engage dans une répression brutale, emprisonnant des milliers de personnes jugées, à tort ou à raison, communistes. Très vite, des milliers de Chiliens considérés comme des ennemis s'entassent dans les deux plus grands stades de la ville de Santiago, et d'autres centres de détention de la capitale. Peu d'entre eux en sortiront vivants. Ils sont systématiquement torturés avant d'être tués. Parfois, le corps d'une victime est rendu à sa famille, mais souvent des détenus disparaissent des stades ou des prisons sans que l'on sache ce qui leur est arrivé. Quelques



jours après le putsch, Augusto Pinochet crée la DINA (Direction de l'intelligence nationale), devenue très vite son service secret personnel. L'une des spécialités de cette officine est d'éliminer les corps, sans doute pour tenter d'effacer les crimes. Ainsi, le bilan désolant de cette « guerre civile » déclarée par les militaires contre une vaste partie de leurs concitoyens compte non seulement des morts, mais aussi des disparus dont le souvenir reste toujours gravé dans la mémoire de ceux qui les ont connus.

L'objectif de Pinochet, extirper le « cancer marxiste »

La répression s'étend dans tout le pays, comme l'illustre la « Caravane de la mort », laquelle va conduire en hélicoptère, du sud au nord du pays, un commando qui exécutera sommairement 72 personnes entre le 4 et le 19 octobre. Fin 1973, les arrestations se font moins nombreuses, faute d'opposants encore vivants. La plupart des dirigeants de la gauche chilienne sont morts ou se sont réfugiés, au cours des premières heures du coup d'État, dans une ambassade. La dictature va durer dix-sept ans. Elle annonce vouloir fonder un nouveau Chili, mais il lui faut d'abord « extirper le cancer marxiste qui contamine la société chilienne », déclare le général Gustavo Leigh, membre de la junte et chef de l'aviation.

C'est grâce au retour de la démocratie que l'on connaît enfin l'ampleur des violations des droits humains durant la dictature. Le rapport Rettig – du nom de Raul Rettig (1909-2000), ancien député radical et ancien ambassadeur du Chili au Brésil sous la présidence d'Allende –, publié en 1991, est mis en place par le premier président de la démocratie renaissante, Patricio Aylwin. Il présente les crimes commis sous le régime militaire (1973-1990), qui ont causé la mort ou la disparition de 2 998 personnes. En 2011, un nou-

Mémorial Le musée des Disparus et des Droits humains a ouvert à Santiago en 2011. Les visiteurs peuvent se recueillir devant un mur où sont exposées 3 000 photos d'hommes et de femmes dont on a perdu toute trace.



Le micro et le bâton

Le 24 septembre 1973, le général Pinochet prend la parole lors d'une conférence de presse. Depuis treize jours et le renversement du gouvernement d'Allende, l'armée procède à des centaines d'arrestations arbitraires dans les mouvements de gauche.



veau rapport, celui de la commission Valech – du nom de son président, l'évêque Sergio Valech –, demandé par le président Ricardo Lagos, évalue le nombre de victimes à 2 328. À ces sinistres chiffres il faut ajouter l'exil d'environ 200 000 Chiliens. Ces deux documents associent morts et disparus. Sans doute les experts ont-ils considéré que ces derniers ont été tués eux aussi, mais leurs familles gardent longtemps l'espoir qu'ils sont encore vivants, en fuite, ou en exil, et resteront toute leur vie obsédés par l'absence de l'être cher.

Accablés de chagrin, les parents des morts identifiés peuvent, eux, achever leur travail de deuil.

À l'exception des derniers pinoché- tistes invétérés – qui agitent le drapeau chilien devant La Moneda en brandissant le portrait du vieux général –, les Chiliens, le 11 septembre 2023, ont montré leur empathie avec les familles des victimes. Cinquante ans après le coup d'État, ils étaient des milliers ce jour-là à marcher dans les rues de la capitale, portant la photo d'une personne assassinée par les soldats. ...

MATTHIEU COLIN/DIVERGENCE



ALAMY STOCK PHOTO

Quadrillage Dans le désert d'Atacama (nord du Chili) s'élèvent les ruines de la ville de Chacabuco, une ancienne mine de salpêtre transformée en camp de concentration pour prisonniers politiques sous la dictature militaire.

Mains rouges En 1999, des manifestants réclament l'extradition de Pinochet, alors à Londres, afin qu'il soit jugé pour ses crimes.

... Au premier rang de cet immense défilé, le jeune président du Chili Gabriel Boric (né le 11 février 1986) est là pour rendre hommage aux morts et aux disparus. Il prononce un discours dans lequel il demande à la justice chilienne de poursuivre les auteurs des crimes, et aux Chiliens d'aimer et de défendre la démocratie.

Peu de temps avant ce cinquante-naire, le ministère de la Justice lançait un « plan national de la recherche de la vérité sur les disparus », une première initiative bienvenue alors que leur nombre est estimé à 1400, et que, jusqu'à maintenant, seulement 307 corps ont été retrouvés. Alvaro Gonzales, vice-président du Groupe-

ment des proches de prisonniers disparus, n'a jamais su ce qui était arrivé à son oncle, un étudiant en médecine, sinon qu'il avait été arrêté et retenu douze jours durant dans un centre de détention où se pratiquaient des tortures sexuelles. Personne ne l'a jamais revu. « Malheureusement, dit-il, je ne cherche plus sa dépouille, je veux juste



FABOLA/BRIDGEMAN IMAGES

Neruda, l'assassinat d'un prix Nobel ?

Prix Nobel de littérature en 1971, Pablo Neruda (1904-23 septembre 1973) était à la fois poète et membre du Parti communiste chilien. Neruda a laissé un nombre considérable d'œuvres de prose et de poésie, dont l'immense *Canto general*, publié en français par Gallimard, en 1977, sous le titre *Le Chant général*. Douze jours après le coup d'État militaire du 11 septembre, il s'éteint dans une clinique de Santiago, victime – selon la version officielle – d'un cancer de la prostate. L'hypothèse d'un empoisonnement n'est pas exclue, mais il faudra attendre le 13 février 2023 pour la confirmer : une bactérie à l'origine d'une toxine mortelle, *Clostridium botulinum*, a été retrouvée dans les restes osseux du défunt.

“Ces drames se déroulent dans le contexte de la guerre froide, qui a commencé à Cuba en 1959”

savoir ce que cet homme a subi et tenter d'identifier ses tortionnaires afin qu'ils soient arrêtés et présentés à la justice.» De belles paroles sont prononcées par les autorités politiques, qui se disent engagées à faire toute la lumière sur le sort des disparus. Mais chacun sait que, tant que l'armée refusera l'accès à ses archives – lesquelles révéleraient sans aucun doute un grand nombre de secrets indicibles –, il sera très difficile de connaître la vérité sur les crimes commis par la dictature.

Plus de 2 000 personnes dont on reste sans nouvelles

Afin de mieux comprendre la réalité humaine cachée derrière cette sinistre comptabilité, le rapport Rettig, dans son volume II, tome 3, publie la liste des 2298 personnes reconnues comme victimes de la répression. On y trouve des ouvriers et des sociologues, des lycéens, des syndicalistes, des étudiantes, des menuisiers, des mineurs de fond, des paysans, des journalistes, des médecins, des professeurs, des jeunes femmes enceintes, des mères au foyer, des gamins qui rentraient chez eux en courant pour cause de couvre-feu et qui tombèrent sous les rafales de carabinières passant par là.

Par ordre alphabétique, les noms se suivent sur 419 pages où sont détaillés la profession des personnes, leur âge, les circonstances de leur arrestation, les tortures subies, leur mort, si leur corps a été rendu ou non à leur famille, et ceux dont on ne sait rien, sinon qu'ils ont été vus pour la dernière fois dans un centre de détention. Cette liste commence par l'ouvrier d'une usine

de tissu, Luis Antonio Abarca Sánchez, célibataire, 22 ans, arrêté le 26 octobre 1973 dans une banlieue de Santiago pour une raison non spécifiée. Exécuté le lendemain, il sera retrouvé par sa famille quelques jours plus tard à l'institut médico-légal. La liste se termine par le nom d'un militant communiste de Peñalolén, Eduardo Fernando Zuñiga Zuñiga, rechargeur de pneus pour automobiles, arrêté le 23 août 1974 lors d'un raid des forces armées, puis conduit au centre de détention de Cuatro Alamos. Depuis, il est porté disparu.

Il convient de replacer ces drames dans leur contexte, celui de la guerre froide. Elle s'annonce en Amérique latine avec la victoire de Fidel Castro à Cuba, le 1^{er} janvier 1959. La crise des missiles, en octobre 1962, et la promesse d'Ernesto Che Guevara, en août 1967, de créer «deux, trois, plusieurs Vietnam» inquiètent les habitants de la région. Au Chili, en 1970, quand Salvador Allende est élu président de la République, chacun sait qu'il est marxiste et ami du parti communiste. Aux États-Unis, Richard Nixon martèle qu'il faut «lui botter le train» et charge la CIA de l'empêcher de gouverner. La menace communiste, la peur de nombreux Chiliens que leur pays devienne un «nouveau Cuba» est là et les militaires y répondent à leur manière, avec une brutalité révoltante. À la fin de la dictature, le premier président de la démocratie renaissante, Patricio Aylwin, demande à Pinochet s'il regrette les crimes contre l'humanité commis quand il était au pouvoir. Le vieux militaire lui répond : «Mais nous étions en guerre, monsieur le président.» ■



ANONYMOUS/AP/SIPA

Victor Jara, poète martyr

Ce chanteur « engagé » (né en 1932, mort entre le 14 et le 16 sept. 1973) était l'idole de la gauche chilienne. Il était aussi un homme de théâtre et membre du Parti communiste chilien. Il fut l'un des soutiens les plus actifs de l'Unité populaire, la coalition du président Allende, élu en 1970. Le jour du coup d'État militaire du 11 septembre 1973, Jara est arrêté, emprisonné et torturé. Ses tortionnaires lui écrasent les doigts et le défient de jouer de la guitare. Il a été tué, criblé de balles, probablement entre le 14 et le 16 septembre. Il avait 40 ans. Il laisse l'image d'un jeune homme souriant, une guitare à la main, et des chansons folkloriques, amoureuses ou protestataires, que l'on peut retrouver dans les neuf albums qu'il a enregistrés entre 1966 et 1973, ainsi que trois autres posthumes. Enfin, il nous offre aussi l'ébauche de son dernier poème, inachevé, passé de main en main par les prisonniers du stade National, où lui-même était reclus. Grâce à eux, les premiers vers sont désormais connus : « *Somos cinco mil, en esa pequeña parte de la ciudad, somos cinco mil* » (« Nous sommes cinq mille, dans cette petite partie de la ville, nous sommes cinq mille »).

Raoul Wallenberg, du péril nazi aux geôles du KGB

Entre juillet 1944 et janvier 1945, ce diplomate suédois sauve des milliers de Juifs hongrois. Mais, au lendemain de la prise de Budapest par les Soviétiques, il disparaît sans laisser de traces...

PAR JEAN-YVES LE NAOUR

Après Oskar Schindler (1908-1974), immortalisé au cinéma par Steven Spielberg en 1993, le Suédois Raoul Wallenberg est sans doute le Juste le plus célèbre de l'Histoire. Occuperait-il ce rang dans nos mémoires s'il n'avait pas disparu, le 17 janvier 1945, dans des circonstances étranges ? Ce diplomate de 32 ans, crédité du sauvetage d'au moins 4500 Juifs, pour les estimations les plus basses, et 100 000 pour les estimations les plus hautes, mais douteuses, arrive à Budapest en juillet 1944 avec pour mission initiale de sauver 300 à 400 personnalités juives. Il découvre alors la gravité de la situation et décide de passer à la vitesse supérieure.

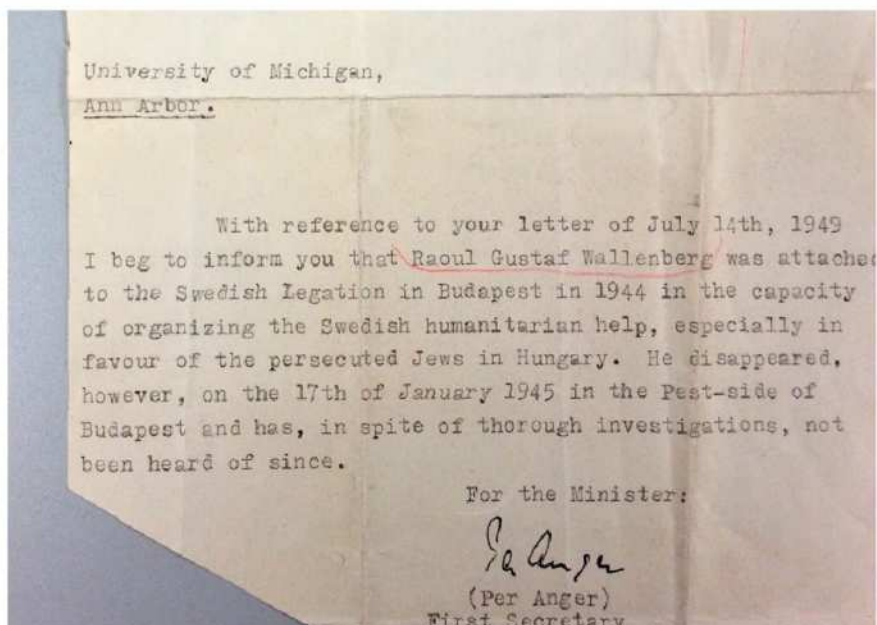
Le courage de s'opposer à Eichmann et aux fascistes

À l'époque, il n'y a plus de doutes sur le sort qui attend les Juifs d'Europe. Depuis avril 1944 et le rapport Vrba-Wetzler, du nom de deux évadés d'Auschwitz, le monde sait que les nazis ont mis en place une industrie de la mort où ils exterminent tout un peuple. La Hongrie, sous la férule collaborationniste de l'amiral Horthy, un



CLASSIC PICTURE LIBRARY/ALAMY STOCK PHOTO

La vie au bout du stylo Depuis son ambassade à Budapest, Wallenberg (assis) multiplie les documents de complaisance qui assurent une relative protection à des milliers de Juifs, en attendant la libération de la cité. Le 16 janvier 1945, l'Armée rouge s'empare de la ville ; le lendemain, il est convoqué chez le maréchal Malinovski. Depuis ce jour, le gouvernement suédois le recherche (courrier du ministère des Affaires étrangères, 1949).



WALLENBERG LEGACY, UNIVERSITY OF MICHIGAN

Les protagonistes



Adolf Eichmann (1906-1962)

Artisan de la « solution finale » en Hongrie.



Miklós Horthy (1868-1957)

Dirigeant de la Hongrie depuis 1920, il a placé son pays dans l'alliance avec Hitler.



Maréchal Malinowski (1898-1967)

Chef de l'Armée rouge sur le front de Hongrie qui ordonne l'arrestation de Wallenberg.

Pétain hongrois, applique depuis longtemps un régime juridique antisémite mais n'a pas encore déporté ses Juifs. En mars 1944, les Allemands accentuent leur pression et Eichmann s'installe à Budapest pour y superviser les déportations. Il commence par les campagnes et, en quelques semaines, de mars à juin, parvient à déporter 400 000 à 500 000 personnes vers les camps de la mort, Auschwitz en premier lieu.

À Budapest, où se concentre la communauté juive, la situation est dramatique. Une poignée de diplomates s'emploie à éviter le pire. Wallenberg met à profit les conseils du consul de Suisse Carl Lutz, qui, depuis des mois, ruse avec Horthy comme avec Eichmann.

Sur son exemple, le Suédois délivre des lettres de protection qui n'ont pas de valeur juridique mais qui, tamponnées par l'ambassade de Suède, impressionnent les Hongrois. De même, il loue des maisons qu'il déclare protégées par l'immunité diplomatique, allant jusqu'à apposer sur les façades des plaques « Bibliothèque suédoise », « Cantine suédoise », etc., pour donner plus de véracité à l'entreprise. Le courage de Wallenberg est indéniable. Il va jusqu'à défier les Allemands et les fascistes hongrois à la gare de Budapest en tirant des individus des trains qui les emmènent vers les camps.

Le 16 janvier 1945, les Soviétiques prennent Budapest. Le lendemain, Wallenberg est arrêté par l'Armée rouge. Si son décès est annoncé en mars 1945 par les autorités hongroises, on découvrira plus tard que les Soviétiques l'ont détenu à Moscou, notamment au siège du KGB, la sinistre Loubianka. Sans doute le considère-t-on comme un espion. Et, de fait, Wallenberg travaille pour le renseignement américain.

Transformé par la guerre froide en symbole du « monde libre »

Longtemps, les Soviétiques prétendront n'être responsables de rien mais, en 1957, Khrouchtchev reconnaît que le diplomate suédois est mort en prison d'une crise cardiaque en 1947. A-t-il été torturé ? A-t-il été exécuté ? Et pour quelle raison ? Le refus de Moscou d'en dire plus et la polarisation de la guerre froide transforment bientôt Wallenberg en symbole d'humanisme et de démocratie brandi par le « monde

Point de bascule

Le 17 janvier 1945, au lendemain de l'entrée des Russes dans Budapest, Wallenberg est arrêté. Depuis, c'est le mystère sur ce qu'il est devenu. Même la date de son décès reste incertaine.

L'indice

Raoul Wallenberg n'a pas été tué immédiatement, comme certains l'ont affirmé. Le nazi Gustav Richter, libéré des geôles soviétiques en 1955, affirme qu'il a partagé sa cellule à Moscou dix ans plus tôt. Ironie de l'histoire, le Juste Wallenberg aurait donc côtoyé en prison un bras droit d'Eichmann !

libre» contre l'URSS. Les États-Unis le font citoyen d'honneur en 1981, suivis par le Canada en 1985 puis par la Hongrie après la chute du rideau de fer. Le Conseil de l'Europe lui dédie un prix et l'on ne compte plus les statues et les rues baptisées en son honneur. En 1989, avec la désagrégation de l'URSS, quelques objets personnels, prétendument retrouvés par hasard lors de travaux à la Loubianka, sont rendus à sa famille. Le tournant nationaliste de la Russie, avec Vladimir Poutine, bloque toute recherche. En septembre 2017, les descendants de Wallenberg, qui assignent le FSB – héritier du KGB – en justice, sont déboutés par un tribunal moscovite. L'accès aux archives est interdit ! Ce n'est que partie remise. Un jour, l'énigme de la disparition de ce Juste exceptionnel sera résolue. ■

À l'école de la ruse avec le consul Carl Lutz

Plus oublié que Wallenberg, le consul de Suisse en Hongrie Carl Lutz (photo – 1895-1975) désobéit très vite aux instructions de son pays pour multiplier les lettres de protection, vrais-faux papiers, passeports, immeubles placés sous le régime de l'extraterritorialité, afin de sauver le plus de vies possible. C'est Lutz qui apprend à Wallenberg comment ruser avec les autorités hongroises et les Allemands. Expulsé de Hongrie par les Soviétiques en janvier 1945, Lutz fut mal accueilli par les autorités de son pays, qui lui reprochèrent d'avoir outrepassé ses fonctions. Aujourd'hui, cet homme oublié – qui a sauvé au moins 20 000 Juifs – est considéré comme un héros.



La drôle de guerre de Martin Guerre

En 1560, une curieuse affaire est plaidée à Toulouse. On accuse un paysan languedocien d'avoir berné non seulement les amis, mais aussi les parents et l'épouse d'un homme dont il a usurpé le nom et la vie. **PAR LAURENT VISSIÈRE**

Tout commence dans le petit village d'Artigat (Ariège), où, en 1527, s'est installé un certain Sanxi Aguerre (dont le nom basque est francisé en «Guerre»). Il est venu avec son frère cadet, sa femme et son fils, le petit Martin, âgé d'envi-

ron 2 ans. Loin d'être sans ressources, les Guerre acquièrent des terres et fondent une tuilerie. Ils se hissent ainsi très vite parmi les notables locaux. En 1538, Sanxi négocie l'union de son fils avec Bertrande de Rols, la fille d'une autre famille importante de la région. Martin n'a que 14 ans et Bertrande est à

peine nubile – ce qui est vraiment très précoce, même à cette époque. Il s'agit d'un mariage arrangé, où l'amour ne joue aucun rôle. Il en joue d'ailleurs si peu qu'il ne se passe rien durant la nuit de noces, et apparemment rien non plus dans les huit années suivantes... Pour atténuer la honte publique qu'entraîne ce mariage non consommé, le couple laisse entendre qu'il a été «maléficié»; à force de prières et de pratiques magiques, cependant, Bertrande finit par donner naissance à un fils, nommé Sanxi, comme son grand-père.

Bon père et bon époux

Mais Martin ne se satisfait pas de la vie qu'il mène: il se querelle avec son père, lui vole un boisseau de blé et, craignant sa réaction, préfère s'enfuir (1548) – c'est du moins l'excuse qu'on lui trouve. On saura plus tard qu'il passe d'abord en Espagne, où il sert comme laquais, puis qu'il s'engage comme soldat dans l'armée. La funeste bataille de Saint-Quentin (le 10 août 1557), où il perd une jambe, met fin à sa carrière militaire, mais il ne rentre pas pour autant chez lui, préférant occuper une modeste place de frère laïque dans un monastère espagnol. À Artigat, la fuite de Martin constitue une véritable catastrophe. Après la mort de ses parents, le chef de famille devient Pierre Guerre, l'oncle de Martin, qui a épousé la mère de Bertrande, devenue veuve.

Quant à Bertrande, tant qu'elle n'aura pas de nouvelle sûre de la mort de Martin, elle n'aura pas le droit de se

Les protagonistes

Arnaud du Tilh (v. 1525-1560)

Né à Sajas (Haute-Garonne), à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest d'Artigat, Arnaud se distingue dans sa jeunesse comme mauvais garçon, surnommé Pansette en raison de son appétit. Pour fuir la justice, il s'engage dans les troupes françaises et s'en va combattre en Picardie. On ignore en fait presque tout de son parcours et de la manière dont il a pu fréquenter Martin Guerre.



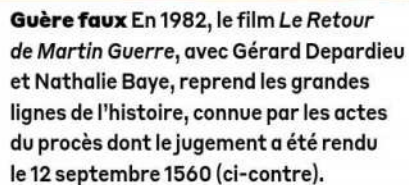
Bertrande de Rols (v. 1525-v. 1570)

Bertrande appartient à une bonne famille paysanne d'un village voisin d'Artigat (mais la particule de son nom ne signifie pas qu'elle soit noble). Montrant une force de caractère peu commune, elle soutient son pseudo-mari jusqu'au bout. Les juges reconnaissent son innocence et vont jusqu'à légitimer la fille qu'elle a eue de lui – un cas unique dans les affaires d'adultère !



Jean de Coras (1515-1572)

Juriste et humaniste renommé, Jean de Coras (1515-1572) enseigne le droit en France (Toulouse, Valence) et en Italie (Ferrare), avant de devenir conseiller au parlement de Toulouse (1553). De sa production juridique ne subsiste que l'*Arrêt mémorable du Parlement de Toulouse* (1561), où il raconte l'affaire Martin Guerre. Converti au protestantisme, il finit pendu le 4 octobre 1572 lors de la Saint-Barthélemy de Toulouse.

[illegible]

... voir après m'avoir délaissée si longuement!» Même scène avec son oncle Pierre, qui ne le reconnaît qu'après que Martin lui a remémoré une foule de souvenirs. Il peut alors rentrer triomphalement dans sa maison, et reprendre sa vie d'antan. Sa famille, ses connaissances et surtout son épouse sont-elles vraiment dupes du nouveau Martin? On peut en douter. Certes, il appelle chacun par son nom, connaît bien l'histoire du village et des siens, mais parfois il se coupe et

lui intenter un procès devant la justice. Furieux, l'oncle et son épouse (la mère de Bertrande donc) affirment dès lors haut et fort que le nouveau Martin n'est qu'un imposteur, et ils essaient même de le faire assassiner, mais Bertrande défend son mari bec et ongles.

Après diverses péripéties, Pierre Guerre intente un procès en imposture à son soi-disant neveu, qui est emprisonné (janvier 1560). Devant le juge défilent 150 témoins, qui se divisent

elle garde son mari; s'il le perd, elle garde son honneur (puisque'elle sera reconnue victime). En fin de compte, le juge déclare l'accusé coupable et le condamne à la décapitation, mais Martin fait appel devant le parlement de Toulouse. L'éminent juriste Jean de Coras, qui juge l'affaire, se montre d'emblée fasciné par le personnage de Martin. Celui-ci se présente toujours «avec un visage assuré et joyeux» et répond aux questions qu'on lui pose «avec une telle assurance et par si bon ordre qu'il ne semblait pas seulement le raconter aux juges mais le leur représenter et faire voir à l'œil».

“C'est pour avoir trop bien réussi sa tromperie que, trois ans plus tard, Martin commet une erreur fatale”



– chose curieuse – il a tout oublié de la langue basque. D'un point de vue physique, il ressemble à l'homme qui est parti huit ans plus tôt, mais il a changé aussi, et pas seulement parce qu'il s'est laissé pousser la barbe...

Non sans paradoxe, c'est parce qu'il a changé que les choses se passent si bien: le mauvais mari se montre désormais prévenant avec son épouse et un authentique amour va les unir; le fils taciturne et voleur est gestionnaire avisé. Mais c'est pour avoir trop bien réussi que, trois ans plus tard, il commet une erreur fatale. Il estime en effet que son oncle Pierre a mal géré les biens familiaux durant son absence: il lui demande des comptes et finit par

Haut et court Le vrai-faux Martin est finalement déclaré coupable et condamné à la pendaison. Cette affaire marquera Montaigne, qui évoque, dans ses *Essais*, ces «deux hommes qui se présentoient l'un pour l'autre».

en trois catégories: 45 affirment que l'accusé est un imposteur, en lequel certains croient reconnaître un certain Arnaud du Tilh; une quarantaine l'identifient formellement (dont ses quatre sœurs et deux beaux-frères); et une soixantaine préfèrent ne pas se prononcer... Bertrande a accepté de soutenir l'accusation de l'oncle, ce qui lui permet de jouer sur deux tableaux: si le nouveau Martin gagne le procès,

Coup de théâtre...

Jean de Coras a très bien compris que toute l'affaire résultait d'une sordide querelle d'argent et que l'oncle accusateur était un personnage avide et teigneux, au contraire de Martin, affable et visiblement amoureux de sa femme. Dans le doute, il va donc donner raison à ce dernier, quand se produit un coup de théâtre. Un homme à la jambe de bois se présente au tribunal comme étant le vrai Martin Guerre (c'est peut-être le bruit du procès à sensation qui l'a fait sortir de sa retraite), et tout le monde le reconnaît: son oncle, ses sœurs... et son épouse. Confondu, l'imposteur avoue s'appeler Arnaud du Tilh et fait amende honorable, avant d'être pendu devant la maison d'Artigat.

Que penser d'une telle affaire? Arnaud était un grand acteur, doué d'une excellente mémoire et d'un sens inné de l'improvisation. Il a dû connaître le vrai Martin à la guerre (ou ailleurs), apprenant de lui tout ce dont il avait besoin pour jouer son rôle. Au village, il a pu créer l'illusion, mais combien de temps? En fait, peu importe. Le retour du mari prodigue répondait à une attente: Bertrande avait besoin d'un mari, et son fils, d'un père. La fuite de Martin avait causé un désordre dans la communauté, finalement heureuse de le voir réparé. D'autant que personne n'avait perdu au change, le nouveau Martin étant bien mieux que l'ancien! Le retour du vrai mari, cocu, aigri et doté d'une jambe de bois, ne fut certainement une chance ni pour sa famille ni pour le village! ☐

Le mystère de Jean I^{er}, le prince maudit

Le petit Jean I^{er} meurt peu après sa naissance, faisant basculer la couronne sur la tête de son oncle. Druon développe, lui, la thèse de la substitution de l'héritier dans sa saga *Les Rois maudits*. **PAR VALÉRIE TOUREILLE**

Dans la nuit du 14 au 15 novembre 1316, le petit Jean voyait le jour. Issu de l'union de Louis X le Hutin et de Clémence de Hongrie, l'héritier du trône de France naissait dans un contexte politique troublé. Louis, fils aîné de Philippe le Bel, avait épousé Marguerite de Bourgogne, qu'il devait répudier pour soupçons d'adultère. S'il avait eu une fille, Jeanne, de ces premières noces, le roi plaçait tous ses espoirs de descendance dans une nouvelle union avec Clémence de Hongrie. Cependant, il mourut alors que son épouse était enceinte. On écarta, au nom de la loi salique quelque peu revisitée, l'hypothèse de la succession de Jeanne. Surtout, la nouvelle reine était enceinte. On nomma donc régent le frère du roi en attendant l'heureux événement.

Crime ou mort naturelle ?

Clémence de Hongrie donna naissance à un garçon, qui représentait dès lors le dernier espoir d'assurer la lignée des mâles de la dynastie capétienne. Malheureusement, le bébé mourut au bout de cinq jours. Si la mortalité infantile était grande, y compris dans les milieux les plus privilégiés, les circonstances dans lesquelles intervint cette disparition brutale suscitérent rumeurs et interrogations. Qu'était-il advenu à ce petit prince dont la mort bousculait encore davantage le jeu politique ? La théorie la plus simple était



liée aux circonstances de sa naissance : un prématuré, au Moyen Âge, avait peu de chances de survivre. Mais les intrigues étaient si nombreuses à la cour de France, et les revirements politiques si fréquents depuis la mort, en 1314, de Philippe le Bel, que la mort brutale de Jean engendra diverses spéculations, à commencer par celle de l'empoisonnement. Ce crime de l'ombre n'aurait laissé aucune trace écrite. Dès lors, la théorie du complot fit florès sous la plume des écrivains, à commencer par le plus célèbres d'entre eux : Maurice Druon dans sa saga des *Rois maudits* (7 vol., de 1955 à 1977). Une intrigue s'est-elle nouée entre le régent Philippe et Mahaut d'Artois, la mère de son épouse, pour écarter l'héritier ? C'est ce que soutient Maurice Druon, en façonnant



Game of throne Très impopulaire, Mahaut d'Artois se voit soupçonnée d'avoir hâté, par le poison, la mort du très jeune souverain légitime (à g.). L'actrice Hélène Duc incarnant Mahaut d'Artois dans la série TV *Les Rois maudits* (1972).

le personnage de Mahaut, dépeinte comme une redoutable femme politique, prête à tout pour consolider son pouvoir à la cour. Afin de favoriser l'accession au trône de son petit-fils, elle aurait empoisonné le petit Jean lors de sa présentation à la cour.

Mais l'écrivain a pimenté l'intrigue en évoquant la substitution de l'héritier par celui d'une suivante de la reine. Celle-ci ayant été rapidement écartée, son fils de substitution et véritable héritier de la couronne aurait été élevé dans une humble famille de marchands. Le petit Gianino di Guccio, apprenant bien des années plus tard le subterfuge et sa réelle identité, aurait hurlé à l'injustice dans toutes les cours d'Europe sans jamais obtenir gain de cause, avant de mourir dans la misère et l'anonymat. **ET**

L'éternelle chasse au trésor du galion espagnol

Le navire *Notre-Dame-des-Merveilles* porte bien son nom : sous les eaux céruléennes des Bahamas, son chargement, des bijoux, une Vierge et une table en or, reposent depuis 1656 au fond de la mer. **PAR SABINE BOURGEY**

Le 4 janvier 1656, la *Nuestra Señora de las Maravillas*, un galion espagnol, coule à l'est des côtes de la Floride. Découvrir sa cargaison, constituée de 40 tonnes d'or et d'argent, de bijoux et d'émeraudes... évaluée à 1,6 billion de dollars dans les années 1980, devient le rêve des chasseurs de trésors, des siècles durant.

L'archipel des Bahamas a tout pour faire rêver, des eaux claires, et beaucoup d'épaves puisque de très nombreux navires firent naufrage dans ses eaux entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Colomb découvrit ces terres en octobre 1492, leur nom proviendrait de l'espagnol *baja mar* («marée basse»). Cinquante ans plus tard, les Antilles, l'isthme de Panama, la Floride, le Mexique et le Pérou étaient soumis à l'Espagne et, durant deux cent cinquante ans, d'extraordinaires richesses allaient transiter vers ce pays en entraînant la destruction des Empires inca et aztèque.

La *Nuestra Señora de las Maravillas* faisait partie de ces «flottes de l'or» qui voyageaient entre le Nouveau Monde

et l'Espagne. Chaque année, deux *flotas* composées de galions lourdement armés partaient de Séville vers le Nouveau Monde. La *flota de Tierra Firme* se rendait au Mexique en avril, et la *flota de Nueva España* partait au mois d'août pour la Nouvelle-Grenade. Cette dernière chargeait à son bord les trésors du Pérou, puis se rendait à Carthagène, en Colombie, à Portobelo, au Panama, et atteignait enfin La Havane. La partie la plus dangereuse du voyage commençait alors : le retour vers l'Espagne. Les navires étaient évidemment en moins bon état qu'à l'aller et les historiens estiment que 14 % d'entre eux firent naufrage, car trop chargés en passagers clandestins ou en marchandises de contrebande.

Le 16 mai 1654, la *flota de Tierra Firme* quitte l'Espagne ; elle se compose de la *Nuestra Señora de la Limpia Concepcion* (surnommé la *Capitana*, car elle portait le capitaine-général) et de la *Nuestra Señora de las Maravillas* (surnommée, elle, l'*Almiranta*, car elle embarquait l'amiral), un navire de 650 tonneaux, armé de 58 canons. Les deux galions



Point de bascule

La *Nuestra Señora de las Maravillas* quitte Séville, se rend au Pérou, puis à Carthagène (Colombie) à Portobelo (Panama), à La Havane, aux Bahamas, où le naufrage a lieu, à Little Bahamas Bank ① (juste en face de la Floride ②).

Le protagoniste

William Phips (1651-1695)



En 1681, le célèbre chasseur de trésors et aventurier William Phips se rend sur le site du naufrage. Il a,

comme partenaire de recherches, le roi d'Angleterre Jacques II. Malgré sa devise, *Que ton hameçon soit toujours à l'affût*, il ne retrouvera que quelques monnaies d'argent. Phips laisse cependant une carte précise de la position de l'épave, qui sera très utile aux chasseurs de trésors du XX^e siècle, particulièrement Robert Marx et Herbert Humphreys.

sont accompagnés de quatre navires marchands et de deux autres petits navires. Après une traversée de quatre-vingt-quinze jours, la *Nuestra Señora de las Maravillas* parvient à Carthagène, où elle reçoit sa cargaison d'or, d'argent et ces fameuses émeraudes de Colombie aux teintes bleu-vert. Le 25 mars de l'année suivante, la flotte arrive à Portobelo. On embarque alors deux objets extraordinaires, une table en or, d'un poids de 400 livres, incrustée de pierres précieuses, et une statue de la Vierge à l'Enfant, en or également. Le voyage se



poursuit sans encombre et, en octobre, la flotte arrive à La Havane pour s'avi-tailler et réaliser des réparations. Les navires sont remis à neuf avec de nou-velles voiles. Le 1^{er} janvier 1656, la flotte commence son voyage de retour vers l'Espagne sous les meilleurs auspices.

Quatre siècles de recherches

Trois jours plus tard, les navires arrivent dans l'archipel des Bahamas mais se trouvent, le soir, pris dans un épais brouillard. La visibilité est très faible, la *Nuestra Señora de las Mara-villas* heurte un rocher et son gou-vernail tombe à l'eau. Pour alerter les navires de la flotte, on tire des coups de canon, mais le signal ne sera pas compris. L'autre vaisseau principal, la *Capitana*, la heurte de plein fouet. Le coup est si violent que le mât se brise en trois morceaux. À bord, c'est la panique, on décide d'attendre l'aube pour construire des radeaux; malheu-

À la chaîne En 2022, le milliardaire et chasseurs d'épaves américain Carl Allen met la main sur une (petite) partie des richesses du bâtiment.

reusement, le navire rebondit sur des rochers et se disloque... Nombre de passagers périront noyés ou seront dévorés dans la nuit par des requins... Il y avait 650 personnes à bord, il n'y aura que 45 rescapés. Tout de suite après le naufrage, le gouverneur de Carthagène envoie six frégates pour essayer de récupérer une partie de la cargaison mais, le 19 juin, un ouragan éclate et les six frégates sont perdues ainsi que la cargaison – qui avait été retrouvée!

Quelques expéditions se succèdent au fil des ans. Celle notamment du célèbre chasseur de trésors William Phips (1651-1695), qui ne retrouvera sur le site, en 1681, que quelques mon- naies d'argent. Il ne poursuit pas ses

recherches mais laisse une carte pré- cise de la position de l'épave, un docu- ment qui sera très utile aux aventuriers du xx^e siècle. Parmi eux, Robert Marx (1933-2019), star de la découverte des trésors maritimes, s'intéresse à l'épave dans les années 1970 mais ne parvient pas à signer un contrat de recherche avec l'État des Bahamas.

Herbert Humphreys (1948-2018), lui, y parviendra en 1986. Originaire de Memphis, cet aventurier excentrique et fortuné, aux faux airs d'Elvis Pres- ley, négocie un contrat de recherche exclusif avec le gouvernement des Bahamas: 75 % des découvertes pour sa société MAR (*Maritime Archeological Recovery*) et 25 % pour le gouvernement des Bahamas, qui assurera la sécurité de l'expédition de recherche avec ses forces de défense. La même année, il lance sa première expédition avec son bateau, le *Beacon*, équipé de *mailboxes* (des souffleuses, en forme de boîte ...

BRENDAN CHAVEZ-ALLEN EXPLORATION

L'indice

C'est grâce à l'extraordinaire témoignage de Diego Portichuelo de Rivadeneyra que nous en savons plus sur les circonstances exactes du naufrage et sur la localisation de l'épave. Durant la nuit du naufrage, ce curé de Lima, qui a embarqué à Portobelo pour rentrer en Espagne, reçoit les confessions des passagers, y compris celui de l'amiral Mattias de Orellana. À l'aube, le religieux sera sauvé par un canot lancé par un autre navire de la flotte.

... aux lettres américaine, pour dégager les objets du sable) et de matériel de recherche sophistiqué. Il quitte Georgetown, à Grand Cayman, pour Little Bahamas Bank, et l'épave est localisée dès le mois de juin 1986, à environ dix mètres de profondeur.

Si, dans l'inconscient collectif, la recherche de trésors sous-marins s'apparente encore à un rêve d'enfant avec la vision d'un coffre plein de pierres précieuses sagement ouvert au fond des mers, il n'en est rien ! Au fil des siècles, les courants marins et les ouragans ont dispersé les objets et les débris du navire sur des kilomètres. Trouver une épave est une affaire de professionnels, il faut de sérieuses connaissances historiques, d'importants moyens techniques, de la patience et... de l'argent.

Sur le site, les premières découvertes se font assez facilement : des pièces d'argent frappées dans les ateliers de Mexico et de Potosi, des monnaies d'or de Santa Fé de Bogota, des barres d'argent de 40 kilos, des barres d'or de 20 kilos... Mais il y a aussi les objets de la vie quotidienne, des outils de navigation, de la céramique... Humphreys et son équipe, formée d'une dizaine de plongeurs, travaillent avec l'historien Dan Koski-Karell, l'un des spécialistes des cartes marines de l'époque. L'homme connaît l'espagnol du XVII^e siècle et a également étudié les manifestes, ces textes rédigés par le clerc de la *Casa de Contratación* [l'organisme sévillan qui dirigeait le commerce avec l'Amérique, ndlr] qui accompagnent chaque voyage et qui

décrivent, de façon précise, les objets qui montent à bord à chaque étape. Ce qui permet à la Couronne espagnole d'établir la taxe de 20 % sur chaque objet du Nouveau Monde.

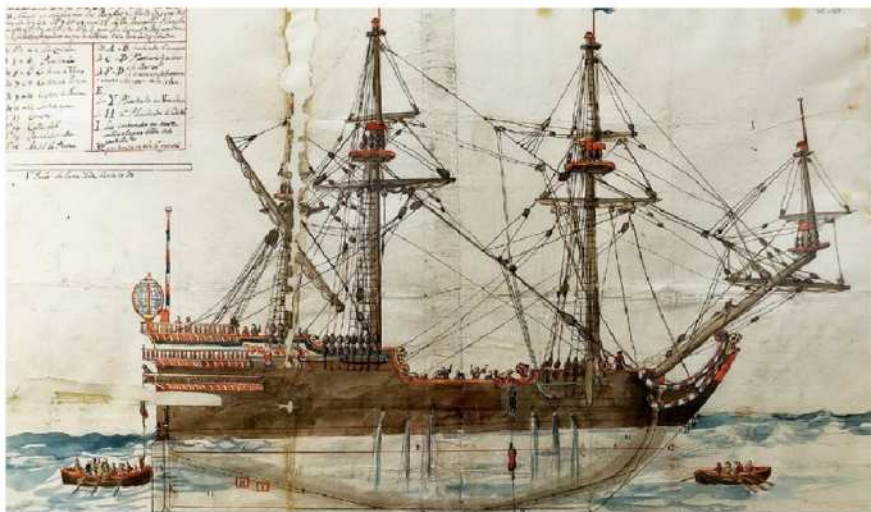
Pêche à dix millions de dollars

Les premières expéditions affichent un bilan plus que positif. L'équipe découvre des bijoux en or et des émeraudes colombiennes. Notamment l'une d'elles, de plus de 100 carats, qui est à ce jour la plus grosse émeraude jamais trouvée sur une épave ! Les découvertes effectuées sur l'épave de la *Nuestra Señora de las Maravillas* atteignent bientôt dix millions de dollars, un musée du Trésor est créé en 1987 à Grand Cayman. J'aurai la chance de rencontrer « Herbo » Humphreys cette année-là et je pourrai, l'année suivante, suivre l'expédition à bord du *Beacon*. Durant celle de l'été 1988, il y aura de nouvelles découvertes – un bandeau de mariage serti d'une améthyste de 150 carats, un pendentif en or en forme de tortue avec des diamants, de nouveaux lingots, des pièces

d'argent... Mais il manque toujours la Vierge à l'Enfant et la table sertie de pierres précieuses ! Quelques années plus tard, certains de ces objets seront dispersés en ventes publiques, le MAR deviendra le Marex, s'ouvrira aux investisseurs étrangers et Humphreys se tournera vers d'autres aventures. Il meurt à Memphis en janvier 2018, à l'âge de 69 ans.

Mais la *Nuestra Señora de las Maravillas* reste un mythe chez les chasseurs de trésors. En 2022, Carl Allen, un industriel d'un certain âge passionné par les Bahamas et par la recherche sous-marine, reprend le flambeau avec sa femme, Gigi. Sa société, Allen Exploration, compte à son actif, en 2023, la découverte de bijoux spectaculaires, dont une très longue chaîne en or, des pendentifs avec des émeraudes et des diamants... Tous ces objets sont visibles au nouveau Musée maritime de Freeport, aux Bahamas. La Vierge en or et la table aux pierres précieuses reposent, à ce jour, encore au fond des mers. L'aventure de la *Nuestra Señora de las Maravillas* continue donc... 

“On découvre de l'or, des diamants, des pièces d'argent... mais toujours pas la table sertie de pierres précieuses”



Coffre-fort flottant L'armement de la *Nuestra Señora de las Maravillas* est de taille (36 canons, 20 demi-canons, 8 quarts de canon, 130 fusils) pour parer aux pirates, mais se révèle d'un faible secours contre les tempêtes !

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



Près de
30%
de réduction* !

BULLETIN D'ABONNEMENT

1

Je choisis la formule d'abonnement de mon choix

(Je coche la case correspondante)



OFFRE PREMIUM
1 an (10 numéros)
+ 4 HORS-SÉRIES
pour 84 € au lieu de 116,50 €*

-28%



OFFRE ESSENTIELLE
1 an (10 numéros)
pour 59 € au lieu de 76,90 €*

-23%

2

J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom

Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Pour ne rien rater de l'actualité d'HISTORIA, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email

3

Je choisis mon mode de règlement

☐ Par chèque bancaire ou postal à l'ordre d'HISTORIA à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante : HISTORIA - Service abonnements - Libre Réponse 25694 60647 Chantilly Cedex

☐ Par carte bancaire, rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'HISTORIA boutique.historia.fr ou flashez le QR code ci-contre

☐ Par téléphone en contactant directement le service clients au **01 55 56 70 56** du lundi au vendredi de 9h à 18h.



Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'HISTORIA au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90 et les numéros d'HISTORIA Hors-Série au prix unitaire de 9€90. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : serviceclients@historia.fr. Offre valable jusqu'au 30/09/2024. *par rapport au prix de vente au numéro. En souscrivant à cette offre d'abonnement, vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site <https://www.historia.fr/cgv>. HISTORIA, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus. Conformément à la réglementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO HISTORIA 10 boulevard de Grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO dpo@lesechosleparisien.fr. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales par téléphone et/ou courrier postal HISTORIA, vous pouvez contacter le Service Clients par email à serviceclients@historia.fr ou par courrier à : HISTORIA - Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex



Moi, moche et pas bien méchant Carlos II von Habsburg reçoit, en raison de son physique ingrat, de ses maladies à répétition et de la fin crépusculaire de sa maison qui s'éteint avec lui, le surnom de *Hechizado*, « l'Enfermé ». Portrait de Charles II (détail). Mairie de Séville.

Charles II de Habsbourg au-delà du miroir

En montant sur le trône d'Espagne, cet ultime descendant de Charles Quint porte les espoirs de tout un peuple. Mais sa santé fragile et sa laideur ne témoignent que trop des ravages de la consanguinité. Il lui faudra pourtant, dans un contexte troublé, incarner la monarchie jusqu'au bout. **PAR PIERRE-LOUIS LENSEL**

D

es traits maladifs, un nez inconcevable, des lèvres baroques, un menton mal taillé et des yeux chargés de tourments... Au premier regard, Charles II, roi d'Espagne dans la seconde moitié du XVII^e siècle, s'impose comme la caricature d'une dégénérescence dynastique. Ses ancêtres, il est vrai, sont singulièrement peu nombreux: pour sécuriser leur héritage et selon une croyance en une prétendue supériorité familiale, ils en sont passés par une série impressionnante d'unions consanguines, jusqu'à

ses parents, Philippe IV et Marianne d'Autriche, oncle et nièce (*voir p. 88*). L'apparence étrange voire dérangeante de Charles II a de nos jours une conséquence inattendue: ce monarque oublié du grand public retrouve une place sur les réseaux sociaux, notamment à travers des memes, ces images légendées avec un humour inégal. Cette viralité est facilitée par l'impact instantané de ce physique aux frontières du possible, mobilisé pour déclencher l'effroi ou les rires moqueurs. Mais, d'un point de vue historique, le résumer à sa hideur tient du contresens.

L'enfant et les vautours

En son temps, le corps de Charles II porte aussi, en vertu d'un puissant mythe social, une dimension supposée glorieuse, une forme d'autorité inhérente: tout «ensorcelé» qu'on le croie, il reste l'incarnation d'une monarchie dont la puissance s'étend de Madrid

à Manille en passant par Bruxelles, Naples, Mexico ou Lima. Dès sa naissance, en novembre 1661, des sentiments ambivalents entourent le futur roi. Cet enfant tardif inspire autant une foi en l'avenir qu'une angoisse lancinante. Son unique frère survivant s'est éteint juste avant qu'il ne voie le jour, ce qui fait de lui l'unique héritier masculin du vieillissant Philippe IV. De sa santé dépend l'avenir de l'empire des Habsbourg d'Espagne.

Or, dès ses premières années, les traits de l'enfant sont inhabituels, sa constitution ne se renforce guère et ses apprentissages sont d'une rare lenteur. La marche du monde, pourtant, n'attend pas... Le prince n'a pas 4 ans à la mort de son père, en septembre 1665. Il est désormais Charles II, roi chétif aux jambes encore branlantes. Tandis que sa mère est placée à la tête d'une régence laborieuse, les vautours des puissances rivales se tiennent prêts. •••



Retour de bâton Philippe IV (peint ici par Vélasquez) meurt en 1665 et laisse un trône fragile à sa veuve, Marianne d'Autriche (à dr.), régente du royaume en raison de l'âge de Charles. Leur union, celle d'un oncle et d'une nièce, n'annonçait rien de bon.

... Deux candidatures à sa succession, en particulier, s'agitent en coulisses. La plus évidente, consignée dans le testament de Philippe IV, est celle des Habsbourg d'Autriche, cousins qui règnent à Vienne. Une sœur de Charles II, l'infante Marguerite, s'unit d'ailleurs à l'empereur Léopold en 1666, faisant de ses futurs enfants des héritiers tout trouvés. Il faut cependant aussi compter sur le royaume de France. Louis XIV s'est marié avec l'infante Marie-Thérèse, l'aînée de Philippe IV : puisque Madrid, cerné par les difficultés, ne s'est pas acquitté de sa dot, les Bourbons estiment que son renoncement à ses droits espagnols n'a pas cours.

Cette contestation favorise l'éclatement de la guerre de Dévolution, dès 1667-1668 – elle concerne, pour l'instant, la succession de Philippe IV aux

Pays-Bas. Fait inquiétant : la puissance de Louis XIV s'y affirme face à une Espagne peu capable de lui tenir tête... À l'écart du conflit et derrière le dos du pouvoir madrilène, l'empereur Léopold juge bon de parler d'avenir avec le roi de France, sans attendre la fin des combats : les deux beaux-frères s'entendent pour scinder l'Empire espagnol à leur profit quand le roi souffreteux aura rendu l'âme.

Charles essaie d'être roi, mais faillit dans son rôle d'époux

Mais voilà : les années passent et Charles II atteint bel et bien l'adolescence... Est-il pour autant en état de gouverner alors que la régence de sa mère doit se clore, au milieu des années 1670 ? Ses défaillances multiples, sa formation plus que lacunaire,

sa personnalité manipulable ouvrent la voie aux seconds rôles avides de jouer les premiers. Cependant, plusieurs auteurs insistent : il serait faux de présenter Charles II comme stupide. Et puis, le roi, c'est lui – quand bien même, le plus souvent, d'autres que lui veillent concrètement sur l'essentiel des affaires. C'est le cas, entre 1677 et 1679, de Don Juan José, enfant naturel de Philippe IV, parvenu au pouvoir aux dépens de la régente et de ses proches.

C'est alors le moment de marier le roi. L'idée réjouit Charles II, qui prend le sujet à cœur. À la fin d'une nouvelle guerre perdue face à la France, une charmante nièce de Louis XIV, Marie-Louise d'Orléans, paraît un bon choix. Pour la jeune fille, une telle union a beau être d'un prestige immense, elle ne peut contenir son dépit quand on lui

“Ni les prières ni les exorcismes ne libèrent le corps de Charles II de l'ensorcellement censé le miner”

présente un portrait de son promis: elle craint qu'il ressemble, selon un mot du temps, à un «vilain magot [macaque]». Qu'importe: fin 1679, la princesse Bourbon rejoint celui qu'on lui assigne, au-delà des Pyrénées.

Pour elle, une existence sous pression commence. Il tarde aux courtisans de voir son ventre s'arrondir, même si, en réalité, Charles II «n'est sans doute pas en mesure d'engendrer», comme le précise Elisabetta Lurgo, récente biographe de la reine française. Le déni, comme souvent, fait le lit de l'injustice: les saisons passant, Marie-Louise est fustigée pour son incapacité à offrir un futur à la dynastie... L'épée de Damoclès qu'est la mort du roi stimule les bassesses entre acteurs de la Cour; la fièvre règne à Madrid. Des luttes politiques complexes encombrant les Premiers ministres successifs, à la peine alors que des réformes ardues doivent être poursuivies.

Bon an mal an, le faible roi, lui, parvient à demeurer sur son trône. Il survit ainsi à Marie-Louise, emportée par une maladie en 1689, à 26 ans. Le résultat peu probant de cette union ne décourage ni les prières ni les espoirs, alors que les exorcismes hasardés ne libèrent pas le corps de Charles II de «l'ensorcellement» censé le miner. Une seconde épouse royale, Marie-Anne de Neubourg, princesse germanique, est vite trouvée. La nouvelle reine – ô surprise – ne tombe pas enceinte; son rôle auprès de son mari n'est pas moins actif, pour favoriser un legs autrichien. Du fait de l'endurance du roi d'Espagne, en effet, l'ancien traité entre Louis XIV et Léopold s'est dénoué. L'empereur Habsbourg s'enorgueillit maintenant d'avoir deux garçons: l'un,

espère-t-il, prendra sa suite à Vienne et l'autre, sera roi à Madrid. Louis XIV, cela va sans dire, est vent debout contre cette hypothèse... Cela se traduit, à la fin de la guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697), par des pourparlers à la dérobée avec l'Angleterre et les Provinces-Unies.

Les monarchies au chevet de «l'homme malade» de l'Europe

La France consent à admettre, en échange de compensations, qu'un jeune prince bavarois, petit-fils de la défunte infante Marguerite, soit l'héritier du trône madrilène. C'est, là aussi, sans compter sur les ressources imprévisibles du corps de Charles II: en 1699, son successeur présomptif est fauché en pleine enfance et les tractations doivent être reprises pour répartir son empire, encore et toujours malgré lui.

L'ultime Habsbourg d'Espagne accompagne tout de même le siècle dans son crépuscule: sa santé flanche. Au bout de ses vulnérabilités, physique et mentale, il reste pourtant le souverain vivant. Les défenseurs des candidatures impériale et française, notamment, tirent sans cesse sur ses manches pour le faire tester en leur faveur. Le roi, encouragé par des avis influents, s'attache, lui, à un scrupule essentiel: tout dépeçage de ses territoires serait une défaite! Il lui faut donc désigner un successeur unique.

Ce désir plaide pour les Bourbons, perçus comme suffisamment efficaces, suffisamment redoutables, pour tenir

ensemble toutes les possessions dont ils hériteraient. Poussé par le cardinal Portocarrero et encouragé par le pape qui, relève l'historienne Marie-Françoise Maquart, «lui affirme la nécessité de faire confiance au roi de France en adoptant pour successeur l'un de ses petits-fils», Charles II finit par nommer, dans son testament du 2 octobre 1700, un cadet de la maison de Bourbon – les royaumes de France et d'Espagne resteraient ainsi disjoints.

Cette décision ne pouvait guère attendre: l'agonie du roi de 38 ans n'est cette fois pas un trompe-l'œil.

L'Europe attend. L'Europe espère. L'Europe angoisse. Fin octobre, les médecins font encore usage de leur savoir: à en croire un diplomate français, des «cantharides» [préparations à base de coléoptères, NDLR] sont appliquées sur les pieds du roi, des «pigeons nouvellement tués» sur sa tête et des entrailles de mouton sur son «estomac». Le patient n'en est pas sauvé. Le 1^{er} novembre, il expire.

Charles II disparaît donc quelques semaines après avoir opté pour le futur Philippe V, acte courageux qui devait changer l'histoire d'un

continent prêt à s'embraser – preuve, s'il en est, que son règne ne saurait être réduit à une triste apparence physique, observée le temps d'un regard sidéré ou d'un rire moqueur. 



Éloge des moches
(Perrin, 2024)
décrypte dix
autres exemples
de laids qui ont su,
malgré leur hideur,
surmonter bien
des épreuves

L'auteur. Pierre-Louis Lensel est rédacteur en chef adjoint chargé du numérique à *Historia*. Il a publié *Éloge des moches*.

Août 1934, dernier pogrom en territoire français



MAHU, DON DELAURENT DE COMMINES

Explosif Au début des années 1930, la crise frappe Constantine, et notamment ses quartiers musulmans, gonflés par l'exode rural. Chauffées à blanc par les colons, ces populations appauvries se précipitent, le 5 août 1934, dans le quartier juif.

Il y a quatre-vingt-dix ans se déroulait, à Constantine, en Algérie, une émeute qui causa la mort de 25 « Israélites ». Retour sur cette poussée de fièvre antisémite dans une cité où les communautés, loin du vivre-ensemble républicain, cohabitaient sans se mélanger. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR**



Razzia Partis de la mosquée, au bas de la rue Nationale, les émeutiers incendient le magasin Sebbah et se livrent aux pillages et aux meurtres durant tout un après-midi.

L

'Histoire a retenu que le dernier pogrom français s'est produit à Durmenach, dans le Haut-Rhin, en février 1849. Pourtant, il en existe un autre, qui fit 25 morts en août 1934 dans la ville de Constantine. Certes, cette France-là n'était pas tout à fait la France, bien que l'Algérie fit alors partie du territoire national. Ni les Français ni les Algériens ne l'ont

gardé en mémoire. Significativement, aucun historien ne s'est intéressé à ce massacre avant les années 1970, et ceux qui ont remué les archives en ont souvent tiré des conclusions différentes car l'événement, même s'il s'inscrit dans la longue histoire de l'antisémitisme chrétien et musulman, n'est pas aussi lisible qu'il en a l'air.

Chef-lieu départemental et troisième ville d'Algérie, Constantine a connu une croissance démographique rapide, passant de 65 000 habitants au recensement de 1911 à 100 000 à celui de 1931. On y compte 51 % de musulmans, 36 % de Français et 13 % d'Israélites, selon la nomenclature de l'époque, qui enferme les Algériens dans le statut coranique et sépare les Juifs des Français, malgré leur statut de citoyen depuis le décret Crémieux de 1870. Ville en forme de citadelle, traditionaliste dans sa foi, très

peu industrialisée, où vivent les trois communautés sans pour autant que celles-ci se mélangent, chacune ayant son propre quartier.

Les habitués boucs émissaires

L'ambiance n'est pas vraiment idyllique. Sur le plan économique, l'Algérie subit de plein fouet la crise liée à la baisse des prix des céréales, de l'orge, du vin, de la viande de mouton. Les petits paysans étranglés par les dettes finissent par quitter leurs mechtas et se retrouvent en ville, dans des taudis, comme dans le quartier misérable du Remblai. Dans ce climat économique et social gangrené par le chômage, l'antisémitisme resurgit.

Les Israélites, investis dans le commerce, sont accusés de s'enrichir sur le dos du malheur des autres. À ceci près que les premiers propagateurs de ...

Impulssants

La police est débordée, et l'armée sans munitions – par crainte d'un usage disproportionné des armes. Les autorités municipales, elles, sont soupçonnées d'avoir attisé l'anti-judaïsme arabe.

Complot

Manipulés par des colons antisémites, voire ouvertement pronazis, des émeutiers tracent des croix gammées sur les murs de la cité.

... la haine des Juifs sont les Français d'Algérie. Le député-maire Émile Morinaud, autrefois proche d'Édouard Drumont, s'est fait élire au temps de l'affaire Dreyfus sur le thème de la détestation des Juifs. Il a depuis mis de l'eau dans son vin pour se faire réélire, mais n'en pense pas moins. Il est d'ailleurs partisan de l'abolition du décret Crémieux. Jules Molle, maire d'Oran et propriétaire du *Petit Oranais*, porte quant à lui un insigne à croix gammée.

Pour parvenir à la dénaturalisation des Juifs, les antisémites jouent la carte de la solidarité avec les musulmans, sous statut de l'indigénat. À Saint-Arnaud et Sétif, dans le département de Constantine, des militants d'extrême droite distribuent des papillons « Ô musulmans, la France vous aime et les Juifs vous haïssent. » La rumeur de l'accueil en Algérie de milliers de Juifs allemands chassés par le nazisme, et qui viendraient prendre le travail des ouvriers arabes, provoque une émeute

Massacre Le vol ne constitue pas le seul mobile des assaillants. Ils traquent leurs victimes jusque dans leurs domiciles pour attenter à leur vie.

à Tlemcen, en 1933. Une cinquantaine de boutiques appartenant à des Juifs sont pillées. Dans cette ambiance tendue, des groupes de jeunes gens s'organisent pour défendre le quartier juif de Constantine, provoquant régulièrement des incidents et renforçant les tensions entre communautés.

L'incident du vendredi 3 août 1934 n'est donc pas un coup de tonnerre dans un ciel serein. Ce soir-là, Élie Khalifa, un maître tailleur passablement éméché – il dira, pour se défendre, ne pas avoir bu plus de quatre anisettes –, s'en prend de sa fenêtre à des musulmans en train de procéder à leurs ablutions. Indisposé par les hommes à demi

dénudés, il les insulte. Il aurait également craché et uriné sur le mur de la mosquée, selon certains témoignages. Des manifestants arabes viennent alors caillasser ses fenêtres, entraînant une bagarre générale dans le quartier. La police intervient, suivie d'un peloton de 25 zouaves. L'ordre est finalement rétabli dans la nuit; quinze personnes sont blessées, un Arabe décède d'une balle reçue au ventre, six bijoux sont pillés et des voitures dégradées.

Ces événements surviennent au pire moment. Le maire est en vacances, le préfet et le chef de la police à Alger sont absents. Le secrétaire général de la préfecture, Landel, prend l'affaire en main et



convoque dans son bureau les représentants des deux communautés le samedi 4 août au matin. En échange de la libération de 40 personnes, le Dr Bendjelloul, leader des musulmans de Constantine, prône l'apaisement. Une manifestation pacifique commune est même envisagée pour le lendemain, mais le secrétaire de la préfecture, craignant des troubles, demande son annulation. Le 5 août, un millier de musulmans se rassemblent. Ils n'ont pas été informés du contrordre. Et comme Bendjelloul n'est pas avec eux, une rumeur se propage: il aurait été assassiné par les Juifs! La foule en colère fonce alors sur les quartiers juifs et affronte la police et les zouaves. Les militaires, à qui l'on n'a pas distribué de cartouches pour éviter que le sang coule, sont débordés.

« Pas un sou pour le Juif » !

Une heure durant, l'émeute triomphe dans la rue Nationale: boutiques pillées et intrusion dans des appartements où des familles entières sont assassinées à coups de poignard. Finalement, à midi, les autorités font intervenir plusieurs centaines de tirailleurs, qui rétablissent le calme. Des cartouches sont distribuées, signe que la troupe est prête à tirer, les roulements de tambour impressionnent. Mais le bilan est lourd: 28 morts, dont 25 Juifs.

Le 6 août, une colonne de plusieurs centaines de personnes venues des environs pour en découdre avec les Juifs est arrêtée par la troupe et aussitôt dispersée. Ce jour-là, des pillages se produisent dans six communes proches de Constantine. Comment interpréter cette flambée de violence? Un complot? un événement local spontané? un «simple» pogrom issu de la longue histoire de l'antisémitisme? Les communistes parlent de «provocation» et affirment que les autorités coloniales ont voulu détourner la colère populaire sur les Juifs. La communauté juive, via le conseiller municipal Henri Lelouche, s'en prend à l'inaction coupable de la préfecture et de la troupe dans la matinée du 5, soupçonnant, là aussi, une collusion passive avec les émeutiers. N'a-t-on pas vu des soldats se parfumer avec des flacons pillés dans les boutiques juives? Le gouverneur géné-

ral, à Alger, qui ordonne une enquête administrative, se demande également s'il n'y a pas derrière l'émeute antijuive un mouvement insurrectionnel commandé d'Égypte ou de Syrie.

L'ordre de déployer les zouaves sans munitions visait ainsi à ne pas tomber dans le piège de supposés «agitateurs nationalistes», qui attendent que le

“La répression traduit la peur du gouvernement: et si, demain, c'était l'ordre colonial qui était ciblé?”

sang coule pour provoquer une crise générale. Cette crainte a certainement retardé l'emploi du bataillon de tirailleurs musulmans, de peur qu'ils se joignent aux émeutiers. Le Dr Bendjelloul, en revanche, plaide pour l'événement local qui dérape et réfute absolument toute préméditation. Enfin, il existe une indéniable dimension sociale, les émeutiers étant issus du sous-prolétariat de la cité, fellahs ruinés et déracinés, cireurs de chaussures, chômeurs, reportant sur les Juifs la douleur de leur condition, sinon la responsabilité de leur misère.

L'historien Joshua Cole insiste, lui, sur la montée en puissance d'une nou-

velle élite politique musulmane dont Bendjelloul est l'exemple: ambitieuse, revendicative, mais pas encore acquise au nationalisme. L'exigence répressive du gouvernement général tient d'ailleurs à la peur que traduit ce soulèvement brutal: et si, demain, la cible de la colère n'était plus les Juifs mais l'ordre colonial? Le rapport d'enquête, rendu le

7 octobre, reporte facilement la responsabilité du drame sur l'antisémitisme culturel des musulmans et dédouane évidemment les autorités municipales et militaires de toute

faute. Il suggère aussi que les Juifs, à cause de leur «usage coutumière», sont coupables de leur propre malheur. Une vieille antienne. À cette date, une campagne de boycott des magasins juifs est toujours en cours, soutenue tant par les musulmans que par les Français antisémites. «Pour avoir le Juif, pas un sou pour le Juif», lit-on sur des papillons imprimés par le journal constantinois *L'Éclair*, le 3 octobre. Le *Tam-tam*, un autre hebdomadaire, écrivait le 19 août que «90 % d'entre nous, tout en regrettant le sang versé, ne le blâment pas». Sur une communauté de 13 000 personnes, un millier de Juifs prend déjà le chemin de l'exil, en Tunisie ou en France. ■



Cercueils et valises Les événements, qui font 25 victimes juives (hommes, femmes et enfants), marquent la ville. De nombreux israélites constantinois font le choix de l'exil.

Reportage



Sully-sur-Loire La grand-messe des reconstituteurs



Époques épiques

Du Néolithique au
xx^e siècle, les participants
en costumes bigarrés
proposent une frise
chronologique vivante
et didactique.

Chaque année depuis
dix-sept ans, près de
1 500 passionnés d'histoire
paradent dans le Loiret.
Cette année, l'historien
Éric Teyssier s'est mêlé
à la foule des 45 000
visiteurs. **PAR ÉRIC TEYSSIER –**
PHOTOS DE FRANÇOIS CANAR

L

orsque l'on arrive à Sully-sur-Loire, le château du fidèle ministre du bon roi Henri IV se dresse, majestueux, au-dessus de vastes douves où dorment des eaux calmes. Mais en avançant jusqu'au parc, une intense activité saisit le visiteur en ce troisième week-end de mai. Sur un immense espace arboré, des centaines de tentes, d'installations et de décors éphémères s'offrent à la vue. Nous sommes aux «Heures historiques de Sully», le plus grand rassemblement de reconstitution de France. Ici, 1 500 reconstituteurs appartenant à 110 groupes font revivre le passé avec une même passion du détail et du partage, pour la plus grande joie des 45 000 visiteurs. Dans cette machine à remonter le temps à ciel ouvert, le public surfe sur la vague des siècles, des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique aux paras de la guerre d'Indochine.

Gratuit et ouvert au plus grand nombre

Depuis dix-sept ans, cet événement n'a fait que croître et embellir. Il est le fruit de la volonté constante du maire de Sully, Jean-Luc Riglet. Fonction oblige, ce passionné d'histoire paraît dans son superbe costume de commissaire de la République, mais son panache tricolore ne l'empêche pas de donner de sa personne. Maniant le râtelier, il répand la paille et le gravier avec ses équipes municipales après le passage d'un orage. Très attaché à cet événement, l' élu tient à maintenir la gratuité de cette rencontre qui doit rester ouverte au plus grand nombre. Autour de lui, deux piliers soutiennent l'aventure depuis l'origine. Patrick Hélaïne, président du comité des fêtes de cette petite ville de 5 000 habitants, est l'organisateur en chef. Avec 45 bénévoles appuyés par 25 jeunes payés en chèque emploi-service, il se démène pour réussir chaque année «une manifestation d'amitié très familiale». ...



... À ses côtés, Éric Borny est le chef d'orchestre de la partie reconstitution historique. Reconstituteur de longue date et président de l'association Wings for Ever, ce passionné d'aviation est en uniforme de colonel de l'US Air Force. Responsable du casting, il veille à l'équilibre des époques et à la qualité de chaque troupe. Plus que de «devoir de mémoire», Éric préfère parler de «trait de mémoire» entre les générations. Son défi permanent consiste à trouver de nouvelles thématiques chaque année. Mais le temps qui passe amène de nouvelles pistes. Ainsi, le service militaire dans les années 1970 ou la première guerre du Golfe entreront bientôt dans l'Histoire au travers de la reconstitution.

Les rencontres étonnantes ne manquent pas. Au bord d'un plan d'eau, deux chasseurs du Magdalénien sont vêtus de peaux, portent peintures sur le visage et plumes dans les cheveux. Certains enfants les confondent avec les Indiens d'Amérique, présents eux aussi, mais ces animateurs du patrimoine expliquent qu'ils sont nos lointains ancêtres communs. À la croisée de l'archéologie, de

l'anthropologie et de l'expérimentation, ils décrivent une démarche très actuelle, «consacrée à la Préhistoire et à la protection de l'environnement par le geste». On comprend à quel point l'Histoire est faite de milliers de récits plus humains les uns que les autres. Ce sont autant de bribes qu'il convient de recueillir pour mieux les partager.

Acteurs de l'Histoire vivante

Devant une machine à écrire d'un autre temps, deux jeunes femmes invitent le public à s'inscrire dans le service des transmissions de la 1^{re} armée française, «avec l'autorisation de leur père ou de leur mari». Nous sommes en 1942 et ces dames sont des Merlinettes. Attachées à l'unité de transmission du général Merlin, elles constituent la première unité militaire féminine créée dans l'armée française et ont largement participé à la libération du pays. Au-delà du jeu de l'enrôlement, c'est l'évolution de la femme dans la société qui se dessine. Un «trait de mémoire» parfois fructueux, comme cette visiteuse âgée, fille d'une Merlinette, qui vient offrir photos et documents de sa mère à



Trait de mémoire

La reconstitution n'est pas qu'une fête costumée de l'Histoire. Elle repose aussi sur la pédagogie, pour permettre au public de comprendre les périodes représentées, comme lors d'une démonstration de combat gaulois (à g.), d'un défilé de soldats du Second Empire (ci-contre) ou d'un atelier de perruquiers. Le maire de Sully, Jean-Luc Riglet, très attaché à cette manifestation, se prête au jeu en s'habillant en commissaire de la République (ci-dessous).



l'association. Un patrimoine sauvé de l'oubli qui servira à nourrir la transmission de l'Histoire. Un peu plus loin, un prêtre célèbre la messe au milieu de chouans. « C'est une reconstitution ? » demande un visiteur. « Non, lui répond un reconstituteur en uniforme de l'armée d'Afrique, c'est bien une messe. Le prêtre est aumônier militaire et reconstituteur. » Encore quelques pas et Alexis, membre du groupe des Mobilisés de 1940, explique qu'il a préféré reprendre la vigne de son oncle plutôt que de poursuivre des études historiques mal engagées pour cause de Covid. Très vite, la conversation s'oriente vers la crise de 1907, la révolte des vignerons du Midi et les mutins du 17^e régiment d'infanterie. Dans un autre secteur, le visiteur découvre Catherine de Médicis et son gendre Henri IV en habits de soie et de dentelle. Arborant fraise, cordon bleu du Saint-Esprit et

longue barbe bien taillée, le duc de Sully, ancien maître des lieux, semble revenu à la vie. Acteurs de l'Histoire vivante, ces personnages incarnent une frise chronologique en mouvement à la fois ludique et didactique.

Voulez-vous un autre Bourbon ? Voici Louis XV, en train de déjeuner sous une tente fleurdelisée. Ancien contre-amiral dans sa vie active, Richard appartient à la compagnie de spectacle L'Âme des siècles. N'hésitant pas à quitter sa cour, il invite une visiteuse à quelques pas de danse pour l'initier au menuet au son des violons. Ailleurs, d'autres groupes médiévaux entraînent le public dans une danse en vogue à la Renaissance, le branle du guet, avant que des guerriers de toutes les époques ne s'affrontent en champ clos, sous les commentaires d'Éric Borny... Toujours la didactique. •••

Reportage

Bulle spatio-temporelle

Les « Heures historiques » de Sully-sur-Loire sont la plus grande manifestation de reconstituteurs en France.

Elles sont placées sous le patronage de la transmission du savoir, chaque reconstituteur devenant, le temps d'un week-end, un médiateur.



... Résolument tournées vers le public dans un esprit de partage, les « Heures historiques » de Sully-sur-Loire constituent la Mecque des reconstituteurs. Un lieu de retrouvailles pour la grande famille de la reconstitution. Chacun y revoit des amis croisés un mois ou dix ans plus tôt, sur d'autres champs de bataille, châteaux ou lieux de mémoire. De toute évidence, cet événement possède une âme particulière. En 2015, une tempête a tout emporté, faisant tomber un arbre dans le parc, contraignant à l'annulation et au repli des troupes dans un gymnase. Bien loin de tuer la manifestation, cet aléa climatique l'a rendue plus forte grâce à cette solidarité forgée entre reconstituteurs et organisateurs face à l'adversité. Un pin's « 2015, j'y étais » est encore arboré par les anciens, à qui, tels les grognards d'Austerlitz, on peut dire : « Voilà un brave ! »

Même si la vie civile et le rôle des femmes dans l'Histoire sont largement représentés, la thématique militaire

reste très présente. Aux côtés d'un guerrier étrusque, des Romains de l'Antiquité tardive côtoient des passionnés du long Moyen Âge ou de la Renaissance. Leur présentation chronologique montre que la mode militaire et les armes ont toujours évolué en même temps que la société. Mais surtout, chacun peut mettre la main à la pâte. Ainsi, heaume en plastique sur la tête, un petit garçon accompagne de solides piquiers du ^{xv}^e siècle, sous l'œil attentionné de son papa.

Parfois, des pépites historiques s'offrent au visiteur. Tels ces communards de 1871 qui voisinent avec l'infanterie et l'artillerie de la conquête coloniale sous la III^e République, ou bien ces farouches républicains espagnols qui croisent des soldats de l'armée suisse. Cette variété prouve que la reconstitution ne se résume pas à l'époque napoléonienne ou aux deux guerres mondiales, même si la Garde et les poilus des deux conflits ont toujours autant de succès. Face à cette diversité, une question revient sans cesse, dans les allées, sur les lèvres des visiteurs : « Et vous, vous êtes de quelle époque ? »

Bien loin d'être enfermé dans leur bulle spatio-temporelle, chaque reconstituteur devient un médiateur, intarissable sur sa passion. Récompense suprême, un père de famille habitué des lieux revient voir un organisateur en lui disant : « Merci ! Pour la première fois, mon fils a ouvert un livre d'histoire. » Si l'artillerie et les mousquets donnent encore de la voix, le maire de Sully rappelle dans son discours d'ouverture qu'il est utile de « montrer la guerre pour éviter de la faire ». En ces temps où le tragique de l'Histoire se rappelle à notre souvenir, c'est aussi le message de ces « Heures historiques ».

***Contredire
c'est vouloir débattre
Critiquer
c'est vouloir transformer***



Marianne

www.marianne.net

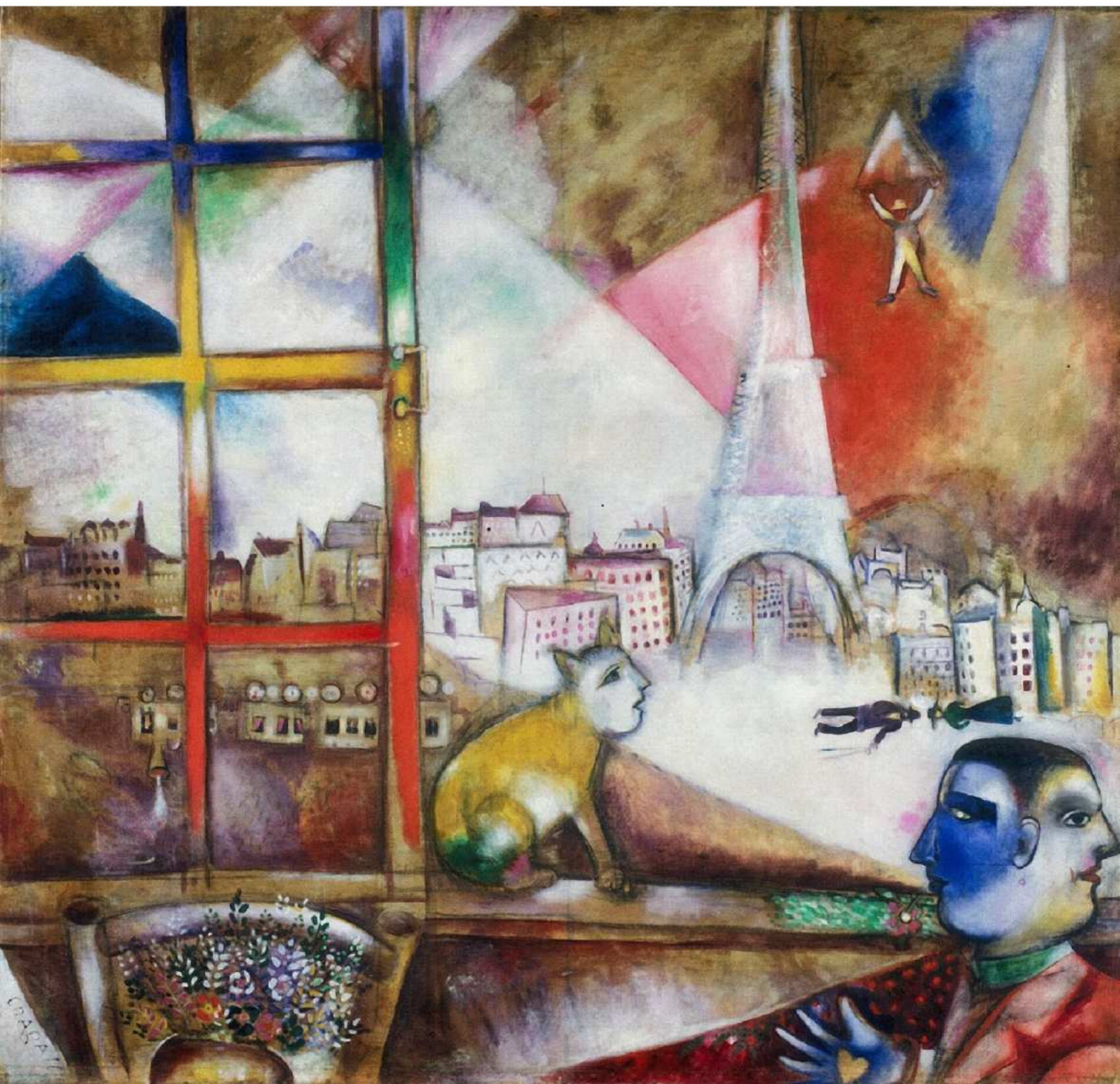
LA VÉRITÉ N'A PAS DE MAÎTRE

LE NOUVEAU JOURNAL

3,50 €

Chaque jeudi chez votre marchand de journaux préféré

Une œuvre, un artiste



Odyssée Peinte dans la Ville Lumière en 1913, exposée à Berlin en 1914, *Paris par la fenêtre* est ensuite bradée à l'issue de la Grande Guerre. Réfugié à New York pendant la Seconde Guerre mondiale, Chagall l'y retrouve par hasard. Musée Solomon-R. Guggenheim, NY.

Paris par la fenêtre, de Marc Chagall

« J'ai deux amours, mon pays et Paris... » Le peintre yiddish aurait pu faire siennes ces paroles de Joséphine Baker. Lui qui mêle dans cette toile les couleurs russes et françaises, et se représente en Janus au regard dirigé vers les deux nations. **Par Élisabeth Couturier**

C

'est mon ami le poète Blaise Cendrars qui a trouvé le titre de ce tableau *Paris par la fenêtre*, tout comme beaucoup d'autres titres. À l'époque, il parlait russe car il avait voyagé une année en Sibérie, ce qui a créé une complicité immédiate entre nous lorsque, à peine arrivé à Paris, je me suis installé dans un atelier à la Ruche», raconte Marc Chagall avec son accent inimitable dans un documentaire tourné en 1977 où il évoque les principaux épisodes de sa vie mouvementée de peintre russe immigré. Aussi, cette toile réalisée en 1913, deux ans après son arrivée dans la capitale française, résume à elle seule son coup de foudre pour la ville de l'avant-garde. Cette composition colorée, exécutée dans un style cubiste, met en exergue, comme un phare, la tour Eiffel vue à travers la fenêtre de l'atelier du peintre.

On y repère d'étranges créatures et des éléments inattendus, tels ce chat à tête humaine, cet homme au double visage, ce

train renversé avec les roues en l'air ou ce couple qui vole dans le ciel. Apollinaire, que Cendrars présente à Chagall, parle alors d'images « surnaturelles », le mouvement surréaliste n'étant pas encore inventé. Un sentiment de légèreté traverse cette œuvre onirique déclinant les mêmes couleurs des drapeaux français et russes entremêlés. Un large faisceau blanc illumine l'ensemble. « À 24 ans, se souvient l'artiste, je suis passé en quatre jours de la petite ville de Vitebsk, en Biélorussie, à Paris. À mon arrivée à la gare du Nord, j'ai été ébloui par les cafés, les couleurs et la luminosité si particulière du ciel. » Lorsqu'il peint *Paris par la fenêtre*, Chagall connaît déjà l'étonnant tableau représentant une tour Eiffel à multiples facettes réalisé en 1911 par son ami Robert Delaunay, figure marquante de l'orphisme (une branche du cubisme) et acteur majeur de la nébuleuse parnassienne. « Ils s'en venaient de l'Oural et du Mississippi », comme l'a si joliment écrit le cinéaste Jean-Marie Drot dans sa série ...

En quatre dates

7 juillet 1887

Naissance de Marc Chagall à Vitebsk (actuelle Biélorussie), dans une famille juive.

1913

Réalisation de *Paris par la fenêtre*.

1923

Installation définitive en France avec sa famille.

28 mars 1985

Décès à Saint-Paul-de-Vence.



Le chat à tête humaine

Ce félin hybride à visage humain et corps de chat se tient sur le rebord de la fenêtre, entre l'intérieur et l'extérieur, représentant ainsi le passage entre le monde réel (chaise, fleurs...) et le monde fantasmé et onirique (couple volant, parachutiste...). En fait, Chagall fut marqué par ses visites au département des antiquités égyptiennes au Louvre, notamment par la figure du sphinx comme divinité composite.



La tour Eiffel, le parachutiste et le drapeau

La vue depuis la fenêtre nous donne l'impression d'être à l'intérieur de la pièce et de contempler Paris, avec la tour Eiffel en majesté sur fond de ciel tricolore. Le bleu, blanc, rouge des drapeaux confondus français et russes dynamise la composition et crée une ambiance pleine de fantaisie. Quand bien même le parachutiste pourrait rappeler le saut mortel de Franz Reichelt, effectué du 1^{er} étage de la tour en 1912.



L'homme aux deux visages, le cœur sur la main

Ce Janus symbolise le peintre, tiraillé entre son attachement à la France et son amour – marqué par le cœur au creux de sa paume – pour Bella, restée à Vitebsk. « J'ai choisi la peinture, confiait Chagall, car elle m'était aussi indispensable que la nourriture ; elle me paraissait comme une fenêtre à travers laquelle je m'envolerais vers un autre monde ; [...] tout se transformera quand nous prononcerons sans gêne ce mot "amour"... En lui se trouve le vrai. » Le couple qui vole serait-il une projection idéalisée de l'avenir amoureux de Chagall et Bella ?

... *Les Heures chaudes de Montparnasse*, qui retrace, à travers de multiples témoignages, la saga des artistes étrangers ayant choisi de se retrouver à Paris, alors centre mondial de l'art vivant. Très vite, Chagall impose son style unique, inspiré tout autant des recherches plastiques déconstructivistes que de sa propre culture yiddish mixée à l'iconographie des icônes russes.

Né le 7 juillet 1887 à Vitebsk, dans l'actuelle Biélorussie, Chagall, de son vrai nom Moïche Zakharovitch Chagalov, est issu d'une famille modeste juive hassidique qui vit dans le shtetl. Il est l'aîné de neuf enfants. À 19 ans, doué pour le dessin, il fait son premier apprentissage chez Jehuda Pen, artiste local habitant la partie russe de la ville. Il rencontre Bella Rosenfeld, sa future femme et muse. En 1907, il part pour Saint-Petersbourg parfaire sa formation dans différentes académies et travaille dans l'atelier de Léon Bakst (*voir portfolio p. 6*), décorateur baroque et fantasque des Ballets russes, qu'il retrouvera à Paris au moment du scandale du *Sacre du printemps* de Diaghilev et Stravinsky.

Chagall fréquente écrivains et poètes, et s'initie aux chefs-d'œuvre de la peinture moderne grâce aux fameuses collections russes de Sergueï Chitchoukine et des frères Morozov. Il vit de petits boulots.

La Dame de fer devient la muse des artistes

L'avocat et mécène Vinaver lui offre une bourse pour aller étudier à Paris. Grâce à Cendrars, Apollinaire, Robert et Sonia Delaunay, il rencontre Léger, Soutine, Lipchitz, Kisling, Archipenko, Modigliani, ainsi que les écrivains Max Jacob et André Salmon. Outre *Paris par la fenêtre*, il réalise *Golgotha*, *Le Saint Voiturier* ou *Hommage à Apollinaire* qu'il montre au Salon des indépendants en 1913 et 1914. Un critique écrit alors : « Chagall sera célèbre avant même d'apprendre à parler français. »

Des toiles vendues à vil prix

Sa renommée dépasse les frontières : en 1914, Herwarth Walden, le fondateur de la revue d'avant-garde *Der Sturm*, lui consacre une première exposition solo à Berlin. Il y présente avec succès 150 œuvres. Après le vernissage, Chagall file à Vitebsk pour épouser Bella, qui s'impatiente. La Première Guerre mondiale les retient en Russie. Quand advient la révolution communiste, Chagall participe à l'élan collectif qui s'empare des artistes et prend la tête des Beaux-Arts de sa ville natale, qu'il transforme en lieu ouvert aux tendances picturales les plus diverses. Mais, en 1919, il est chassé de son poste par les radicaux qu'il a engagés, Malévitch et El Lissitzky. Il gagne Moscou et crée des décors pour le théâtre juif Kamerny.

En désaccord avec la tournure autoritaire prise par la révolution, il quitte définitivement la Russie avec Bella et leur petite Ida en 1923. Direction Paris en passant par Berlin pour récupérer les œuvres confiées à Walden sept ans auparavant. La plupart de celles-ci ont été éparpillées, souvent vendues à vil prix. L'artiste apprend notamment que sept toiles, dont *Paris par la fenêtre*, ont été bradées à Franz Kluxen, riche propriétaire de grands magasins. Pour se consoler, Chagall peint d'autres tours Eiffel.

La Seconde Guerre mondiale l'oblige, lui et sa famille, à se réfugier en Provence, puis à embarquer en 1941 pour New York. L'artiste y retrouve Léger, Bernanos, Masson, Mondrian et André Breton. Mais aussi *Paris par la fenêtre*, localisée dans la collection Solomon Guggenheim ! Quatre ans après la mort de Bella, Chagall reviendra en 1948 à Paris avec sa nouvelle compagne, Virginia Haggard. Et avec pour horizon, de nouveau, la tour Eiffel !



ARTOTHEKA COLLECTION

Construite par l'ingénieur Gustave Eiffel à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889, foire internationale où les principaux pays occidentaux affichent alors leur puissance économique, industrielle et technologique, la tour Eiffel, haute de 300 m, s'impose aux yeux du monde comme le témoignage de la supériorité de l'ingénierie française (lire notre dossier Eiffel dans *Historia* n° 923, nov. 2023). L'« obélisque de fer », comme la surnomme le poète allemand

Theodor Daubler, devient le symbole de Paris et un emblème national. Sa ligne dynamique et élancée, combinant force et transparence, en fait un sujet de représentation privilégié. C'est pourquoi, dès son inauguration, Eiffel songe à exploiter son image sur le plan commercial. Tollé chez les petits artisans qui fabriquent des répliques ! Ébranlé, l'ingénieur abandonne ses droits au domaine public, démultipliant ainsi l'attractivité mondiale de son monument.

Les peintres modernes seront les premiers à saisir l'audace de cette architecture mise en parallèle avec l'esprit innovant qui guide leurs propres recherches plastiques. En 1888, fasciné par la prouesse scientifique,



BRIDGEMAN IMAGES

l'impressionniste pointilliste Georges Seurat (en haut à g.) la prend pour modèle alors qu'elle n'est pas encore terminée. Sa technique de juxtaposition de petits points colorés entoure sa Dame de fer d'une douce vibration bleutée. Vingt-trois ans plus tard, dans une œuvre renversante de 1911, le cubiste Robert Delaunay la montre (ci-dessus) à la fois vue de haut et de côté, surgissant au milieu des immeubles gris. En 1954, le peintre abstrait Nicolas de Staël (ci-contre) applique sa technique des aplats au couteau pour représenter la tour vue de la Seine, soulignant par un rouge franc son impérieuse présence.



ART INSTITUTE CHICAGO/CCO WIKIMEDIA COMMONS

Écrans
Théâtre
Expos
Livres
Jeux vidéo

Cahier



Composite Situé en cœur de ville, le site du musée Dobrée englobe l'ancien manoir épiscopal de la Touche (xv^e s.), mais également cet édifice néomédiéval signé par Viollet-le-Duc, ainsi que le bâtiment Voltaire édifié dans un style brutaliste en 1973.

Dobrée refait à neuf

Après treize ans de fermeture, le musée nantais rouvre ses portes et permet de redécouvrir l'éclectisme d'une collection réunie au XIX^e siècle.

À l'origine du musée, un homme exceptionnel : Thomas Dobrée (1810-1895), collectionneur conjuguant esprit encyclopédique des Lumières, engouement romantique pour le Moyen Âge et intérêt pour l'archéologie naissante. Héritier fortuné d'armateurs nantais,

il se consacre très tôt à sa passion pour les arts décoratifs et graphiques, les livres anciens ou la numismatique, et acquiert des œuvres prestigieuses, notamment lors de la vente, en 1861, des collections du prince Soltykoff. Dès cette date, le désir de leur offrir un écrin l'incite à acquérir

le manoir de la Touche, palais épiscopal où fut jugé Gilles de Rais et où mourut Jean V de Bretagne. Il y accole une maison néomédiévale construite sur des esquisses de Viollet-le-Duc. Sans héritier, il lègue au département plus de 10 000 œuvres d'art, dont une très précieuse chasse de

saint Calmin du xiii^e siècle ou une rarissime statuette de bronze du xv^e siècle montrant Aristote chevauché par la courtisane Phyllis ! Des centaines de gravures de Dürer, Rembrandt ou Callot, des tableaux et porcelaines de Chine hérités de son père, sans compter les portraits de famille...

Le musée Dobrée ouvre ses portes en 1899 et s'enrichit par la suite des collections de la Société archéologique et historique de Nantes et de nombreux legs. Ainsi se déploient aujourd'hui, au sein d'un jardin anglo-normand et dans des espaces reliés par



FRANCK FERRAND RACONTE

Alors que commence la période estivale, l'animateur vous propose tous les jours sur l'antenne un florilège des épisodes de la saison écoulée, et vous attend déjà pour une rentrée pleine de surprises.

Trois questions à Franck Ferrand

Vous achevez votre 6^e saison sur Radio Classique. Allez-vous vous éclipser pendant l'été ?

J'ai bien peur que non ! En juillet-août, sept jours sur sept, les fidèles de l'émission vont me retrouver en diffusion, à 9 heures et à 14 heures, pour de belles aventures.

Certains préfèrent vous écouter en podcast...

La saison dernière, nous avons battu des records de téléchargement. Cette fidélité me comble. Les auditeurs que je croise disent écouter l'émission en famille, dans la voiture, ou seuls, pendant leur footing ; mais aussi en travaillant, en repassant, voire – je n'invente rien – en traversant l'Atlantique à la rame !

Est-ce qu'une 7^e saison est envisagée ?

Bien sûr ! Avec mon équipe de choc, nous sommes en train de concocter les rendez-vous pour la rentrée, avec des semaines spéciales, dont une consacrée aux reines qui ont marqué la France.

FRANCK FERRAND RACONTE, tous les jours sur Radio Classique, à 9 heures et 14 heures.

des structures contemporaines, des collections couvrant un demi-millénaire d'histoire sur cinq continents.

Chaque salle, scénographiée par les ateliers Adeline Rispal avec beaucoup de subtilité, rend hommage à un donateur. Armes et bijoux de l'âge du fer et du bronze, sarcophages et statues égyptiennes, céramiques grecques, romaines, gallo-romaines ou mochicas, sculptures, émaux et ivoires médiévaux, arts décoratifs du XVII^e au XIX^e siècle – argenterie, porcelaines, tableaux orientalistes, armes – ou merveilleuses verreries

Art nouveau répondent à la devise de Dobrée: «L'inconnu me dévore» ! Parmi tant de trésors, signalons un cabinet de curiosités anversoises du XVII^e siècle, fabriqué en écaille de tortue, ébène et ivoire, doté de compartiments secrets, qui aurait appartenu au maréchal de Saxe. Et, pour finir, «la Joconde» du musée: l'écrin d'or émaillé du cœur d'Anne de Bretagne, volé et retrouvé en 2018. La prochaine exposition temporaire sera justement consacrée au motif du cœur dans l'art, du Moyen Âge à nos jours... 

Musée Dobrée, Nantes (44).

Rens.: 02 42 45 50 50

et www.musee-dobree.fr

Mondial Les 2 400 œuvres, réalisées sur les cinq continents, proviennent de la collection du fondateur, enrichie depuis un siècle de donations diverses, qui offrent au visiteur un voyage dans 500 000 ans d'art et d'histoire(s), de l'Amérique à l'Océanie en passant par l'Afrique et la Chine.



Plus vite, plus haut, plus beau!



FONDATION STAVROS NIARCHOS/SP



ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES/SP

Du neuf Luc-Olivier Merson (*Le Soldat de Marathon*, 1869), Michel Bréal (ici, la coupe offerte au premier vainqueur du marathon de 1896) et Émile Gilliéron, avec ce médaillon, célèbrent les nouvelles olympiades et l'art grec.



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'*Historia*, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC

HISTOIRE TV **HISTORIA**

bouygues
canal 121

DISPONIBLE
AVEC **CANAL+**
canal 118

free
canal 205

canal 124

SFR
canal 177

Une Antiquité revisitée pour des Jeux réinventés

Derrière le personnage très médiatisé de Pierre de Coubertin, nombre de personnalités ont été les chevilles ouvrières des premiers Jeux olympiques modernes. Ainsi Émile Gilliéron, dessinateur suisse installé en Grèce, s'est inspiré de ses connaissances archéologiques pour créer les trophées, affiches et timbres des Jeux d'Athènes, qui se sont tenus en 1896. En France, Michel Bréal, professeur d'université, a fait réaliser, dans le style Art nouveau, la coupe d'argent qui a récompensé le premier vainqueur du marathon, Spyridon Louïs. Ils sont encore à la manœuvre pour

les Jeux de Paris en 1924, dont la préoccupation centrale est de travailler à la paix par la pratique du sport. Toutes les disciplines, histoire, archéologie, histoire de l'art, philologie, sont sollicitées pour être à la hauteur de l'événement. Gilliéron invente ainsi des trophées, des visuels et des timbres inspirés de l'Antiquité, marquant ces premiers Jeux d'une empreinte culturelle inégalée et dont cette exposition est la vitrine originale et inédite. **L'olympisme, une invention moderne, un héritage antique**, Musée du Louvre (Paris, 1^{er} arr.), jusqu'au 16 septembre. www.louvre.fr

AUTOUR DES JO

Soldats sportifs. Pratiques sportives dans l'armée de 1914 à nos jours

Musée de la Grande Guerre, Meaux (77), jusqu'au 19 juillet.

Match. Design et sport

Musée du Luxembourg (Paris, 6^e), jusqu'au 28 juillet.

Enjeu ! Les artistes et le sport : 1870-1930

Musée Marmottan-Monet (Paris, 16^e), jusqu'au 1^{er} septembre.

Corps et âmes. Le sport en Alsace-Moselle : 1940-1945

Mémorial Alsace-Moselle, Schirmeck (67), jusqu'au 15 septembre.

Il était une fois les stades et Quand la ville se prend au jeu

Cité de l'architecture et du patrimoine, (Paris, 16^e), jusqu'au 16 septembre.

Jeux Préhist'Olympiques

Musée de la Préhistoire du Grand-Pressigny (37), 6-7 juillet.

Une politique olympique



CVRIL ZANNETTI/AGF/SP

Entrez dans les coulisses politiques et sociales des olympiades de 1896 à 2024 en six étapes: la naissance de l'olympisme moderne (1896-1916), les nationalismes (1916-1944), la guerre froide et la décolonisation (1944-1968), le monde multipolaire (1968-1988), un nouveau siècle olympique (1988-2008) et les enjeux contemporains (2008-2024). Événement médiatique, chaque olympiade devient une tribune et les sportifs, les champions de tous les combats: racisme, parité, handicap... Et, à terme, la remise en question des Jeux, au nom de l'écoresponsabilité! 🌱

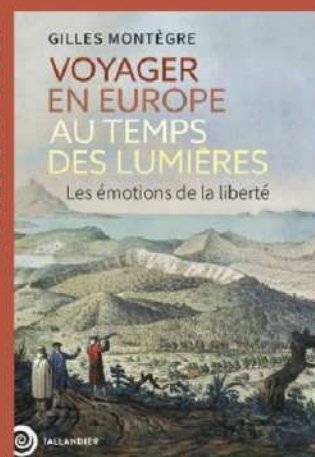
Olympisme, une histoire du monde, musée national de l'Histoire de l'immigration (Paris, 12^e), jusqu'au 8 septembre.
Rens.: www.histoire-immigration.fr

CHÂTEAU DE VERSAILLES

PRIX CHÂTEAU DE VERSAILLES DU LIVRE D'HISTOIRE

Septième édition

LAURÉAT 2024



VOYAGER EN EUROPE AU TEMPS DES LUMIÈRES Les émotions de la liberté

de Gilles Montégre - Éditions Tallandier

Voilà une histoire entièrement renouvelée du voyage en Europe au siècle des Lumières. Suivant les pas de Voltaire, de Casanova mais aussi d'un mystérieux voyageur qui pourrait avoir été le fils caché de Montesquieu, on découvre qu'en dehors du "Grand Tour" bien connu des aristocrates, un voyage émancipateur a vu le jour, ouvrant la voie à une approche inédite de la nature et des sociétés humaines.

Cahier **Spectacles**

Deux mille ans d'histoire à Autun



ERIC SUYOT/SP La cité d'*Augustodunum* – aujourd'hui Autun – doit son nom à l'empereur Auguste. Elle est fondée vers 16-13 av. J.-C. afin d'éclipser Bibracte, la capitale des Éduens, qui s'étaient révoltés contre les Romains. Dotée d'une immense enceinte ponctuée de plus de 50 tours, d'un théâtre et d'un amphithéâtre, elle devient l'une des plus puissantes cités gallo-romaines. Au Moyen Âge, sa cathédrale Saint-Lazare, chef-d'œuvre de l'art roman, est un lieu de pèlerinage. Ville natale de Nicolas Rollin, chancelier de Philippe le Bon peint par Van Eyck, ou encore ville qui accueillit le jeune Bonaparte dans son lycée, Autun a tant d'histoires à raconter qu'un seul spectacle n'y peut suffire. Depuis le premier, créé en 1985, la technologie a évolué et, avec elle, les ambitions des créateurs et les attentes du public. Le théâtre antique offre un cadre unique à un spectacle qui compte plus de 1 000 personnages, des chevaux, des moutons, des rapaces... Une historienne, Florence Heuillard, est depuis l'origine la scénariste d'un spectacle mêlant diverses thématiques : monde celtique, Vikings, fastes de la cour de Bourgogne... Et focus en 2024 sur la cathédrale Saint-Lazare et son tympan du Jugement dernier signé – fait rarissime – du nom de son sculpteur, Gislebertus. L'épouse du chancelier Rollin, Guigone de Salins, est la récitante de cette traversée du temps parrainée par Stéphane Bern. Les courses de chars en constituent le morceau de bravoure, entre chorégraphies renversantes, costumes extraordinaires et somptueux jeux de lumières. Tout cela au service d'une histoire vivante, magnifiée par l'enthousiasme de centaines de bénévoles, sous la houlette du metteur en scène Jean-Claude Baudoin, grand spécialiste des spectacles historiques. Et, pour finir, une surprise... olympique !

Augustodunum, les portes du temps, grand spectacle historique de Bourgogne, les 24, 27 et 31 juillet et 2, 3, 7, 9 et 10 août, à Autun (71). Rens. : 03 85 86 80 38 et www.augustodunum.fr

Les Milandes, écrin enchanteur

Transformé à la fin du xv^e siècle par François de Caumont pour son épouse, le château des Milandes doit sa renaissance au xx^e siècle à deux femmes : Joséphine Baker, qui l'achète en 1947, puis Angélique de Saint-Exupéry, qui, en consacrant un musée à Joséphine et en lançant des fouilles ayant contribué à l'histoire de la famille de Caumont, lui donne son identité en l'inscrivant dans l'ancienneté de son histoire et dans ses métamorphoses les plus récentes. À la visite du château, du musée, des écuries, de la chapelle et des jardins s'ajoutent des activités estivales qui impliquent le visiteur dans la vie des seigneurs de Caumont : duels dans les fossés du château, spectacles de rapaces, initiation à la fauconnerie, ateliers d'archéologie – du 14 juillet au 25 août. Mais plus original et inédit : la lecture, en costumes, des contes de Charlotte-Rose de Caumont La Force, une écrivaine du xvii^e siècle, célèbre en son temps pour sa vie amoureuse, ses fougades, ses romans historiques pionniers et ses contes de fées. L'un d'eux, *Persinette*, repris par les frères Grimm sous le nom de *Rapunzel*, inspirera en 2010 le film d'animation de Walt Disney *Raiponce*.

Château des Milandes, Castelnau-la-Chapelle (24).

Rens. : 05 53 59 31 21 et www.milandes.com

ET AUSSI...

Lumières à Beaune. Scénographie sur 30 monuments de la ville

Beaune (21), tous les soirs
jusqu'au 18 septembre.

Spectacle historique du château de Saint-Fargeau

Saint-Fargeau (89), tous
les vendredis et samedis soir,
du 12 juillet au 24 août.

Fêtes médiévales du Grand Fauconnier

Cordes-sur-Ciel (81),
les 13 et 14 juillet.

Fête de la Libération

Saint-Martin-des-Besaces
(14), les 27 et 28 juillet.

Festival des Milliaires

Saint-Marcel (30),
du 1^{er} au 13 août.

Son et lumière et spectacle vivant « 1776, les chemins de la Liberté »

Lapalisse (03),
du 14 au 18 août.

Fête de la Saint-Louis

Aigues-Mortes (30),
les 24 et 25 août.

Join us ! Campement de reconstitution

Esteville (76), du 31 août
au 1^{er} septembre.

Vous la trouvez prodigieuse.
Vous la retrouverez ici.

medici.tv

classical emotions on demand

LIVE | **REPLAY** | CONCERT | OPÉRA | BALLET | DOCUMENTAIRE



L'équitation au féminin



Royale La cavalière Janou Lefèbvre félicitée par le duc d'Édimbourg après sa victoire au championnat du monde de saut d'obstacles à La Baule, le 8 juillet 1974.

Historien reconnu du monde du cheval, Jean-Louis Gouraud a fait appel à une centaine de contributeurs pour retracer, de l'Antiquité à nos jours, l'histoire d'écuyères ayant marqué leur temps.

«**F**allait vraiment faire quelque chose ! C'est ainsi que Jean-Louis Gouraud, «à la cavalière», présente son inventaire des femmes de cheval de l'Antiquité à nos jours. En réalité, ce «quelque chose», il s'y est attelé des décennies auparavant. Après avoir parcouru plusieurs continents à califourchon, écrit ou publié une centaine d'ouvrages sur le monde équestre, il ne restait plus qu'à engranger la moisson. Encore fallait-il la mettre en gerbes ! Une centaine de contributeurs ont mis le pied à l'étrier, historiens, journalistes, écrivains, anthropologues, éthologues, vétérinaires,



artistes... De Troie, où Achille tua Penthésilée, la reine des Amazones, à la cité médiévale de Londres, que Lady Godiva traversa nue sur sa monture, et de Vaucouleurs à Orléans dans le sabot de Jeanne d'Arc, c'est

le temps des «preuses» et des chevaleresses. Et, plus tard, celui des frondeuses, des femmes de pouvoir – Catherine de Médicis, Catherine II de Russie, Marie-Louise, Eugénie, Sissi... –, et celui des pionnières, des insolentes, Rosa Bonheur et son fabuleux *Marché aux chevaux*, ou George Sand et sa jument Colette : «En fendant l'air d'une course rapide, on ne souffre plus, on ne pense plus. On respire.» Le temps aussi des écuyères de cirque – Thérèse Renz à Medrano –, des cow-girls dans le sillage de Buffalo Bill – Calamity Jane – ou des grands équipages – la duchesse d'Uzès.

À peine 120 notices pour cinq millénaires, c'est beaucoup et peu à la fois, et l'on s'étonne de quelques absences : Isabelle la Catholique, qui a conquis son royaume de Castille à cheval et dont, après la chute de Grenade, le nom fut donné à une couleur de robe équine – peut-être une légende, mais qui cavale encore... Et si proche d'elle, Marie de Bourgogne, l'émouvante fille de Charles le Téméraire, l'amoureuse épouse de l'empereur Maximilien et la merveilleuse chasse-ressse, qui mourut à 25 ans des suites d'une chute de cheval. Et l'on cherche aussi Louise de La Vallière, l'étonnante voltigeuse de Louis XIV, Lola Montès, virtuose de la cravache, ou Cora Pearl, grande courtisane, chouchoute du Jockey-Club et propriétaire des plus belles écuries de Paris. Mais pourquoi chercher ce que l'on connaît déjà, quand on découvre tant d'incroyables cavalières inconnues, spartiates, chinoises, japonaises, indiennes, africaines, chevauchant avec des icônes, Zénobie, reine de Palmyre, ou la Kahena, héroïne berbère ? Près de 400 notices pour les xx^e et

xxi^e siècles. Là encore, le compte n'y est pas, et Jean-Louis Gouraud de se dire inconsolable, alors même que son ouvrage, premier du « genre », si l'on peut dire, constitue une référence incontournable. Sans prétendre à l'exhaustivité, il rend compte de l'extraordinaire féminisation du monde équestre depuis les années 1970. Qui a domestiqué le premier équidé? Peut-être une femme du Kazakhstan, où l'on a retrouvé des fragments de poterie datant de plus de 5000 ans et contenant du lait de jument. À moins que ce ne fût bien avant, à l'époque magdalénienne, avec Ayla, l'héroïne de la fameuse saga de la romancière Jean M. Auel!

Chevauchée mondiale

Reste que plus de 80 % des cavaliers sont aujourd'hui des cavalières et que, à l'exception de la voile, l'équitation est le seul sport où hommes et femmes concourent à égalité dans les mêmes épreuves. Tout ne fut pas simple, notamment pour leur participation aux Jeux, réprouvée par Pierre de Coubertin, qui les jugeait « impratiques, inintéressantes, inesthétiques et ne craignons pas d'ajouter, incorrectes »! On se souvient de Janou Lefèbvre (*photo*) à Tokyo en 1964, et l'on salue au passage la Néerlandaise Anky Van Grunsven, la plus titrée avec 31 médailles, neuf olympiques, dont trois en or. Et la plus stupéfiante, la Danoise Lis Hartel, médaillée d'argent en dressage à Helsinki en 1952, alors qu'elle avait été para-

lysée par la poliomyélite en 1944 – une pionnière de la rééducation par le cheval. La forteresse du Cadre noir de Saumur résista longtemps. Quelques écuyères y entrèrent, telles Florence Donard ou Pauline Basquin, mais il faut attendre 2024 pour qu'une femme militaire, Marie Coumes, y soit admise. Entre-temps, elles ont pourtant conquis les temples de la haute école classique. Que des femmes autour de Sophie Bienaimé à Chantilly ou de Laure Guillaume à Versailles, sous la férule de Bartabas, et qui sont à la fois écuyères, danseuses, musiciennes, comédiennes. Pour ne rien dire d'Alizé Froment, qui accomplit le grand rêve des écuyers du XIX^e siècle: monter avec un ruban autour de l'encolure en guise de mors! D'autres ont investi la corrida – Marie Sara, Léa Vicens – ou les champs de courses, telles la jockey Darie Boutboul ou la journaliste Pierrette Brès, si souvent évincée par le très machiste Léon Zitron. Et la passion jusqu'à la folie: effarante expérience de l'artiste Marion Laval-Jeantet, qui se fit injecter du sang de cheval pour « faire vivre l'animal en elle ». Encore près de 400 portraits à lire et une certitude en refermant le livre: la femme est la plus belle conquête du cheval! 🐾

JOËLLE CHEVÉ

Amazones. Femmes de cheval chez tous les peuples de la Terre, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, présenté par Jean-Louis Gouraud (Actes Sud, coll. « Arts équestres », 732 p., 36,90 €).

France-États-Unis: les frères ennemis

Sur fond de contentieux commerciaux et diplomatiques, la fraternité d'armes scellée sur les champs de bataille de la guerre de l'Indépendance américaine ne survit pas à la tourmente révolutionnaire. La France ne pardonne pas à la jeune république d'outre-Atlantique son rapprochement avec Londres. Bien que non officielle, cette « quasi-guerre »

met aux prises les alliés de la veille dans une succession de combats navals, pour la plupart dans la mer des Antilles. Une synthèse remarquable sur un épisode méconnu des relations franco-américaines. 🐾 FARID AMEUR

La Quasi-guerre. Le conflit entre la France et les États-Unis (1796-1800), d'Éric Schnakenbourg (Tallandier, 320 p., 22,50 €).

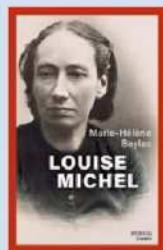


« La Vierge rouge » fait parler d'elle

On retient souvent de « la Vierge rouge » Louise Michel son engagement dans la Commune de Paris et sa déportation en Nouvelle-Calédonie, moments importants mais finalement réducteurs. Marie-Hélène Baylac ne les néglige pas, mais étudie avec rigueur l'ensemble de sa vie: ses origines non

élucidées, son œuvre de pédagogue, son combat pour l'émancipation des femmes, son action de propagandiste libertaire. Une belle biographie à lire, avec son lot de révélations étonnantes: à son décès en 1905, même ses adversaires politiques ont respecté son engagement. 🐾 DENIS LEFEBVRE

Louise Michel, de Marie-Hélène Baylac (Perrin, 424 p., 23,50 €).



Vienne, ville occupée

Le 13 novembre 1805, les Français entrent dans Vienne évacuée par l'empereur François. Le 2 décembre, c'est Austerlitz. L'armistice ne tarde pas, puis s'engagent les négociations de paix. Vienne aura été occupée trois mois, l'occasion de présenter l'épopée napoléonienne en adoptant le point de vue

des Autrichiens, fascinés et rebutés par les Français, mais que leur défaite contraint à entreprendre des réformes. Avec ce tableau de Vienne en 1805, l'auteur inaugure une tétralogie, qui se poursuivra à Naples en 1806, à Madrid en 1808... et à Moscou en 1812. 🐾 THIERRY SARMANT

Vienne sous le soleil d'Austerlitz, de Vincent Haegelé (Passés/composés, 270 p., 21 €).



La petite cuisine du Milieu

Dans *La Chine par le menu*, l'historienne Françoise Sabban nous présente l'histoire du pays-continent sous l'angle de la gastronomie. Une nouvelle approche de cette civilisation qui nous fait saliver...

Pas besoin d'être un habitué du maniment des baguettes pour saisir tout l'intérêt du livre remarquable de Françoise Sabban. Cette sinologue, spécialiste de l'anthropologie historique et comparée de l'alimentation et de l'histoire des écrits culinaires, directrice d'études émérite à l'École des hautes études en sciences sociales, nous explique *La Chine par le menu*, c'est-à-dire à travers ses assiettes, ses bols et son fameux chaudron *ding* devenu wok.

En trois chapitres, elle déroule une histoire qui fait comprendre, par petites bouchées, l'alimentation chinoise dans sa diversité. Elle explique comment, depuis les temps les plus reculés, les Chinois se sont civilisés via leurs régimes alimentaires. Face à ceux qu'ils considéraient comme des barbares car ils mangeaient de la viande crue, ils ont choisi le cuit. On retrouve cette distinction aujourd'hui à travers les huitres, qui sont le plus souvent consommées chaudes dans l'empire du Milieu. La notion de civilisation passe par les aliments et leurs transformations par le feu. Mais ce n'est pas tout. Avec de nombreux exemples, et



des souvenirs personnels de repas, Françoise Sabban met en évidence le rôle essentiel du feu, toujours contrôlé à travers un seul type de casserole où l'on cuit tout.

Le feu étant lui-même précieux, on l'utilise pour qu'il apporte un maximum d'efficacité en un minimum de temps en découpant au préalable les aliments.

Un plaisir existentiel

Enfin, il y a le combat historique contre le gaspillage, relancé depuis l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping en 2012, campagne illustrée par les rappels sur les tables des restaurants à Shaoxing. On retrouve ce principe ancestral de ne pas gâcher la céréale, toujours bien présent dans les imaginaires de ce pays-continent. On pourrait résumer cette

attitude culinaire à travers la sentence de Molière: «Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.» Sauf que les Chinois, très soucieux d'économiser les denrées, sont aussi très gourmands. La condamnation des excès n'a donc pas gêné la riche culture gastronomique, le goût des choses et les saveurs. D'où cette distinction qui s'opère entre le «manger pour vivre» et le «manger pour le plaisir». Elle se manifeste au quotidien dans la cuisine de rue, qui vient compléter les repas destinés à l'entretien du «principe vital». La cuisine chinoise, c'est la grande orchestration du nécessaire et du superflu. À la baguette! **LAURENT**

LEMIRE

La Chine par le menu, de Françoise Sabban (Les Belles Lettres, 460 p., 23,50 €).

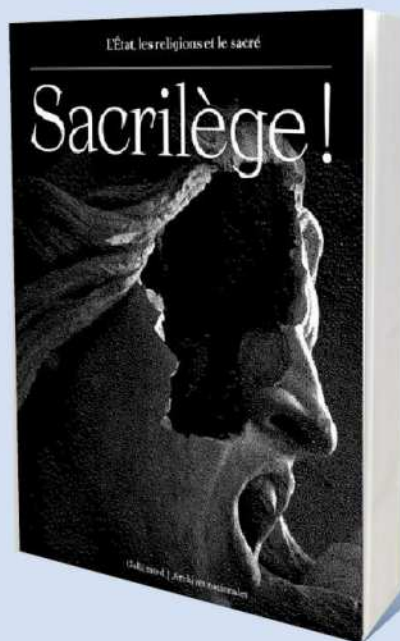


Deux chefs d'État à la baguette Le président américain Richard Nixon (2^e en partant de la droite) et le Premier ministre de la Chine Zhou Enlai (à dr. de Nixon) à Pékin, en 1971.

Blasphèmes et crimes de lèse-majesté

L'auteur interroge la notion de sacrilège, de l'émergence des monothéismes à nos jours, marqués par le retour en force du religieux.

Jusqu'au 1^{er} juillet, une exposition aux Archives nationales bouscule les frontières entre le spirituel et le temporel, le religieux et le laïc, le sacré et le profane. Pour l'accompagner, un ouvrage vient d'être publié, présenté comme un catalogue. Certes, nombre des documents exposés y sont reproduits et commentés : manuscrits, tableaux, correspondances, unes de journaux... Mais les études publiées constituent un véritable ouvrage de synthèse passant en revue l'histoire et les significations des blasphèmes et du sacrilège depuis les premiers temps des grandes religions monothéistes. Les auteurs s'intéressent à ces deux mots, à ce qu'ils représentent, à ce qu'ils induisent



aussi, selon les périodes. On découvre comment la notion de « religion royale » s'est développée, comment les rois de France, pour mieux affirmer leur pouvoir, ont intensifié la lutte contre le sacrilège, crime aussi bien religieux que politique. Les auteurs

n'ont pas davantage négligé le blasphème, affront verbal fait à la divinité et assimilé à un trouble à l'ordre public. Les périodes les plus contemporaines sont évoquées, ainsi la question du délit d'offense au chef de l'État, « lointaine réminiscence du crime de lèse-majesté ». Institué en juillet 1881, il n'est supprimé qu'en 2013.

Le livre s'interroge aussi sur le « retour du religieux » et ses conséquences, tout en nuancant : ne s'agit-il pas plutôt d'un « recours instrumental au religieux », avec le retour en force des notions de sacrilège et de blasphème à partir des années 1980 ? Le fragile équilibre entre liberté d'expression et respect des croyances que connaissait la France depuis des décennies a-t-il été balayé ? Nous dirigeons-nous vers une remise en cause de la liberté d'expression ? Ces questions sont posées dans les dernières pages de ce livre passionnant, conclusion à un panorama historique et philosophique sans faille. **D. L.**

Sacrilège ! L'État, les religions et le sacré, collectif (Gallimard-Archives nationales, 192 p., 35 €).

La résistance à l'ombre des miradors



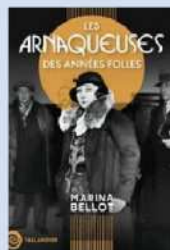
Chochana Boukhobza a donné sept ans de sa vie à ce livre dont les 600 pages constituent un monument d'analyses, de documentations, et une stèle remarquable dressée à la mémoire de ces femmes qui ont résisté dans un camp où l'anéantissement était programmé. Elles se rassemblent en commandos de résistance, sabotent, détournent, retardant la machine de mort.

Elles s'appelaient Claudette, Alina, Danielle, Kitty, Magda, Erna... Toutes insoumises, réfractaires, courageuses. Ce livre indispensable forme un récit choral, prouvant une nouvelle fois, comme l'énonce l'historienne Annette Wieworka, que, dans des temps inhumains « être simplement humain révèle parfois de l'héroïsme ». **GÉRARD DE CORTANZE**

Les Femmes d'Auschwitz-Birkenau, de Chochana Boukhobza (Flammarion, 585 p., 24 €).

Association de malfaiteuses

Bien sûr, il y en eut plus de trois, mais celles-là valent le détour, illustrant les grands domaines de l'arnaque durant ces années que l'on qualifia a posteriori de folles : finance, recel et usurpation d'identité. Marthe Hanau, qui a inspiré Francis Girod pour son film *La Banquière* avec Romy Schneider, Maria Darcy, « la reine des fourgues » à Montmartre, et Renée Saffroy, la « Stavisky du Périgord », sont suivies dans leurs turpitudes et leur déchéance par la plume alerte de Marina Bellot.



Mais derrière la sympathie éprouvée envers ces drôles de dames très libérées, le livre révèle aussi une réalité bien plus sombre de cette période exubérante qui chercha à masquer les traumatismes de la Grande Guerre par des comportements débridés et parfois hors la loi. **L. L.**

Les Arnaqueuses des Années folles, de Marina Bellot (Tallandier, 290 p., 20,90 €).

Munich : autopsie d'une impasse

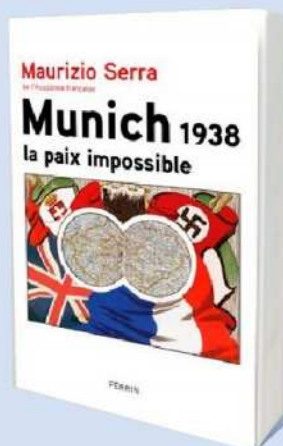


ADOC-PHOTOS

Palabres Le chancelier Hitler (au centre) et le Premier ministre britannique Neville Chamberlain (à sa droite), à Munich, le 29 septembre 1938.

S'appuyant sur des archives inédites, l'historien italien nous fait revivre, presque minute par minute, la conférence de paix illusoire. Et propose des portraits saisissants, pris sur le vif, de ses quatre protagonistes.

L'académicien Maurizio Serra consacre son nouvel opus à la conférence de Munich des 29 et 30 septembre 1938. Il en examine la genèse, le déroulement et les conséquences. Les notes en bas de page et les références aux fonds d'archives qu'il fournit l'attestent : il a tout lu, tout inventorié, il a même eu accès à des sources non utilisées à ce jour. Son livre est précis, rigoureux, argumenté. Et, ce qui ne gâche rien, il ne jargonne jamais, il sait intéresser le lecteur dès la première page et ne le lâche pas jusqu'à la dernière. Il manquait, sur l'affaire de la conférence de la paix de Munich, une grande



synthèse qui ouvre de nouveaux champs de réflexion. La voici. Maurizio Serra n'évacue pas l'avant-conférence : les conséquences de la Première Guerre mondiale, les bouleversements en

Europe avec la création de nouveaux États, la position du « Menhir soviétique » et celle des États-Unis. Il consacre de longs développements à l'arrivée de Hitler au pouvoir et les années qui ont suivi en Allemagne, et n'oublie pas la Tchécoslovaquie, bien sûr, autour de la question des Sudètes.

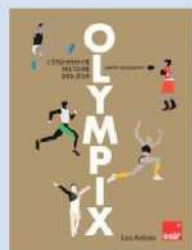
Le pacifisme contre la brutalité

La conférence, il nous la décrit presque minute par minute, son texte est riche de révélations et d'anecdotes. Il nous brosse des portraits fouillés des quatre protagonistes : Hitler, Mussolini, Daladier et Chamberlain. On comprend vite,

pour les deux derniers, que leurs opinions publiques respectives ne veulent pas d'une nouvelle guerre. Les développements de l'auteur sur Mussolini méritent une lecture attentive, ainsi quand il voit en lui un médiateur qui veut endiguer la position de Hitler : oui à « l'annexion » des Sudètes, mais maintenir la Tchécoslovaquie. Pour s'en tenir à la France, le lecteur s'arrêtera sur le portrait d'Édouard Daladier. On le voit souffrir de sa démission personnelle à Munich, et de celle de la France. On le voit bien inquiet sur l'avenir au vu du discours qu'il prononce à la Chambre. La suite est connue, déjà, pour la Tchécoslovaquie, et Maurizio Serra conclut son ouvrage sur les années qui ont suivi la conférence, et consacre d'ultimes développements à la question de la démocratie, ajoutant que la conférence de Munich pose « le problème de l'attitude des démocraties face à la force et du pacifisme face à la brutalité ». Un ouvrage à lire, en pensant aussi à aujourd'hui, et peut-être à demain. **D. L.**
Munich 1938. La paix impossible, de Maurizio Serra (Perrin, 389 p., 24 €).

150 anecdotes sur les Jeux olympiques

Ex-athlète de haut niveau, Orith Kolodny conçoit aujourd'hui des livres illustrés. Entre textes et dessins, elle nous offre ici une plongée dans l'histoire des Jeux, depuis le XIX^e siècle. La mise en pages est originale : sur une double page, deux événements, deux sports, deux sportifs s'opposent ou se complètent. Honneur des uns, déshonneur des autres, duels



sur fond de politique, matériaux utilisés, boycotts, entrée des femmes dans la compétition, secondes gagnées au fil des décennies, cumulards en nombre de victoires, dopage, partage des médailles entre ex aequo, introduction de nouveaux sports et disparition d'autres... 150 anecdotes qu'on dévore avec plaisir.  D. L.

Olympix. L'étonnante histoire des Jeux, d'Orith Kolodny (Les Arènes, 173 p., 18 €).

Des dieux du stade dans la tourmente

Bien sûr, on y trouve les exploits de Jesse Owen à Berlin en 1936, les poings gantés et levés des deux coureurs noirs américains à Mexico en 1978 ou la tragédie des athlètes israéliens à Munich en 1972. Fabien Archambault relate et contextualise ces épisodes avec finesse, tout comme il explique le dilemme moral



du boxeur cubain Teófilo Stevenson à Montréal en 1976 ou, à Séoul, en 1988, le rôle politique de Nadia Comaneci dans les divergences du bloc de l'Est. Au travers de douze médailles dont il analyse les revers, il offre un ouvrage original sur l'olympisme et sur ce qu'il nous dit des sociétés.  L. L.
Les Légendes du siècle, de Fabien Archambault (Flammarion, 250 p., 19 €).

Les belles-lettres aux Jeux

De 1912 à 1948, les JO ont comporté des épreuves de littérature, peinture, musique, sculpture et architecture... Toutes les œuvres présentées devaient s'inspirer du sport. Louis Chevallier concentre son essai sur l'édition de 1924 à Paris, dans le domaine de la littérature. Le jury rassemble



le gratin de l'époque : Paul Claudel, Selma Lagerlöf, Gabriele D'Annunzio et bien d'autres. Le Français Géo-Charles remporte l'or. L'auteur multiplie les anecdotes et les portraits dans son essai, qui constitue aussi une histoire de la littérature de ce début du XX^e siècle.  D. L.
Les Jeux olympiques de littérature, de Louis Chevallier (Grasset, 267 p., 20 €).

Géopolitique des JO modernes

Cet album nous propose une «histoire-monde» transnationale de l'olympisme moderne. Il a été réalisé dans le cadre de l'exposition présentée au palais de la Porte dorée jusqu'au 8 septembre. L'ensemble suit une trame chronologique, des Jeux d'Athènes en 1896 à la préparation de ceux de Paris. On est d'emblée interpellé, estomaqué même par l'objet, d'un volume considérable : près de 600 pages nourries de textes et d'innombrables photos puisées dans les meilleurs centres d'archives et agences de presse, en France et à l'étranger. Les textes ont été rédigés par une soixantaine de chercheurs et journalistes, français et étrangers. Au fil des pages, on comprend vite que les activités sportives couvrent bien des problématiques : pratiques culturelles, médiatisation, business, amateurisme, sécurité, santé, relations diplomatiques, politique. Toutes ces questions sont traitées dans les différents chapitres.

À dimension humaine

Et que dire de l'iconographie, d'une richesse incomparable et inégalée ? L'abondance de photos de groupes, d'individualités, les reproductions d'affiches, de bâtiments, de stades parfois sur deux pages, somptueuses à souhait, laissent rêveurs. Plus largement, le lecteur comprend aussi le poids des événements, des guerres, avec par exemple l'annulation des Olympiades de 1916, 1940, 1944. Mais aussi le poids de la guerre froide, avec les boycottages croisés de Moscou en 1980 et de Los Angeles quatre ans plus tard. Et que dire de l'arrivée au fil des décennies dans le jeu olympique des pays décolonisés, de la mise à l'écart de l'Afrique du Sud des années 1960 aux années 1980, de la parité et du droit des femmes, de la revendication des droits civiques ? Les auteurs n'oublient pas les dimensions humaines qui s'imposent parfois, comme cette idylle à Melbourne en 1950 entre une Tchèque et un Américain. Tout s'est bien terminé pour la Juliette de l'Est et le Roméo occidental ! Rien ne manque, rien n'est évacué dans ce volume précis, rigoureux, monumental, tout en étant d'une lecture agréable.  D. L.

Olympisme. Une histoire du monde. Des premiers Jeux olympiques d'Athènes 1896 aux Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024, collectif (Éditions de La Martinière, 576 p., 65 €).



L'héroïne qui aimait trop la vie

Virginie Roels s'inspire de l'existence rocambolesque d'une comtesse russe aux mœurs décriées pour raconter l'histoire d'une femme trop en avance sur son temps.

Un jour d'hiver 1919, Virginie Roels pousse la porte d'un petit bar de Venise appelé Le Tarnowska. Moquette élimée, canapés usés, barman cacochyme, elle est sur le point de rebrousser chemin lorsque son regard est attiré par les vieilles coupures de presse servant d'unique décor à ce lieu d'un autre temps. Celles-ci rappellent toutes une fameuse « affaire russe » – *il casso russo* – qui, du 14 mars au 20 mai 1910, bouleversa la torpeur des canaux vénitiens, et cela deux ans avant que Thomas Mann, dans une Venise au charme maléfique rongée par le choléra, ne bouleverse la vie de Gustav Aschenbach, fasciné par la beauté irréelle du jeune Tadzio.

Répercussion Internationale

Ce 14 mars, la comtesse Maria Tarnowska, née à Poltava, petite ville ukrainienne de 60 000 habitants, est jugée pour avoir comploté et prétendu incité, trois ans auparavant, Nicolas Naumov, un de ces amants, à en tuer un autre : le comte Pavel Kamarosky. La répercussion internationale de l'événement fut telle que la presse du monde entier s'en mêla. Il faut dire que la comtesse, emprisonnée à Vienne puis au pénitencier de La Giudecca, menait une vie dissolue peu compatible avec celle de son époux, Wassily Tarnowski, rejeton d'une puissante famille aristocratique, qui n'en pensait pas moins, mais préférait le silence feutré des bordels, où il exhibait son épouse, aux débordements sexuels étalés au grand jour...

Comme toute femme libre en ces temps « reculés », on ne la ménagea

guère. Quelques années plus tard, la photographe italienne Tina Modotti, lors de l'assassinat de son amant, vit son journal et des photos intimes étalées dans la presse et fut aussi accusée de meurtre... Si cette dernière échappa à la prison, la seconde connut un sort moins clément. Une utilisation habile, par la défense, des nouvelles théories freudiennes, lui évita cependant le pire : condamnée à huit ans d'incarcération, elle fut libérée en 1915 et mourut en 1949 en Argentine. Durant ces trente-quatre ans volés au temps, elle eut plusieurs amants, plusieurs identités, se faisant appeler tantôt Nicole Roush, tantôt M^{me} de Villemer, abusa de la morphine, ne revit jamais ses deux enfants qu'elle avait eus respectivement à 17 et 20 ans, et pratiqua différents métiers, dont celui de vendeuse de soieries.



Il est étonnant que très peu de livres, aucun en français, aient été écrits sur un sujet si fascinant. Virginie Roels comble un manque dans un roman passionnant, qui se lit comme un film : celui qu'aurait pu réaliser Luchino Visconti, amoureux du sujet, s'il avait réussi à réunir les fonds nécessaires à sa production, et dont la vedette aurait été Romy Schneider. **G. C.**

Une femme de mauvaise vie, de Virginie Roels (Robert Laffont, 313 p., 20,50 €).



Côté cour Jugée pour avoir prémédité l'assassinat de l'un de ses amants en 1910, Maria Tarnowska (1877-1949) fait son entrée au tribunal de Venise.

Intox et espionnage à la veille du jour J



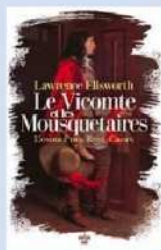
En mai 1944, un lieutenant anglais découvre que des termes clés du Débarquement apparaissent dans les mots croisés du *Daily Telegraph*. Qui est à l'origine de ces fuites et sont-elles de nature à compromettre l'opération ? Rapidement, les services secrets sont mobilisés. C'est le début d'une course contre la montre pour retrouver l'auteur des grilles, un insaisissable espion

allemand de l'Abwehr. La petite histoire derrière la grande est parfois cocasse, comme en témoigne l'affaire du *Daily Telegraph*. Ce sympathique roman d'espionnage fait revivre les feintes, les intox, l'effervescence et les doutes précédant l'un des plus grands événements du XX^e siècle. Une lecture de circonstance !  ISABELLE MITY

L'Espion du Débarquement, de Patrick Query
(Nouveau Monde, 380 p., 9,90 €).

Le cinquième mousquetaire

Le genre de cape et d'épée ne sera pas révolutionné par ce « roman d'aventures historique et roman à thèse étrangement proche des *Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas » (dont l'auteur propose d'ailleurs la lecture alternée, chapitre après chapitre, avec son propre livre). Mais on se laisse prendre à cette intrigue qui suit les aventures imaginaires d'un personnage bien réel : le vicomte bossu de Fontrailles (1605-1677), connu pour avoir trempé dans la conspiration de Cinq-



Mars, qui nous émeut ici avec sa quête d'un livre de sagesse rosicrucienne susceptible, espère-t-il, de le guérir de sa malformation physique. Ce n'est d'ailleurs pas son moindre mérite que de nous faire réfléchir sur le handicap.  LAURENT AVEZOU

Le Vicomte et les Mousquetaires

(t. 1 : *L'ombre des Rose-Croix*), de Lawrence Ellsworth (Le Cherche midi, 332 p., 20,90 €).

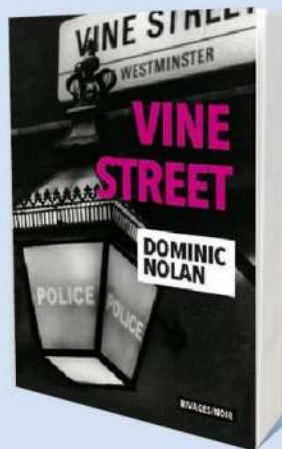
Enquête dans les bas-fonds londoniens

Trois policiers à la retraite voient resurgir une vieille affaire non élucidée de meurtres de prostituées. Un polar âpre à la Chandler.

En 2002, Billie et Mark Cassar, anciens de la police londonienne, coulent une paisible retraite lorsqu'ils sont rattrapés par une affaire qui les a obsédés durant leur vie professionnelle. En 1935, alors qu'ils écumaient les rues de Soho comme agents de la brigade des mœurs, des meurtres de prostituées avaient marqué le début d'une enquête s'étendant sur près de trente ans. À l'époque, la police avait saboté les investigations. Il faut dire que le nombre de flics corrompus relevant davantage de la mafia que des forces de

l'ordre ne plaçait pas en faveur d'une résolution honnête du dossier. Avec la poursuite des crimes, y compris pendant le Blitz et le black-out et jusque dans les années 1960, Billie, Mark et Leon n'avaient pas lâché le morceau, jusqu'à y laisser des plumes...

C'est à une plongée dans les bas-fonds, les tripots, les night-clubs proposant des produits plus ou moins licites que nous convie Dominic Nolan, avec un talent remarquable pour construire une atmosphère. L'intrigue est dense, touffue, parfois difficile à suivre,



comme dans un classique de Raymond Chandler, mais la grande force de ce polar réside justement dans cet art de nous embringer dans le monde de la nuit qui colle à la peau. Toute une faune interlope s'ébat dans un décor de film noir. On y croise prostituées et maquereaux, mafias juives, italiennes ou grecques, bookmakers

et ripoux, racketteurs et aristocrates dépravés, mais aussi apprenties fascistes, comme les sœurs Mitford, ou jazzmen noirs et blancs pour la bande-son. Les sols luisent de pluie, d'alcool, de sueur et de sang. De cette jungle poisseuse émergent des personnages hauts en couleur : Leon Geats, le flic cabossé, un pur qui n'hésite pourtant pas à se salir les mains et à cogner, surtout quand tout le monde lui met des bâtons dans les roues. Mark, le timide qui découvre sa vraie nature en écumant les rades. Billie, l'auxiliaire féminin dont le solide bon sens équilibre le trio. Le tout servi par des dialogues nerveux qui renforcent le côté cinématographique. Un bon cru que ce *Vine Street* !  I. M.

Vine Street, de Dominic Nolan
(Rivages Noir, 672 p., 24,90 €).



Spirou et Fantasio au pays des Barbudos

Les deux compères imaginés par Franquin se retrouvent projetés à Cuba, en pleine guerre froide, et alors que se prépare l'invasion de la baie des Cochons...



En 1961, la CIA, avec l'aval de Kennedy, lance une opération spéciale pour « libérer Cuba » de la dictature castriste. Les Américains débarquent quelques centaines d'opposants cubains dans la baie des Cochons, où ils seront massacrés ou faits prisonniers. Une opération fantasmatiquement mal préparée et un désastre mémorable... Mais que viennent faire dans cette galère trois aventuriers belges (en comptant l'inénarrable Seccotine)?

À la grande époque de Franquin, Spirou et Fantasio évoluaient dans le monde contemporain, mais sans se mouiller politiquement : ils luttèrent contre des dictateurs d'opérette (Zantafio) ou électroniques (Zorglub), pas contre des régimes réels. À une exception près, lorsqu'ils firent la

nique à la Chine communiste, dans *Le Prisonnier du Bouddha*, avec Greg au scénario (1958). Mais les temps actuels sont à la nostalgie et, sous la plume de divers auteurs, on fait revivre le Spirou de jadis en l'ancrant cette fois-ci dans l'actualité de son temps – la Seconde Guerre mondiale ou la guerre froide.

Le présent album s'insère ainsi à la suite du *Prisonnier du Bouddha* : on y retrouve le savant américain Longplaying, moins pacifique qu'auparavant. Devenu un agent de la CIA, il compte en effet sur Spirou et Fantasio et sur le GAG (générateur atomique gama) pour abattre Castro. Pendant ce temps, Seccotine fait un reportage sur la révolution à

Cuba et tombe sous le charme d'un affreux macho nommé Che Guevara (l'icône du révolutionnaire romantique en prend un sacré coup !). À vrai dire, dans cet album très enlevé, tous les personnages – révolutionnaires, contre-révolutionnaires et agents américains – en prennent pour leur grade. Si Spirou, qui passe la moitié de l'album en prison, est peu actif, Fan-

tasio, Seccotine, le GAG et le marsupilami sèment partout la pagaille dans une île déjà passablement agitée. Réjouissant !

LAURENT VISSIÈRE
La Baie des Cochons
 (Les aventures de Spirou et Fantasio), d'Elric, Clément Lemoine et Michael Baril
 (Dupuis, 64 p., 12,95 €).



Les aventures de Corto chez Pompidou

Jusqu'au 4 novembre, la Bibliothèque publique d'information, au Centre Pompidou, offre une exposition consacrée centrée sur la dimension littéraire des aventures de Corto Maltese. Pour l'accompagner, Casterman publie un catalogue, mais bien davantage en réalité : un vrai livre qui nous fait pénétrer dans l'univers du héros, apparu pour la première fois en 1967. Les textes décryptent l'univers de Corto, nous partageons ses rêves, ses combats, ses colères. Par eux, nous voyageons dans la tête et l'imaginaire de Pratt. Nous retrouvons la palette extrêmement diverse des personnages de la série,



voyageons des steppes d'Asie centrale aux mers du Sud, sans oublier Stonehenge, des espaces que le dessinateur et scénariste a empruntés sa vie durant. Les textes nous emportent, magnifiés par des reproductions de planches, dessins préparatoires, aquarelles qui témoignent de la créativité de Pratt. Nous voyons Corto en action, en quête de trésors qu'il ne trouve jamais, affrontant ses ennemis, ou rêveur, adossé à un mur, le regard tourné vers la mer, ou marchant dans Venise, cette ville aux mystères connus des seuls initiés. **D. L.**

Corto Maltese. Une vie romanesque, collectif (Casterman, 143 p., 25 €).



Quand le Latécoère prend l'eau

Le 7 avril 1948, un Latécoère 631, le plus grand hydravion commercial jamais construit, quitte la France. Son équipage et les 44 passagers n'atteindront jamais la Martinique. L'appareil s'est-il abîmé en mer ? Dans ce récit subtil, on découvre l'incroyable vérité d'un voyage à nul autre pareil. Au lendemain de la guerre, cet hydravion était censé renouer avec « le prestige des ailes françaises » : très moderne, mais trop coûteux, ce géant des airs ne survécut pas à l'accident, où périrent tous ses passagers. **L. V.**

Bon voyage ?, de Jack Manini et Michel Chevereau (Grand Angle, 80 p., 16,90 €).

1945 : le crépuscule des odieux

Un conte des frères Grimm raconte que le joueur de flûte Hamelin a su charmer des centaines d'enfants et les entraîner jusqu'au fleuve pour les noyer. Une métaphore du nazisme aux yeux de Karl Stieg, modeste professeur de province. Début 1945, il continue à enseigner dans une ville en ruine quand il est enrôlé dans le Volksturm – ultime mobilisation pour contrer l'Armée rouge... Quatrième et dernier volume de *Chez Adolf*, l'album offre une vision intelligente et nuancée de ce que fut la vie quotidienne dans le III^e Reich. **L. V.**

Chez Adolf (t. IV : 1945), de Rodolphe et Marcos (Delcourt, 56 p., 15,50 €).



Stevenson en roman graphique

Robert Louis Stevenson s'est imposé avec des livres passés à la postérité, dont *Voyage avec un âne dans les Cévennes*. Christian Perrissin et Michael Sterckeman se sont emparés de ce texte pour en tirer un roman graphique captivant. Le héros principal est Stevenson, même si l'ânesse Modestine tient toute sa place ! Les auteurs nous entraînent sur les chemins des Cévennes, dans cette France oubliée du XIX^e siècle ; on entend presque le cri de la bête du Gévaudan et la guerre des camisards remonte à la surface. **D. L.**

Voyage avec un âne, de Christian Perrissin et Michael Sterckeman (Futuropolis, 176 p., 23 €).

À coups de ping et de pong

1971 : voilà plus de vingt ans que Chine et États-Unis n'ont plus aucun rapport. D'un côté, Mao a besoin de sortir de son isolement ; de l'autre, Nixon rêve d'une alliance de revers contre l'URSS. Le rapprochement se fait grâce à la rencontre de deux pongistes, Glenn Cowan et Zhuang Zedong. Une histoire d'autant plus amusante que le joueur américain est présenté comme une sorte de hippie pas très futé aux antipodes du diplomate traditionnel ! Cowan n'est évidemment qu'une pièce sur un échiquier qui le dépasse. **L. V.**

La Diplomatie du ping-pong, d'Alcanta et Alain Mounier (Delcourt, 112 p., 16 €).





CORENTIN FOHLEN/DIVERGENCE



ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLETT

Ruth Elkrief & Léon Blum

La grande journaliste et éditorialiste revient, pour *Historia*, sur son parcours et nous confie son admiration pour la vie et les combats politiques de l'artisan du Front populaire.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCK FERRAND

HISTORIA – Vous semblez vouer à Léon Blum une sorte d'admiration native...

Ruth Elkrief – Les origines de ce sentiment se trouvent en effet dans mon enfance, au Maroc, où je suis née et où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 14 ans. Mon père vouait un amour à l'histoire de France et nous l'avait transmis; il avait beau être autodidacte, c'était une sorte de lettré qui lisait *Le Monde* et recevait *Historia* tous les mois... Il avait passé plusieurs années à Paris sous la IV^e République, et avait assisté à plusieurs grands procès, mais aussi – depuis les tribunes – à certains débats de l'Assemblée nationale. Toute petite, cela m'a influencée; sur certaines photos l'on me voit, avant d'avoir su lire, parcourir un journal... que je tiens à l'envers! (*Rires.*) Or ce père si cultivé était admirateur de Blum et de Mendès France. Chez nous, l'idée qu'un Juif ait pu occuper les fonctions de président du Conseil dans un pays aussi extraordinaire que la France, c'était plus qu'une fierté: un émerveillement – nous avions notre place dans ce monde! Certes, en tant que Juifs marocains, nous menions une vie plutôt confortable; mais il nous fallait rester discrets, presque marcher sur des œufs... Et voilà qu'en France de hautes figures politiques, sans avoir eu à cacher leur judaïsme, avaient pu laisser leur empreinte sur l'Histoire. Il y avait là un motif d'espoir.

L'orientation politique de Blum a-t-elle joué un rôle dans cette prédilection familiale?

Nous avons, c'est vrai, une sensibilité de gauche. D'ailleurs, certains biographes font le lien entre le judaïsme de Blum et son adhésion au socialisme. Cette religion comporte un principe, la *tsedaka*, qui s'apparente à un devoir de charité, de justice sociale... Né rue Saint-Denis, dans le foyer d'un simple marchand de tissus, le jeune Léon devait, par son intelligence, par ses études, permettre à sa famille d'accéder à un statut important au sein des institutions de la République – et l'autoriser lui-même à vivre en bordure du jardin du Luxembourg... Son entrée au Conseil d'État l'assoit, en somme, et fait de lui l'un des représentants – pas spécialement rares, à l'époque – de cette bourgeoisie éclairée, capable d'œuvrer contre ses intérêts de classe, et qu'on retrouvera plus tard chez un autre habitant de la rue Guynemer: Robert Badinter.

Quand avez-vous pris conscience de l'antisémitisme subi par Blum tout au long de son existence?

Très tôt; mais je pensais que cet aspect de sa vie appartenait définitivement au passé. Léon Blum, par

“ Dans ma famille, l'idée qu'un Juif ait pu occuper les fonctions de président du Conseil était un émerveillement: nous avions notre place dans ce monde! ”

ses succès, me semblait démontrer que ce fléau avait été vaincu... Il avait certes subi bien des misères, notamment la trahison de Barrès – auquel il vouait une grande admiration et qui, à la faveur de l'affaire Dreyfus, s'était révélé d'un antisémitisme virulent. Il y en avait eu d'autres... Charles Maurras disait de Blum qu'il fallait «le fusiller dans le dos».

Le 13 février 1934, alors député, il avait été victime d'un attentat en traversant le boulevard Saint-Germain – dont on découvre, au passage, qu'il était le rendez-vous de l'extrême droite à l'époque... Aujourd'hui, c'est l'inverse! À l'occasion d'un article sur la haine en politique, j'avais ressorti un certain nombre de déclarations à la Chambre, terrifiantes par leur violence verbale, et qui reflètent le climat si difficile de ces années-là. Comment Blum ne s'est-il pas laissé aller à la colère, à la terreur, à la détestation de ses adversaires? Il aura quand même eu à subir Doriot, Déat et les autres... Seulement, il a en lui une forme de placidité, ou de raison – de force, tout simplement –, qui l'écarte de la colère et lui permet de tenir en toutes circonstances.

...

... Blum n'est l'homme d'aucune radicalité...

Aucune! En 1920, par exemple, au congrès de Tours, il est de ceux qui refuseront le modèle révolutionnaire de Lénine. Moyennant quoi on tendrait presque à l'oublier... Pascal Ory, que j'aime beaucoup pour l'avoir eu comme professeur à Nanterre, explique la postérité relativement faible de Blum par cette modération même. Et Philippe Collin commence son podcast [*Léon Blum, une vie héroïque*, sur France Inter, ndlr] en rappelant que, s'il existe si peu de places et d'avenues à son nom dans les villes de France, c'est parce que raison et nuance ne marquent pas la mémoire des peuples.

Pour revenir à la question de l'antisémitisme, elle n'est pas sans écho dans notre actualité...

Il y a, sur cette question, des pessimistes – qui considèrent que le mal resurgira toujours et que les Juifs doivent vivre avec; et puis des optimistes, comme Blum, qui pensent qu'un progrès en ce domaine est possible; après tout, Dreyfus a été réhabilité et le nazisme, vaincu. Je fais plutôt partie de la seconde catégorie. Aussi, aujourd'hui, c'est pour moi une souffrance d'autant plus vive de voir renaître un peu partout cet antisémitisme violent. Mais c'est tout

“Quand on parle aujourd'hui de progressisme, il faut souligner que Blum est allé, en son temps, plus loin que n'importe qui”

le mérite de la France, et de sa République, que de vaincre ce prurit chaque fois que l'Histoire le ramène dans ses filets.

Par certains aspects de sa pensée, ou de sa personnalité, Léon Blum vous a-t-il déjà surprise?

Bien sûr! Étudiante, j'ai découvert le côté féministe du personnage. On sait généralement que Blum a, pour la première fois, fait entrer des femmes – trois sous-secrétaires d'État – dans le gouvernement du Front populaire... Mais il y a plus fort: en publiant *Du mariage*, dès 1907, il va loin dans l'idée d'une égalité civique des sexes. Il évoque même le droit des femmes à vivre une sexualité avant le mariage, à tâtonner, à ne pas regarder le mariage comme l'alpha et l'oméga, à choisir en quelque sorte leur vie intime, comme les hommes avaient pu le faire depuis longtemps. Il va jusqu'à reconnaître aux femmes le droit d'avoir des enfants avec des maris différents! Quand on parle aujourd'hui de progressisme, il faut mesurer jusqu'où est allé Blum – plus loin sans doute que n'importe qui en ce domaine, en son temps. On imagine d'ailleurs quelle aubaine de telles idées ont pu constituer pour les personnes, presque toujours antisémites, qui le prenaient pour cible...

Ayons l'honnêteté de reconnaître que la pratique est, comme souvent, moins parfaite que la théorie: Blum est un grand amoureux, certes; mais son mariage ne l'empêche pas d'entretenir une maîtresse – et de faire souffrir ces deux femmes en fin de compte... On peut admirer ses audaces ponctuellement féministes, sans lui donner quitus sur tout.

Bio express Léon Blum

Né à Paris en 1872 dans une famille juive d'origine alsacienne, le jeune Léon incarne la méritocratie à la française: École normale supérieure, licence ès lettres et études de droit. Il entre au Conseil d'État comme auditeur et, durant ses loisirs, collabore à diverses revues artistiques et signe des ouvrages comme son fameux essai *Du mariage* (1907). L'affaire Dreyfus est à l'origine de son engagement politique. Élu député de Paris en 1919, il devient, un an plus tard, secrétaire général de la SFIO – le parti socialiste issu de la scission avec

les communistes lors du congrès de Tours. Il marque l'histoire de la III^e République en dirigeant un gouvernement de coalition des gauches, le Front populaire (1936-1938). En 1940, il refuse de voter les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Arrêté, on l'accuse en 1942 (procès de Riom) d'être l'un des artisans de la défaite. Déporté en Allemagne, il est libéré en mai 1945. En décembre 1946-1947, il constitue un gouvernement afin de mettre en place les institutions de la IV^e République. Il meurt soudainement en 1950.



Si vous aviez une piste à suivre pour mieux comprendre Léon Blum, est-ce dans cette direction que vous creuseriez?

J'en ai découvert une autre, très récemment: c'est sa résilience vis-à-vis des Allemands. Une chose incroyable. Il dénonce, dans le quotidien socialiste *Le Populaire*, la dureté du traité de Versailles, estimant qu'il est immoral d'accabler l'ennemi – ce qui, au demeurant, ne le distingue pas vraiment du reste de la gauche, sinon par la force de sa condamnation. Mais il y a plus étonnant: en 1944, depuis ce pavillon forestier où il est détenu, à la lisière de Buchenwald, il écrit la phrase suivante: «Je récuse la condamnation raciale pour les Allemands aussi bien que pour les Juifs.» Alors que Mandel vient d'être ramené à Paris pour y être exécuté – ce qu'il ne sait d'ailleurs pas –, il écrit une telle phrase! Ce passage à Buchenwald est du reste assez mystérieux, et me donne envie d'en savoir davantage. Plus généralement, la manière dont il a vécu la guerre est assez étonnante; il a souffert, évidemment, avec les procès, ces deux années passées en forteresse – où il reçoit la visite de Jeanne, son épouse, grâce à Xavier Vallat, le commissaire général aux Questions juives de Vichy.

S'il fallait, d'un trait, cerner Léon Blum et son rôle, que mettriez-vous en avant?

Blum est d'abord un conseiller d'État; mais c'est aussi un critique d'art et un journaliste; j'admire la multiplicité de ses talents... Pendant son heure de gloire, celle du Front populaire, il est dépassé, bien sûr, par les manifestations qui suivent les résultats victorieux des élections – il ne les a pas vus venir – et aura par ailleurs, sur le nazisme, une sorte d'aveuglement

Bio express **Ruth Elkrief**

Née à Meknès, au Maroc, dans une famille d'intellectuels juifs, elle est diplômée de l'Institut d'études politiques et du centre de formation des journalistes. Embauchée par TF1 en 1987, elle se fait connaître du grand public en occupant un poste de correspondante à Washington lors de la guerre du Golfe (1990-1991). Elle prend après la tête du service politique de la chaîne. Par la suite, elle participe aux bouleversements du paysage audiovisuel français en accompagnant

la naissance des chaînes d'information en continu, LCI en 1994 puis BFM TV en 2005, où elle anime de nombreux débats durant les grands moments électoraux du pays. Elle y demeure dix ans, avant de faire son grand retour sur LCI en 2021. Depuis septembre 2023, elle intervient dans l'émission *24 h Pujadas*, où elle se livre, dans ses éditoriaux, à une analyse de l'actualité, nourrie par sa fine connaissance du monde politique français. En 2008, elle est nommée chevalier de la Légion d'honneur.

qui lui fait regarder cela comme un nouveau fascisme éphémère et qui devait passer en quelques mois... Il a aussi cette faiblesse, lors de la guerre d'Espagne. La situation, sur ce point, n'est pas sans rappeler la question actuelle de la guerre en Ukraine: on va jusqu'où on peut aller, mais pas plus loin; et Blum est dans ce dilemme... Pour le reste, faudrait-il dire surtout qu'il est un Européen avant l'heure? Avant Jean Monnet, en tout cas... À mes yeux, il est d'abord l'homme de la nuance et de la mesure; son physique est à l'image de sa pensée: fluide, souple, raffiné. Un brin dandy... 

“Son passage à Buchenwald est assez mystérieux et me donne envie d'en savoir davantage. La manière dont il a vécu les procès et la guerre est en fait assez étonnante”

À chaque faculté intellectuelle sa place assignée dans le cerveau : c'est la thèse de F. J. Gall, qui invente, vers 1810, la phrénologie, science qui prétend, par la palpation du crâne, révéler les aptitudes ou la psychologie d'un sujet.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE MOREAU-DUSAULT

Franz Joseph Gall est un médecin allemand qui choisit de se spécialiser dans l'anatomie du cerveau à partir de 1781 à l'université de Vienne. Très brillant dissecteur, il force l'admiration des neuroanatomistes de son temps en décrivant parfaitement les rapports des structures grises et blanches du sys-

tème nerveux central. Il est persuadé, contrairement à la pensée commune, que les fonctions de l'esprit sont localisées dans la substance cérébrale et qu'elles répondent à une cartographie précise qu'il faut établir. L'Église catholique condamne pourtant l'idée que l'esprit humain puisse avoir un ancrage matériel, et la plupart des scientifiques du début du XIX^e siècle s'opposent également aux intuitions de Gall.

Car, soyons clair, il ne s'agit de la part de notre neurologue que d'intuitions. Il n'y a aucune démonstration derrière toutes ces affirmations.

Quand il arrive à Paris en 1807 et qu'il commence à faire connaître ses idées, ce sont dans ces failles que ses adversaires vont s'engouffrer. Pourtant, Gall a raison contre ses détracteurs quand il affirme que les fonctions supérieures ont des localisations bien précises dans le cerveau.

Des idées loufoques crânement défendues

Poussant ses idées jusqu'à les rendre loufoques, Gall se lance dans des hypothèses hasardeuses qui, il faut bien le reconnaître, remportent un franc succès. Avec son collaborateur Johann Spurzheim, il publie, de 1810

à 1819, en quatre volumes, ses travaux sur l'anatomie et la physiologie du cerveau. Ils y expriment que les facultés intellectuelles et morales y sont inscrites. Le cerveau est donc composé de divers organes particuliers correspondant à autant de facultés mentales. Mais, surtout (et c'est là que Gall devient saugrenu), ces différents organes retentissent directement sur la conformation du crâne au prétexte que leur pression entraînerait des déformations de la voûte crânienne proportionnelle aux aptitudes de chacun. Par la palpation du crâne, on peut donc déterminer les

traits intellectuels et même moraux d'un individu. Avec, à la clé, la naissance d'une nouvelle science appelée phrénologie.

La mode est lancée. Ainsi une foule de médecins et de charlatans se précipitent pour palper les crânes de leurs concitoyens. Ils découvrent ainsi ceux qui sont attirés par le sexe, ceux qui sont tentés par la métaphysique, les doués pour la musique, les gourmands ou ceux qui ont la bosse des maths... L'engouement est tel que les phrénologues sont consultés aussi bien pour l'orientation professionnelle des enfants que pour rechercher, chez certains suspects, l'existence d'une bosse du crime...

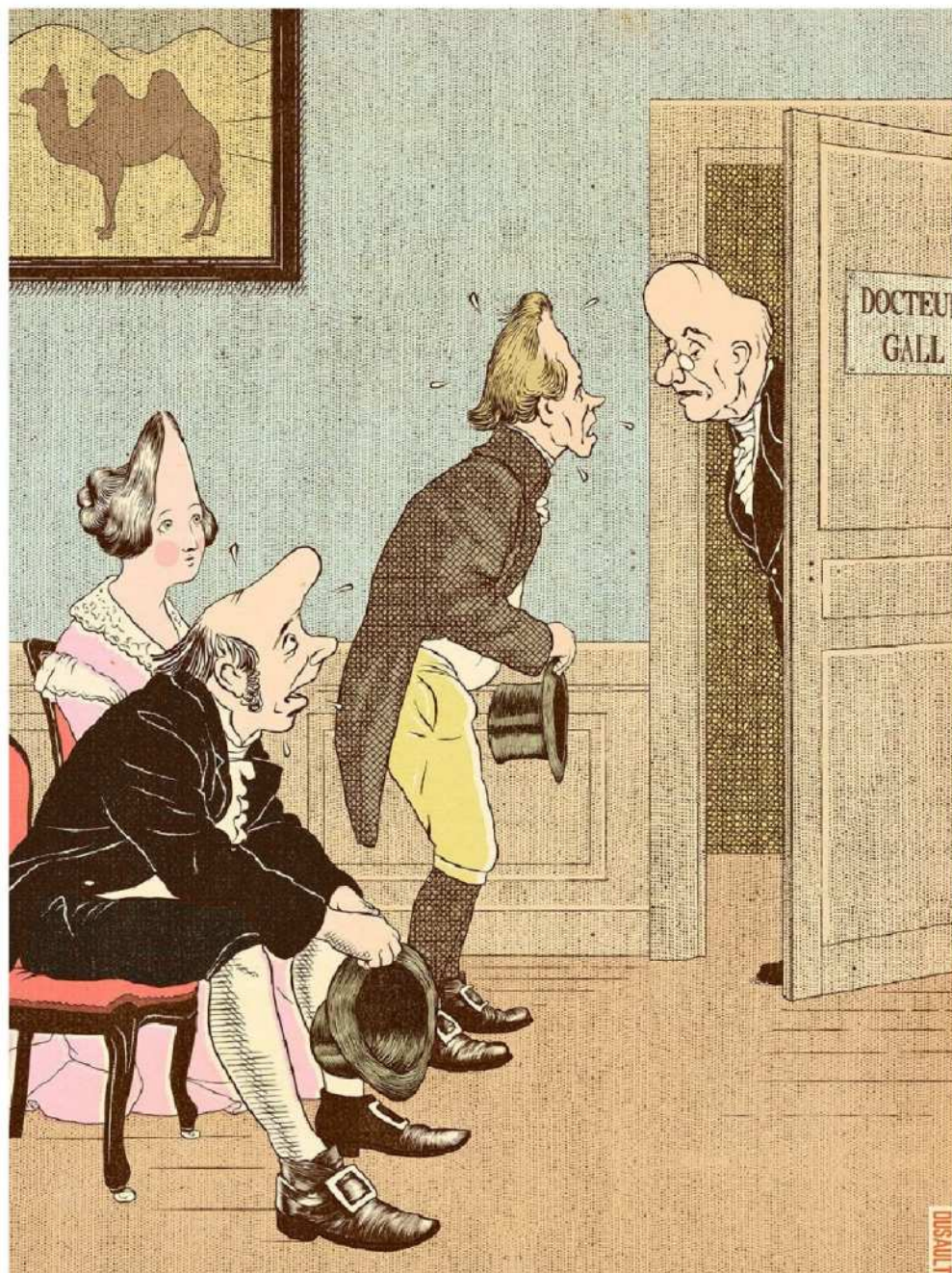
Une « pseudoscience » riche d'intuitions

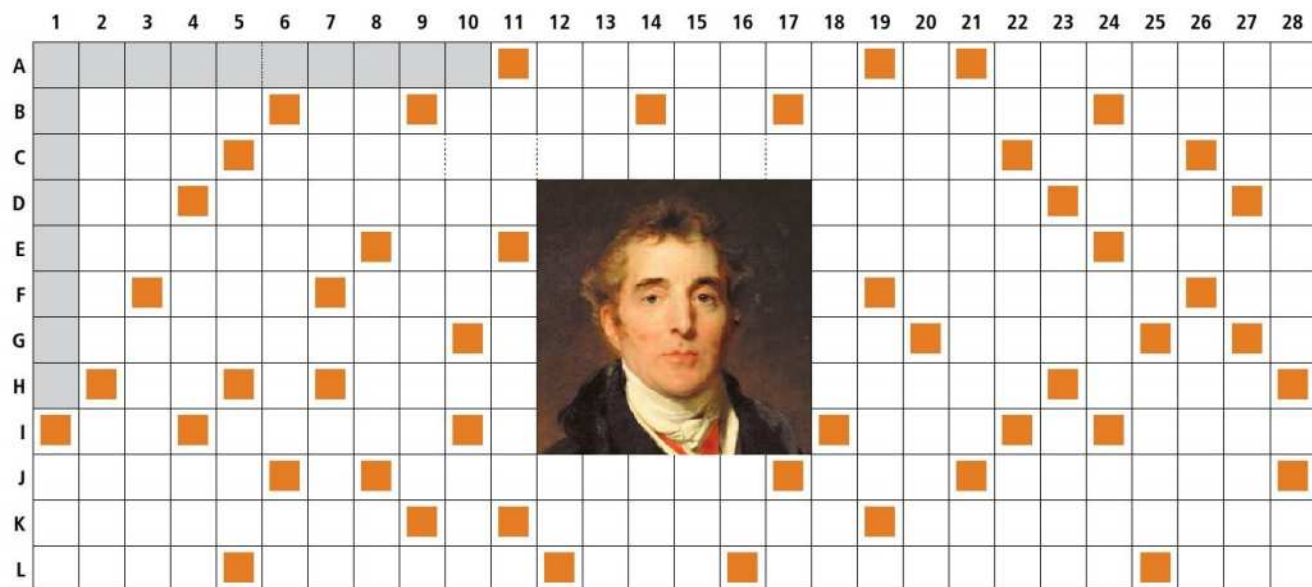
Pourtant, on s'aperçoit rapidement que le diagnostic phrénologique n'est pas fiable, que les criminels, par exemple, n'ont pas souvent la « tête de l'emploi » et surtout que tous les crânes ne sont pas bosselés. Enfin, Napoléon lui-même veut être palpé. Malheureusement pour Gall, l'examineur ne note pas ce que l'Empereur pensait y trouver, c'est-à-dire la bosse du génie ! L'Académie des sciences est alors saisie pour donner son avis sur la phrénologie. Et de réels savants, comme Magendie, Cuvier ou Flourens, parlent immédiatement de « pseudoscience » où manquent les constatations et l'expérimentation nécessaires.

Pauvre Gall, sa théorie est progressivement abandonnée ! Et pourtant, une de ses intuitions (et non des moindres), qui consiste à dire que les fonctions du cerveau ont bien une location propre, sera démontrée trente-trois ans après sa mort par Paul Broca, médecin de l'hôpital Bicêtre, qui prouve l'existence d'une zone du langage dans le cer-

veau humain. Il autopsie en effet le cerveau d'un homme mort dans son service qui avait perdu, depuis vingt et un ans, l'usage de la parole. Il ne pouvait plus prononcer qu'une seule syllabe, répétée ordinairement deux fois de suite. Quelle que fût la question qu'on lui adressait, il répondait toujours : « Tan, tan », avec gestes expressifs très variés. L'autopsie

de « M. Tan-tan » montre la destruction de la partie moyenne du lobe frontal de l'hémisphère gauche. Ce qu'on nomme aujourd'hui l'aire de Broca, aire de la parole. Finalement Gall avait raison sur un point : chaque fonction a bien une localisation précise dans le cerveau. Elle n'y marque cependant pas une bosse, même celle des maths... 





HORizontalement : **A.** Personnage en illustration. Peuple germanique qui envahit la Gaule à la fin du II^e s. av. J.-C. Cité gauloise qui était la capitale des Carnutes. – **B.** Prêtre d'Alexandrie dont l'hérésie fut condamnée par les conciles de Nicée et de Constantinople. Lutécium. Pêcheur biblique. Fit bon accueil à la reine Victoria. Les traités qui y furent signés par Napoléon en 1807 mirent fin à la quatrième coalition. Massif montagneux de Bulgarie où s'élève un célèbre monastère orthodoxe. – **C.** Fin de partie. Anciens cachots souterrains. Coule en Maurienne. Grecque. – **D.** Siégeait à Strasbourg. Employé pour s'adresser à César. Fidèle au passé. Sigle colonial. – **E.** Le traité qui y fut signé en 1697 mit fin à la guerre de la ligue d'Augsbourg. Proche de Madame. Ancien port morutier de Normandie. Général britannique qui fut le géolier de Napoléon à Sainte-Hélène. – **F.** Article de journal. La France leur a offert la Liberté. Port de Finlande. Épopée de Virgile. 50% de coke. – **G.** Tel Théodoric le Grand. Finit bien. Hellène de Sparte, par exemple. – **H.** Idole des Phocéens. Poète de la Grèce antique. Port de Birmanie. Prix de Diane. – **I.** Est devenu l'ami d'Elliott. Nom porté par deux pharaons de la XIX^e dynastie. Ancien duché de France. Prophète d'Israël qui lutta contre le culte des Baals. – **J.** Sainte patronne de l'Alsace. Principale cité de Lesbos. Rocambole en culture. Ancêtres espagnols. – **K.** Membre du corps paramilitaire créé le 30 janvier 1943 par le régime de Vichy et dirigé

par Joseph Darnand. Maréchal d'Empire qui fut nommé gouverneur des Invalides en 1842. Pharaon qui fit construire la troisième pyramide de Gizeh. – **L.** Alliance militaire dont le siège est à Bruxelles. Période de troubles qui agita la France pendant la minorité de Louis XIV. Mao, par exemple. Captive d'Agamemnon pendant la guerre de Troie. Sigle d'école.

VERTICALEMENT : **1.** Célèbre bataille remportée par le personnage en illustration. Berceau de l'homme de Kibish. – **2.** Déeses infernales de la mythologie grecque. C'était la volonté du roi. – **3.** Porte portée à l'écran par René Clair en 1957. Roi des Ostrogoths qui s'empara de Rome en 546. – **4.** Produit pour boucher. La dernière des quatre périodes glaciaires. Deuxième pape de l'Église catholique. – **5.** Fief de Bourguignons. Mont des Alpes où se trouve la source du Pô. Point humide. – **6.** Tout est en abondance dans son pays. Prison de Montecristo. – **7.** Compositeur autrichien (1714-1787). Ville de Russie appelée Kalinine de 1931 à 1990. – **8.** Ancienne capitale des Tolèques. Dieu égyptien créateur du monde. Tintin en Amérique. – **9.** Acteur et réalisateur américain d'origine autrichienne (1885-1957). – **10.** Écrivain français qui tint un salon littéraire à l'Arsenal afin de promouvoir le romantisme. Semi-consonne. – **11.** Bâtiment du Moyen Âge. Héroïne blonde. – **12.** Cabriolet coupé. Victime d'un sabotage. – **13.** Les archives du PAF. Saint évan-

gélisme. – **14.** Ancien nom de Tokyo. – **15.** Dieu égyptien du foyer. N'a pas toujours été un long fleuve tranquille! – **16.** Domaine public. Préposition. – **17.** Langue du fêlibrige. – **18.** Chef vendéen qui succéda à La Rochejaquelein en 1794 à la tête des armées royalistes. Quartier d'Athènes en Belgique. – **19.** Orateur grec. Paul Sérusier ou Pierre Bonnard. – **20.** Son ballon s'élève à 1247 mètres. Kellermann et Dumouriez y remportèrent une victoire décisive sur les Prussiens le 20 septembre 1792. – **21.** État de Malaisie dans lequel est enclavée la ville de Kuala Lumpur. Cité dans une histoire d'eaux. – **22.** Marine à la plage? Supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice qui s'efforça de réconcilier l'Église et l'État après la Révolution. Surnom du président Dwight D. Eisenhower. – **23.** Organisation indépendantiste officiellement dissoute depuis le 2 mai 2018. Voleuse à l'opéra. Fait comme on avait dit. – **24.** Phare d'Alexandrie. Elle a des chasseurs dans le collimateur. Carburant pour limousines. – **25.** Bonaparte s'y distingua le 15 novembre 1796. Fondateur de la congrégation de l'Oratoire. – **26.** Ancien grand du vélo. Syndicat français ou dramaturge italien. Déesse de la Lune. – **27.** Siège de style Empire. Abréviation latrines. Il était le concierge de la prison du Temple pendant la Révolution française. – **28.** Il fut le premier président du Parlement de Paris en 1763. Cible des FFI. ☐

Retrouvez la solution sur www.historia.fr

Plongez au cœur du chantier de la cathédrale Notre-Dame de Paris



**100 % DES BÉNÉFICES SERONT
REVERSÉS AU FINANCEMENT DES TRAVAUX**

Coédité par l'Établissement public chargé de la conservation et de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris et Connaissance des Arts.



Établissement public
chargé de la conservation
et de la restauration
de la cathédrale
Notre-Dame de Paris

Découvrez le septième numéro
de la **Fabrique de Notre-Dame**
sur **boutique.connaissance|des|arts.com**



Éloge de la lenteur

Le *Roman de Renart* et les *Fables* de La Fontaine ont habité mon enfance. J'ai plus de 60 ans et, bien souvent, ceux que je croise ont l'air de sortir de la ménagerie fabuleuse du fabuliste. Comment ne pas prêter à mes contemporains les airs familiers du corbeau ou du renard, du loup ou de l'agneau, du héron dédaigneux des poissons? S'il est une fable qui l'emporte sur les autres, c'est *Le Lièvre et la Tortue*. «Rien ne sert de courir; il faut partir à point.» Comme tous ceux de ma génération, on me la faisait réciter à 5 ans. Je la lisais dans l'édition de 1906 illustrée par cet amoureux des animaux qu'était Benjamin Rabier. Ces images-là m'ont marqué pour toujours. On y voit un lièvre distrait et bucolique batifoler dans les herbes, tandis que la tortue, prévoyante et obstinée, trace lentement son chemin sur la route qui la conduira bientôt la première à la borne d'arrivée.

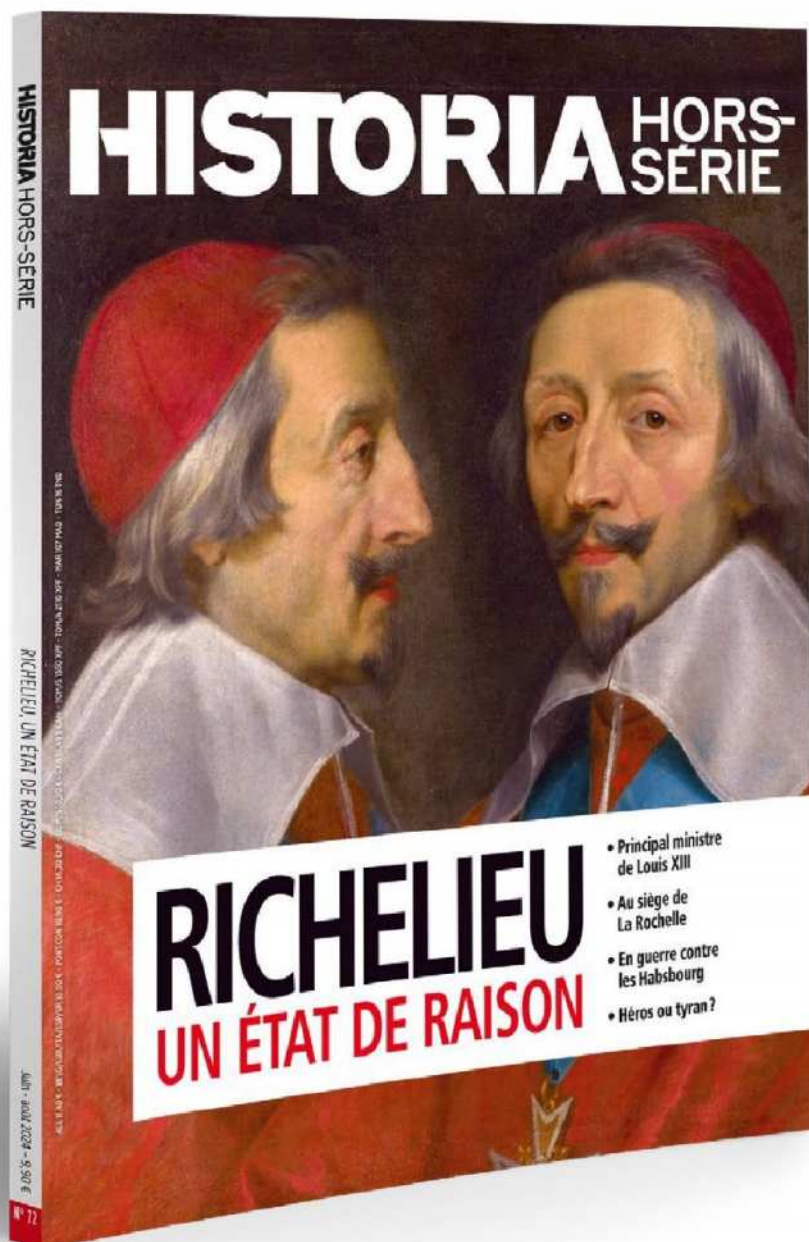
Êtes-vous plutôt lièvre ou tortue? Si nous ressemblons au premier, nous n'en avons plus les distractions sentimentales et poétiques. Aujourd'hui, le lièvre est devenu sérieux. Il veut partir à temps et ne cesse de courir, après le temps, les autres ou lui-même. Nous nous cachons dans l'instant par peur des heures qui passent, par ennui, pour échapper au vide qui nous guette ou pour ne plus y penser. Non pas que je veuille, comme Raoul Vaneigem, faire l'«éloge de la paresse affinée», mais enfin, nous l'avons un peu oublié: perdre du temps, c'est en gagner. Où est donc passé Talleyrand, le prince des diplomates, qui faisait de la lenteur une sorte de dogme à l'exercice de son métier? «Hâte-toi lentement.» À Napoléon, qui allait trop vite, il conseillait de remettre au lendemain ce qui ne pouvait être fait la veille bien et facilement. Mais le maître n'écoutait pas toujours! Il faut se souvenir de la scène où Talleyrand présente ses bureaux à son successeur, le pâle et zélé comte de Champagny: «Monsieur, voici bien des

gens recommandables dont vous serez content. Vous les trouverez fidèles, habiles, exacts, mais, grâce à mes soins, nullement zélés.» Et d'ajouter devant le novice ébahi: «Pas de zèle, surtout pas de zèle!»

Agir lentement. On médite mieux les continuités de l'action politique, on anticipe les décisions à prendre, on échappe à l'émotion pour les chemins de la sagesse et de la raison. Il est curieux de penser que, de part et d'autre de la Révolution, alors que nombre de contemporains nourrissaient le sentiment d'une extraordinaire accélération du temps, les plus avisés s'en inquiétaient. Je lisais récemment le très beau livre de Gilles Montègre sur les voyages au temps des Lumières. Ces promeneurs-là ont l'air d'être les ancêtres des adeptes du *Guide du Routard*. On ne voyage plus, regrettaient-ils déjà, on se déplace. Et de faire du voyage à pied ou à cheval la meilleure façon de connaître le pays que l'on traverse. «Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.» C'est du Rousseau, dans l'*Émile*. Je suis bien d'accord avec lui. Les transhumances accélérées, à date et à heure fixes, me dégoûtent. Umberto Eco s'en moquait déjà (dans *Pastiches et postiches*), en se mettant dans la peau d'un anthropologue venu d'une autre planète et étudiant les déplacements du Milanais de base dans les années 1980. «La journée de l'indigène milanais se déroule selon les rythmes solaires élémentaires. Tôt le matin, il se lève pour se rendre aux tâches typiques de cette population [...]» Tristes tropiques! Je préfère le lointain des arrière-pays au premier plan d'un tableau; aux grandes routes, les chemins de traverse et l'école buissonnière. On y circule mieux, on n'en sait pas la fin. Et on arrive toujours à temps.

E. de Waresquiel

“Êtes-vous plutôt lièvre ou tortue? Non que je veuille faire l'éloge de la paresse, mais enfin, nous l'avons un peu oublié: perdre du temps, c'est en gagner”



HISTORIA HORS-SÉRIE, c'est un rendez-vous de référence avec les meilleurs historiens, un point de vue qui cerne l'essentiel, une grille chronologique, un lexique pour ne jamais perdre pied et un traitement visuel privilégié : nombreuses infographies et illustrations.

Ce sont aussi des rubriques inédites : fait divers, BD, textes bruts, récit gastronomie, fact-checking...

Des histoires au service de l'Histoire.

CHEZ VOTRE
MARCHAND
DE JOURNAUX

Armand Jean Du Plessis, duc de Richelieu, était-il cet arriviste machiavélique qui voulait supplanter Louis XIII à la tête de l'État ? Était-il un tyran ? Derrière la légende noire, notamment entretenue par le cinéma, qui était vraiment le « principal ministre » ? Quel était son programme politique et religieux pour le royaume ? Comment a-t-il fait face aux Habsbourg ? À l'occasion du 400^e anniversaire de son arrivée à la tête du Conseil du roi, en 1624, découvrez un portrait plus nuancé de ce personnage tant controversé. Un *Hors-série* exceptionnel éclairé par l'expertise des plus grands spécialistes du sujet.

CINÉ SALON 13 PRÉSENTE

FESTIVAL DU FILM HISTORIQUE

en plein air !

Du 17 au 28
AOÛT 2024

CHÂTEAU
DE L'EMPÉRI
Salon de Provence (13)

Projections en plein air, documentaires, conférences, visites...
Samedi 24 août 2024 : Salon du livre et de la BD historiques

Programme sur cinesalon13.com



HISTOIRE TV

HISTORIA